

Mademoiselle Florence

par Mimo



CopyrightDepot.com number 00063281-1

Résumé

Dans un Centre-Ville, en déclin depuis plusieurs années, un libraire résiste à ceux qui veulent acheter son édifice pour en faire une tour d'habitation. Des personnages, invisibles aux yeux des êtres humains, rôdent autour de sa librairie. Une jeune femme surgit d'on ne sait où, répondant au nom de Mademoiselle Florence, et pour qui étrangement ces personnages sont visibles, va devenir l'assistante du libraire. Gardons le mystère sur son origine qui nous sera révélé bien assez tôt. Les personnages ont un chef, Monsieur Jacques, lequel a de grandes ambitions. Or, la Machine, grâce à laquelle il est convaincu de pouvoir parvenir à ses fins, est située sous la librairie. Hélas pour lui, à la suite d'un malencontreux incident survenu jadis, il doit compter sur une aide humaine pour pouvoir la mettre en branle. Mademoiselle Florence sera-t-elle cette aide qu'il n'espérait plus ? Et puis, il y a ce mystérieux informateur... C'est l'histoire d'un libraire qui refuse de laisser démolir sa librairie bien qu'elle ne soit presque plus fréquentée. C'est l'histoire d'un deuil. C'est l'histoire d'une jeune femme, arrivée à l'impromptue, grâce à qui la librairie revit, et un temps le libraire. C'est l'histoire d'un monde parallèle. C'est l'histoire, enfin, d'une anomalie dans notre univers. Tout ceci aura-t-il une fin heureuse ?

La réalité est une variable,
le simple substitut d'une dimension transformable.

Michiko Flašar,
Je l'appelais Cravate.

À Françoise que j'ai tant aimée.
À Emilie que j'aime tant.
À cette chère Florence. Elle se reconnaîtra.

- Prends-moi par la main.
- Où m'amènes-tu ?
- Dans un autre monde. Fais-moi confiance.

Chapitre un : L'arrivée

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

La postulante

– Il y a quelqu'un ?

Sur les étagères les livres, muets, attendent qu'on les ouvre et que leur silence parle. Tout au fond, derrière un comptoir surmonté d'une vieille caisse enregistreuse, un paravent, orné de scènes de vie quotidienne de la Chine impériale, attire son regard. Des idéogrammes y flottent à la verticale. Elle en reconnaît un, pour l'avoir vu jadis sur les nombreuses lanternes rouges, suspendues çà et là, dans un quartier chinois. C'était à l'occasion du Nouvel An. Elle croit se rappeler qu'il signifie « Bonheur et prospérité », ou peut-être bien « Bonheur et richesse » ; en tout cas, c'est ce qu'elle avait cru comprendre de l'explication d'un vieux Chinois parlant à peine français. L'ironie du sens des idéogrammes en ces lieux lui échappe. Elle le réalisera bien assez tôt. Soudain, un crayon roule puis tombe par terre, derrière le paravent.

– Je viens pour l'emploi, hasarde-t-elle à voix haute.

– « Déposez votre CV sur le comptoir », lui répond d'un ton bourru une voix masculine. « Je vous contacterai », ajoute l'homme visiblement irrité, après l'insolence d'un silence donnant à entendre qu'elle semble s'attarder. « Pour l'entrevue », précise-t-il sèchement, comme s'il s'était résigné à mettre quelques sous dans la main tendue d'une mendiante en attente d'un peu de charité.

– Je sais lire et écrire, vous savez, compter aussi, dit-elle en élevant la voix.

Elle regrettera aussitôt sa vive réplique. « Son ton m'aura piquée au vif », s'explique-t-elle. Elle se revoit debout, toute petite, en attente devant l'inspecteur d'école qui examinait avec gravité son petit cahier d'élève orné d'anges et d'étoiles dont elle était si fière, celui-ci daignant enfin, non sans un soupir teinté de dédain, émettre un commentaire qui lui fit d'autant plus mal qu'elle ne s'y attendait pas. « Vous ferez sans doute mieux la prochaine fois, Mademoiselle... Quel est votre nom déjà ? » De rage, elle s'était mise à pleurer.

– Si vous savez lire, comme vous le prétendez, vous avez vu qu'il est écrit « Librairie » sur la façade où se trouve la porte que vous venez de franchir. Dans les librairies, on ne compte pas les livres, on les range.

Elle ne peut réprimer un sourire. Le jeu de mots involontaire qu'il vient de faire a visiblement échappé à l'homme maussade, entre-temps sorti de son repaire. Elle le trouve bien jeune pour être aussi grognon.

– Vous appelez cela du rangement, lui dit-elle. Plutôt un fouillis, si vous voulez mon avis.

Dès son entrée dans la librairie, elle avait été frappée par le laisser-aller des lieux. Çà et là, des piles d'ouvrages semblent tenir en équilibre grâce à quelque étrange loi gravitationnelle. Les étagères, pour leur part, pleines à craquer de livres si serrés les uns contre les autres qu'on se demande bien comment

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

on pourrait les y en extraire, penchent légèrement vers l'avant. On les devine hésitant, se retenant de tomber, Dieu sait par quel sortilège, ou peut-être grâce à d'obscurs contre mouvements provenant de ces mondes de papier abandonnés là, chacun attendant, qui résigné, qui fébrile, la main aventureuse qui les choisirait, les prendrait avec respect, les ouvrirait lentement, rituel qui lui rappela une époque révolue de sa vie. « Certes, ce n'est tout de même pas un capharnaüm », se dit-elle, trouvant même cela plutôt sympathique. À bien y regarder, on sent un plan derrière cet apparent désordre. Le libraire marque sans doute ainsi un territoire de résistance. Elle imagine, sur chaque étagère, un livre pivot, un livre qu'il suffirait de prendre pour déclencher une ouverture vers un monde insoupçonné. Si elle avait poussé avec appréhension la porte d'entrée de la librairie, se demandant pourquoi elle avait senti en elle cet impérieux besoin d'aller au bout de son impulsion, elle est séduite.

Pour venir à sa rencontre, l'homme avait dû laisser son livre de comptes, sur lequel il peinait. Il aurait souhaité qu'elle n'insiste pas. C'était sans connaître le caractère de celle qu'il a devant lui.

– La littérature n'est pas l'armée, Mademoiselle. Auriez-vous reçu une formation en bibliothéconomie pour le croire ? J'ai toujours rangé mes livres ainsi. Mes clients s'y retrouvent parfaitement, eux.

La jeune femme qu'il a devant lui porte un ensemble que l'on dirait tout droit sorti de la garde-robe de sa grand-mère. S'il est étonné de son allure vieillotte, le libraire ne le montre pas. Une vieille photo qu'il conserve précieusement lui vient à l'esprit. Berthe l'Ancêtre – la mère de son père – y est assise près de son mari debout, lequel a déposé sa main sur sa fine épaule, les deux affichant un air sérieux ; l'arrière-scène évoque vaguement un parc urbain.

Le choc de l'apparence passé, le libraire s'attarde brièvement sur son visage ; petit nez retroussé, quelques taches de rousseur sur les joues, une peau tout juste à la limite de la pâleur, des yeux verts d'une grande luminosité. Soudain, sans crier gare, la colère colore son visage du courroux de celle qui en a plus qu'assez. Elle se retourne vers une étagère.

– Mais à la fin ! Voulez-vous bien vous taire, s'écrie-t-elle.

Elle avait lancé cette supplication dans le vide, puis avait regardé à nouveau, d'un air impassible, le libraire estomaqué.

– Vous allez bien, Mademoiselle ?

– Parfaitement, merci.

Après une hésitation, ne sachant trop que dire, le libraire décide de passer outre l'incident. Il penche les yeux vers le comptoir, où l'attendent quelques feuillets d'un papier dont il reconnaît d'un coup d'œil la qualité supérieure, sur le dessus desquels est écrit à la main « Curriculum vitæ de Mademoiselle Florence Perrault. » La calligraphie est soignée, démontrant un savoir-faire comme il ne s'en fait plus guère. Il le feuillette rapidement, remarque au passage la beauté de l'écriture manuscrite, note la présentation impeccable — sans doute fruit d'une éducation reçue chez les sœurs enseignantes, croit-il — se dit qu'en définitive il lui sera agréable de le lire plus tard, s'apprête à la congédier, se ravise, lui pose une dernière question.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

- C'est de votre main ?
- À la plume d'oie.
- Bien. Revenez me voir à la même heure dans trois jours. Soyez ponctuelle.
- J'y compte bien.

Mademoiselle Florence franchit rapidement la distance qui la sépare de la porte d'entrée de la librairie, s'arrête un instant, toise le vide d'un regard courroucé, puis quitte les lieux.

Un avenir incertain

Quelques lourdes gouttes butent contre la vitrine de la librairie Nouvelle rive. La petite Fadette, Le grand Meaulnes, Le chercheur d'or, L'Étranger, Les fous de Bassan, Pélagie la charrette, Ulysse, celui de Joyce, Le Père Goriot soi-même, tout le cycle de Manawaka, deux ou trois autres encore de ces œuvres hors du temps, quelques dictionnaires et ouvrages de référence aussi, il est vrai, placés là pour la clientèle institutionnelle, font bravement face à la pluie. Ils sont tels des soldats dans la lutte contre la tendance à la facilité, à cette banalité d'épiciers de la lecture que sont devenues, dans l'esprit de son propriétaire, trop de librairies. Ce combat, il le mène pour une autre raison, beaucoup plus impérieuse, que nous découvrirons plus tard. Il se bat à forces inégales. Il ne le sait que trop bien. Située dans un vieux bâtiment décrépi, sa librairie ne paie pas de mine, pas plus d'ailleurs que les quelques commerces vivotant qui l'entourent sur la rue principale qu'ils bordent, une rue longtemps abandonnée que des entrepreneurs locaux redécouvrent depuis peu – les subventions pour revitalisation leur ayant fait miroiter les vertus immobilières de ces lieux, un temps désertés par les banlieusards, que ceux-ci pourraient revenir habiter, fuyant le bruit et l'odeur des thermopompes ronflantes, des tondeuses pétaradantes et autres engins aux bruits plus diaboliques les uns que les autres, inventés au nom, ironiquement, du tout confort, tout propre, tout vert. Sa librairie allait devenir le cœur bien involontaire d'une résistance face à l'appétit de ces fossoyeurs du passé qui ne reculeront devant rien.

Heureusement pour le libraire, quelques clients institutionnels, et de fidèles habitués qui entretiennent un rapport affectif avec sa petite librairie de quartier, pour qui il est inimaginable d'abandonner un lieu qu'ils considèrent comme un des rares endroits où la magie de l'attachement opère encore, lui auront permis de maintenir son commerce en activité, alors que plusieurs autres, jadis florissants, avaient dû déclarer forfait. Ajoutons qu'un héritage dont il se serait bien passé, nous y reviendrons, lui assure une marge que d'aucuns trouveraient bien maigre, mais dont il se contente volontiers, lui qui mène une vie austère. Avec un brin d'amertume, le libraire se remémore les déjeuners qu'il affectionnait tant chez Sauvageau, un petit restaurant à l'ambiance familiale situé tout juste en face, auquel succéda un temps une frieterie, là où s'afficherait peut-être dans quelques mois, discrètement il est vrai, le grand M d'une chaîne de restaurants qui accepterait de se faire caméléon en vue d'appâter les futurs passants d'un Centre-ville redevenu à la mode grâce à la magie de la revitalisation. « De vrais moineaux ! Il leur est plus agréable de souiller le nid des autres », ironise-t-il, tout en s'attristant de cette promesse de regain de popularité du Centre-ville. Il se sent tellement différent des nouveaux venus.

Cette Mademoiselle Florence Perrault aussi doit se sentir à part. Elle ne donne pas, en tout cas, l'impression d'en être malheureuse. Peut-être n'a-t-elle pas vécu les mêmes épreuves que lui. Vivement, il chasse ce sombre nuage surgit au-dessus de son esprit, avant que la rage ne l'envahisse. Cette jeune femme est-elle saine d'esprit ? Sa colère soudaine lui revient. Il hésite. Une circonstance atténuante lui souffle à l'oreille que pour la première fois, depuis qu'il a placé l'annonce « Commis demandé » bien à la vue sur sa vitrine avant, depuis plus de six mois en fait, quelqu'un s'était présenté pour l'emploi. Alors qu'il se fait cette réflexion, la rue s'assombrit. Un homme en état d'ébriété passe devant la librairie. On aurait dit qu'il revenait d'un bal costumé, avec sa redingote façon fin dix-huitième siècle.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Le chat du libraire, animal dont il n'ose se départir car sa mère y tenait beaucoup, peut-être aussi parce que ce félin est un miroir pour son propre besoin de solitude, émet un son désapprobateur. Son maître y prête peu attention. Tête inclinée vers le CV de Mademoiselle Florence qui l'attire bien davantage, myope, il approche un des feuillets de ses yeux, l'examine attentivement, reconnaît un papier pur chiffon, ce qui confirme sa première impression. Ainsi elle aura mis un soin devenu rare à préparer sa demande d'emploi. Un bon point pour elle. Mais a-t-il encore besoin d'une assistante ? Un des promoteurs et le conseiller municipal de son quartier, sont venus, il y a de cela une semaine, lui parler d'un projet qui allait, plaident-ils, redonner vie au Centre-ville. Les deux hommes lui avaient fait comprendre, usant de détours langagiers bien maladroits, que sa librairie détonnerait dans la nouvelle trame urbaine, chic euphémisme pour évoquer ces façades aseptisées à partir desquelles les passants accéderaient à des boutiques modelées sur celles que l'on retrouve dans tous les centres d'achat, avant d'aller, pour d'aucuns, dormir au-dessus, dans des copropriétés où domineront les murs des panneaux de construction standardisés en placoplâtre, dignes représentants d'une société où le vite fait remplace le bel ouvrage. « Non, se dit-il. Je ne leur céderai pas. » Autre chose l'empêche de céder, autre chose qu'il ne sait nommer, mais qui le hante. C'est là, autour de lui. Il le sent. De seulement imaginer les lieux autrement le rend malade.

Dans le parc

Mademoiselle Florence, bien malgré elle, s'est retrouvée sur un banc, sous un abri, dans un petit parc, non loin de la librairie. Elle s'y est réfugiée dès qu'elle a senti les premières gouttes de la même pluie lourde qui s'était écrasée contre la vitrine de la librairie, crachée par des nuages qui s'en furent rapidement déverser ailleurs leur trop-plein de mauvais augure. Elle décide de s'attarder sur ce banc, s'y trouvant bien. L'homme que n'avait pas vu passer le libraire, fait irruption dans le parc en titubant, s'effondre sur un banc situé tout près, s'y assoupit aussitôt. C'est du moins l'impression qu'il donne. Mademoiselle Florence ne prend pas la peine de s'attarder sur ce nouveau venu, sinon pour noter son allure excentrique. Son attention est accaparée par autre chose. En fait, elle est furieuse. « Quel culot ! », pense-t-elle. Oh ! Il eut beau faire semblant d'être plongé dans sa lecture, elle avait remarqué, alors qu'elle se dirigeait vers le comptoir de la librairie, que ce drôle de petit bonhomme, qu'elle reconnut aussitôt, surgit Dieu sait d'où, ne lisait pas. Il tenait le livre à l'envers ! Quel grossier personnage ! Du coin de l'œil, elle avait vu son petit jeu pendant qu'elle s'efforçait d'établir le contact avec le libraire à l'humeur chagrine. Il avait cessé de prétendre lire, s'était avancé lentement dans sa direction, sans trop en avoir l'air, du moins le crut-il, prenant un livre çà et là, en examinant avec un soin de religieuse la tranche de gouttière, puis la tranche de queue, enfin la tranche de tête, on se demande bien pourquoi d'ailleurs, l'ouvrant délibérément à l'envers, hochant la tête, levant les yeux au ciel, la regardant d'un air dégoûté, remettant le livre à sa place, récriminant contre l'imprimeur, pestant qu'il était dommage que l'ouvrage d'un si grand écrivain fut relié de si piètre façon, que de son temps jamais on aurait vu un tel gâchis, marmonnant, prenant un autre livre, élevant la voix cette fois-ci : « Par la barbe de Gutenberg ! » C'est alors que Mademoiselle Florence, excédée, l'avait sommé de se taire. Heureusement, elle avait réussi à ne pas perdre contenance devant l'air ébahi du libraire. Elle l'avait bien pris par surprise, ce Monsieur Lavertue. Il ne l'avait même pas suivie tandis qu'elle quittait la librairie. « Il l'aura bien cherché », se dit-elle.

Elle se calme, puis se met à réfléchir. Ça, elle sait comment faire. Elle a même ses lettres de noblesse ès réflexions. Que de fois n'a-t-elle pas entendu ses oncles, ses tantes, les amis de ses parents, féliciter Père et Mère des propos réfléchis de leur fille. Mère leur répondait d'un sourire de contentement. Père rougissait. C'était un timide. Leur fille paraissait si sérieuse. « – Mais de quoi se mêle-t-il donc, ce fichu Lavertue ? », s'exclame-t-elle tout haut.

– Vous l'avez vexé, Mademoiselle.

– Figurez-vous que je m'en étais rendu compte, dit-elle à l'homme étendu non loin qui vient de lui faire ce reproche. Il n'avait qu'à ne pas me relancer jusque dans la librairie. Je ne comprends vraiment pas son attitude. Ainsi vous ne dormiez pas. Je m'en doutais. Je vous soupçonne même de n'être pas plus ivre que Monsieur le curé après la grand-messe. Pourquoi donc m'espionne-t-on sans cesse ?

– Je ne vous espionne pas, Mademoiselle Florence. Ni Monsieur Lavertue, ni qui que ce soit d'autre, du reste. Tout ceci n'est qu'un immense malentendu. C'est le destin qui vous a menée jusqu'à nous. Vous êtes notre dernier espoir.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Mademoiselle Florence faillit sursauter lorsqu'elle entend l'étranger prononcer son nom. Ainsi, lui aussi. Elle se garde toutefois bien de montrer sa surprise. Mère qui lui avait appris à garder son sang-froid en toutes circonstances serait, ironiquement, si fière d'elle en ce moment !

– Dernier espoir ! Si au moins je savais de quoi il en retourne. Vous êtes tous là à tourner autour de moi, à faire vos petits manèges, vos petits airs sous-entendus de conspirateurs. Mais qu'est-ce donc que ce grand complot ?

– Ce grand complot, comme vous le nommez si bien, n'est rien de moins que la fin d'un monde, de notre monde, Mademoiselle Florence. Vous ne vous en rendez pas compte, mais vous avez le pouvoir de faire en sorte que ce malheur ne se produise pas. Réfléchissez-y bien, Mademoiselle Florence.

Il pourrait ajouter, mais ne le fait pas, que le destin avait poussé la générosité jusqu'à lui faire franchir la porte de la librairie. L'homme se lève, lui fait une gracieuse révérence, quitte le parc, la laissant en plan, à son grand étonnement. Soudain, Mademoiselle Florence se sent envahie. C'est une étrange sensation. Comme si l'on tentait de prendre le contrôle de son esprit. Il n'en est pas question ! Elle chasse vivement l'envahisseur. Si elle savait qu'il était assis non loin l'instant d'avant...

« C'est à n'y rien comprendre, se dit-elle ». Elle récapitule les faits. L'autre jour, ce monsieur Lavertue la bouscule alors qu'elle lisait l'offre d'emploi affiché dans la vitrine de la librairie, se présente, sans même s'excuser, lui tient des propos totalement incohérents, dans lesquels il est question de les sauver, lui et ses compagnons. C'est à grand-peine qu'elle parvint à mettre fin à leur entretien. Quel ne fut pas sa surprise de le retrouver tantôt dans la librairie. Derrière lui, trois autres individus, apparus eux aussi comme par magie, n'avaient cessé de l'observer. Ceux-ci s'étaient mis à sa poursuite, après qu'elle fut sortie de la librairie, la suppliant de les écouter. Elle leur avait bien cloué le bec, à ces trois-là. Devant son air déterminé, ils n'avaient pas insisté. Enfin, cet homme jouant la comédie de l'ivresse qui la sermonne, qui fait d'elle le dernier espoir de Dieu sait qui ou quoi, puis qui s'en va sans expliquer ce qu'ils attendent tous d'elle. Étrange ! Vraiment étrange !

Un peu lasse, Mademoiselle Florence baisse les yeux vers le sol. Un misérable magot de cigarette attire son attention. Qui l'avait fumé ? Un homme sans doute. Il était consommé jusqu'au ras du filtre. C'est sûrement un homme. Elle se dit que l'homme devait être nerveux. Peut-être pensait-il à une femme apparue depuis peu là où il travaille. C'est cela ! C'est un homme seul, qui se dit qu'il aime la compagnie de cette femme, que peut-être... qu'elle accepterait peut-être de prendre un verre, non, qu'il lui offrirait plutôt de prendre un café avec lui quelque part, que ça fera moins aventurier, que justement il a envie d'autre chose que d'une aventure. La femme dira-t-elle oui ? C'est une direction intéressante. Le contraire aussi, pour qui n'aime pas les histoires heureuses. Il sera triste alors – comme le libraire dont elle revoit soudain en pensée la main droite ; il y manque le petit doigt ! Ou plutôt non, l'homme sera déçu ; c'est cela, il sera déçu. La femme-apparue-depuis-peu se dira un temps qu'après tout elle aurait peut-être dû accepter son invitation. Ils oublieront bientôt tout cela. Mais si elle avait dit oui. Cela pourrait bien s'être produit ainsi après tout. Bon ! C'est décidé. Va pour le oui !

Mademoiselle Florence secoue la tête. C'est sa façon de chasser ce trop-plein d'imagination qui l'assaille à l'impromptu, comme en ce moment. Elle n'y peut rien. Un objet banal, un fait divers, une phrase anodine, peuvent la transporter ainsi dans des méandres d'histoires qui prennent des allures totalement échevelées. Tenez l'autre jour, elle entend une femme raconter que sa cousine cardiologue est une avide lectrice de romans Harlequin. Aussitôt, elle la figure dans sa maison cossue, parvenue à

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

une aisance qui contraste avec la pauvreté de ses origines, fière de son statut social, mais s'ennuyant ferme au côté d'un mari, médecin comme elle, trop engoncé dans ses idéaux conservateurs. La femme a une telle peur que son monde s'écroule qu'elle vit des aventures par procuration à travers ses lectures, plutôt que de laisser un amant s'introduire dans sa vie. Les amants de papier sont attirés par cette chair vibrante - elle est belle femme – et lui font une cour assidue. Leurs auteurs les ont dotés d'un charme irrésistible. Arrive ce qui devait arriver. Le mari devient soupçonneux. Il embauche même un Privé. N'y tenant plus, honteuse, repentante, la cardiologue avoue tout. Le soir même, ils font un grand feu et brûlent tous les romans Harlequin. Une odeur de guimauves brûlées se répand dans tout le quartier. La femme n'osera jamais plus lire quoique ce fut d'autre que des livres de médecine. Elle deviendra sèche, froide. Heureusement pour elle, elle est médecin. Trop de médecins peuvent se contenter d'être des comptables du corps et gagner néanmoins leur vie. Ils ne se fient qu'aux bilans physiques, négligeant l'effet des maladies de l'âme sur le dysfonctionnement du corps. Mademoiselle Florence fut si bouleversée qu'elle eut l'idée d'écrire un long réquisitoire contre tous ceux qui dépréciaient les cardiologues lectrices de romans Harlequin. Son projet devait demeurer lettre morte. C'était peu avant qu'elle n'arrive dans cette ville. Parlant de cause, celle dont lui a fait part l'homme soi-disant ivre du banc d'à côté lui revient à l'esprit. Au moment où elle se demande pourquoi elle est poursuivie par tous ces individus, se produit un étrange spectacle. Un cortège dont l'allure la remplit de perplexité vient rapidement en sa direction, mené par Monsieur Lavertue. Parmi les autres, elle reconnaît ceux qu'elle a laissés en plan tantôt devant la librairie. Curieusement, une paire d'individus en deux dimensions les suivent. À mesure que le cortège avance vers elle, une forte odeur d'encre se répand dans le parc. Mademoiselle Florence s'évanouit.

Le libraire se souvient

Derrière le paravent chinois se trouve une petite pièce d'à peine deux mètres carrés. À gauche, en pénétrant dans cette petite pièce depuis la librairie, on aperçoit une porte. Elle donne accès au sous-sol. Du centre, on peut se rendre vers un boudoir. Un vieux fauteuil vert que les ans ont épuisé, une petite table en coin qu'éclaire faiblement une lampe suspendue, une bibliothèque basse sur laquelle s'est installée à demeure une radio RCA qui fut la belle du jour il y a trente ans, un tapis enfin, acheté, pourrait-on croire, dans la même boutique d'où provient le paravent, enfin le peu de couleurs et de formes qu'il en reste évoque vaguement un jardin où est assise une femme aux traits asiatiques, que l'on devine d'une certaine noblesse, sauf que ce tapis a fort probablement été tissé quelque part aux Indes – qui sait si le paravent n'est pas des Indes lui aussi ? –, voilà l'ameublement de cette pièce dont les murs ne furent guère plus gais naguère, mais qui s'attristent davantage chaque jour depuis. C'est le père du libraire qui avait eu l'idée du boudoir. Il aimait y recevoir ses clients institutionnels. Le libraire se rappelle encore sa mère descendant depuis l'étage vers le boudoir de la librairie – un escalier, auquel on accède par une porte depuis leur cuisine, y mène – apportant théière, tasses et biscuits secs pour les invités de son mari. Parfois, l'on y recevait un auteur qui venait de passer quelques heures à signer des autographes. Son père se permettait alors de sortir une bouteille de whisky qu'il gardait précieusement, dans un endroit tenu si secret que le libraire ne sut jamais d'où elle sortait. Son père aura emporté le secret dans sa tombe et, encore aujourd'hui, il lui arrive parfois de glisser ses mains le long des murs ou de tâter le plancher, çà et là en vain. Ce n'est pas le seul endroit secret dans la librairie qu'il ne sait découvrir.

Du boudoir, on peut encore accéder à un vestibule, puis sortir vers une ruelle arrière par une galerie fermée. Une dernière pièce complète l'étage. C'est là que sont rangés les livres en attente d'être placés dans la librairie ou d'être livrés aux clients institutionnels. Jadis, dans les belles années, il fallait mettre une certaine quantité de livres au sous-sol tout juste avant le début de l'année scolaire. Ce n'est plus le cas désormais, la concurrence ayant depuis considérablement réduit cette « poussée de fièvre dans l'inventaire », comme disait alors, dans son langage coloré, son père. « L'inventaire » est accessible depuis la petite pièce carrée, par une ouverture située à l'opposé de la porte donnant vers le sous-sol. Tout juste à côté de cette ouverture, le long du mur le plus court, est placé un secrétaire, seul meuble de la pièce carrée. C'est de ce meuble qu'est tombé le crayon, alors que Mademoiselle Florence venait d'entrer dans la librairie, il y a maintenant plus d'une heure de cela.

Assis devant le secrétaire, son secrétaire depuis quelques années maintenant, le libraire fixe une photographie accrochée sur le mur lui faisant face. Son père, sa mère et lui, portant fièrement la toge et le mortier du finissant, regardent l'objectif de la caméra. Le fond est du genre que l'on voit sur toutes les photographies de studio. Tous trois sourient à la vie, insouciant de cette banalité. C'est son passé qu'il contemple. Même après toutes ces années, l'émotion le gagne.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

L'éveil

Mademoiselle Florence s'éveille, regarde autour d'elle, voit qu'elle est seule. « Ouf ! se dit-elle. Ce n'était qu'un rêve ». Puis elle se demande si elle a rêvé. La ligne de démarcation entre nos rêves et la réalité est parfois si mince ! Dans le cas de Mademoiselle Florence cette ligne est une bien piètre frontière. Depuis ce jour où Père lui a lu *Le Petit chaperon rouge*. Le lecteur doit savoir que lorsque Père lisait une histoire, les personnages prenaient vie autour de Mademoiselle Florence. Mettez votre esprit cartésien en suspens et revenons au conte dont l'issue fut fatale pour qui l'on sait. Au milieu de la nuit qui suivit la lecture, Père et Mère l'entendirent pousser des cris d'effroi. Elle eut beau affirmer à ses parents que le Méchant Loup était entré dans la chambre, qu'il avait menacé de la manger, Mère lui enjoignit de fermer les yeux, l'assurant qu'il allait disparaître. Devant son insistance pour qu'elle laisse la lumière ouverte, Mère exigea d'elle qu'elle soit aussi raisonnable la nuit qu'elle l'était le jour. Puis elle utilisa le plus vieux chantage des adultes envers les enfants qui ont la chance de manger trois repas par jour : « Si tu n'es pas raisonnable, tu seras privée de dessert pour le reste de la semaine. » On était lundi. Heureusement, avant de quitter la chambre, Père lui souffla à l'oreille : « Rappelle-toi qu'à la fin le chasseur triomphe du Méchant Loup. Si tu te sens en danger, appelle-le ; il te protégera. » Plus tard dans la nuit, Père éveilla Mère. Il avait entendu un coup de fusil. Mère lui répondit que son cerveau était aussi dérangé que celui de sa fille, puis se rendormit en maugréant.

Cette nuit-là, Mère prit la décision que Père ne lui lirait plus, désormais, que de gentilles histoires. Au bout de quelques mois de ce régime de lecture, Mademoiselle-Florence-enfant finit par se lasser. Tous ces personnages sans reliefs qui l'entouraient la nuit lui donnaient la nausée. Celui qu'elle vint à détester le plus, c'est ce drôle de petit bonhomme tombé d'une étoile et qui s'ennuie de sa fleur. Elle se rappelle encore le soir où Père, tout fier de sa trouvaille, commence à lui lire cette histoire d'un enfant comme en rêve tous les parents. Mademoiselle Florence ne voulut tellement pas déplaire à Père qu'elle s'efforça de paraître joyeuse, ou sérieuse, selon l'épisode, toutes les fois que Père lui lisait un bout de l'histoire. « L'essentiel est invisible pour les yeux », lui répétera-t-il par la suite chaque soir, peu importe ce qu'il venait de lui lire, avant de l'embrasser et d'éteindre la lumière de sa chambre, jusqu'au jour où il cessera de lui lire des histoires, c'est-à-dire jusqu'à ce que Mère décide qu'il n'était plus raisonnable de lui en lire. Père écoutait toujours Mère. Si Mère savait à quel point elle lui avait fait plaisir en mettant fin aux lectures crépusculaires de Père.

Le soir où elle avait appris qu'il est possible de ne pas dessiner un mouton tout en le dessinant, apparut au plafond, dès la lumière éteinte, la petite planète et sa fleur capricieuse. « – N'est-ce pas qu'elle est belle », lui dit sentencieusement une voix. Elle se retourna. C'était le Petit Prince. Il était tellement fier de sa fleur ! « – Tu veux m'aider à remonter sur ma planète ? » lui demanda-t-il. Mademoiselle Florence lui prouva alors qu'il est possible de faire preuve d'un grand sérieux, surtout quand on est une petite fille : « – Si je vous aide à remonter sur votre planète, lui dit-elle, comment Père fera-t-il pour me raconter la suite de votre périple ? » « – Vous avez bien raison, répondit le Petit Prince d'une voix raisonnée. Celui qui m'a créé savait vraiment à quel point les enfants font tout pour plaire à leurs parents. Je suis si las d'être un adulte travesti en enfant. » Le Petit Prince retourna bien sagement dans

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

la bibliothèque. Père lui avait démontré à quel point l'enfant-adulte peut être un genre ennuyeux. Mais elle compatit avec le Petit Prince. Parfois elle sentait qu'il aurait aimé se révolter contre son créateur. Parfois aussi, elle l'imaginait en véritable enfant assis à ses côtés, écoutant avec elle Père imiter la voix du bureaucrate, la voix du roi qui-a-la-sagesse-d'attendre-qu'on-lui-obéisse, la voix de l'allumeur de réverbère – bonsoir, bonjour – la voix capricieuse de la fleur, la voix de Père se donnant comme mission de lui inculquer des principes, bref assistant avec elle à la métamorphose de l'homme en Père, s'attristant avec elle pour l'homme qui perdait peu à peu son libre arbitre en croyant lui en inculquer un. Les adultes sont ainsi faits qu'ils se servent de leur liberté comme d'une cage qu'ils se fabriquent en croyant la transmettre à leurs enfants.

En dehors des lectures, Père parlait peu en présence de Mère. Il disait, quand il le fallait, des choses sensées. Censées être dites. Il les disait comme le lecteur dit qu'un avion s'est écrasé, que le feu dévaste l'arrière-pays, que quelque part une guerre vient de finir, que quelque part une guerre vient de commencer. Père ne ressentait pas le besoin de parler. Parfois, Mère s'emportait. Le silence de Père la mettait hors d'elle. Le silence de Père était comme un crissement d'ongles glissant sur le métal. Froid. Écorchant. Mère en souffrait. Au contraire, Mademoiselle Florence aimait les silences de Père. Elle les trouvait parlant. Elle les lui envoyait. Elle aimait ces autres moments seuls avec lui où il devenait un puits de paroles sans fond dont aurait dit qu'il voulait lui faire boire toute l'eau.

Un jour, Père se tut à jamais. Non pas qu'il l'ait voulu ; cela lui fut imposé. Comme sa naissance, comme l'école, comme son mariage avec Mère, comme à peu près tout, en somme, sauf son silence qui fut la seule chose qu'il se permit d'imposer de son vivant. Lorsque Mère le vit allongé, muet comme une tombe, lui qui ne disait jamais mot qu'elle ne consentait à écouter tout en lui reprochant ses silences, elle échappa cette petite phrase assassine : « – C'est la seconde et dernière chose que tu m'imposes. » Mademoiselle Florence avait dix-huit ans.

Les parents de Mademoiselle Florence se seront-ils jamais aimés ? Mère était sèche, sévère, rancunière, et exerçait un contrôle maladif sur Père. Celui-ci se laissait dominer sans rien dire, son mutisme étant une arme terrible contre cette femme qu'il finit par détester. Pourtant, la famille avait tout pour être heureuse. Ils vivaient dans une immense maison, Père étant très riche. Il descendait d'une famille de marchands qui avaient plutôt bien réussi. Mère était une femme brillante, mais quelque chose dans son passé l'avait rendu aigre. De plus, elle voulait un garçon et avait accueilli avec dédain cette fille que Père lui avait offerte, condamnée comme elle au mépris des hommes. Pourquoi donc s'était-elle mariée avec cet homme qu'à première vue tout éloignait d'elle ? Pour la plus banale des raisons : ses parents s'y opposaient.

Quand Père décéda, il fit le plus beau des pieds de nez à sa femme : il ne lui légua rien, laissant tout à sa fille. Pour se protéger dans ce couple dysfonctionnel, Mademoiselle Florence s'était construit un monde parallèle. Elle n'était pas la seule enfant à s'imaginer en compagnie de personnages, mais chez elle l'imaginaire et le réel se mélangeaient. Les circonstances de sa naissance auront produit ce phénomène étrange. Nous y reviendrons. Elle quitta définitivement le domicile familial. Elle allait de places en places, sans but précis, ou peut-être bien que oui à son insu, lorsqu'elle vit l'annonce du libraire.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Chapitre deux : L'espoir renaît

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Une assemblée extraordinaire

Non loin de l'endroit où Mademoiselle Florence se remet de ses émotions, au milieu d'une clairière, dans la forêt qui prolonge le petit parc urbain, au-delà d'une vieille clôture à vaches, jusqu'à la montagne autour de laquelle s'étire la ville, se déroule une assemblée houleuse. Plusieurs individus, hommes et femmes, enfin des individus et des reliefs en mouvement qui, vu de face, pouvaient ressembler à des êtres humains, sont visiblement en désaccord avec celui qu'ils entourent. L'homme d'allure bourgeoise, sûr de lui, vêtu d'une redingote, coiffé d'un tricorne – comme en ont les parvenus –, les écoute d'un air stoïque. Il n'est visiblement pas du genre à s'en laisser imposer. À le regarder de plus près, sourire narquois aux lèvres, on dirait même qu'il s'amuse de toute cette agitation. Soudain, son air change.

– Suffit !

D'un seul coup, tous se taisent. Monsieur Lavertue, plus téméraire que les autres, ose, après quelques secondes, rompre le silence.

– Elle ne nous a pas laissé le choix. Elle refusait de m'écouter. Que pouvions-nous faire d'autre ?
– Décidément, votre créateur vous a pourvu d'un incroyable crétinisme, réplique d'un air cinglant l'homme à la redingote.

Monsieur Lavertue qu'un rien offusque, comme nous le savons, est outré.

– Monsieur Jacques ! Je ne vous permets pas...

Monsieur Jacques – tel est donc le nom de l'homme qui domine l'assemblée – lui coupe la parole d'un seul coup, le toisant d'un regard impérial. Les mots de Monsieur Lavertue tombent à plat, sur le sol. Penaud, il penche les yeux vers l'endroit où gît sa répartie.

– Ce qui est fait est fait, dit Monsieur Jacques.

Venant de la bouche de n'importe qui d'autre, une telle phrase eut été d'une incommensurable banalité. Pourtant le ton solennel, l'allure hautaine de celui qui la prononce, les circonstances où il la lance volontairement, font leur effet. Tous prennent un air coupable d'enfants pris sur le fait.

– Mesdames, Messieurs – reprend Monsieur Jacques après quelques secondes d'un ton tout aussi solennel – voilà enfin notre libératrice.

Tous approuvent du chef. On entend même des Oh ! et des Ah ! Monsieur Lavertue resplendit d'orgueil. Après tout, n'est-ce pas lui qui a le premier abordé Mademoiselle Florence. L'émotion du

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

moment passée, les regards implorants de tous se tournent vers celui qui, ils en sont sûrs, va rétablir l'espoir que l'évanouissement de celle qui l'incarne bien malgré elle a fait chanceler.

Monsieur Jacques balaie lentement du regard l'assemblée. Chacun baisse les yeux à mesure que ce regard inquisiteur s'approche. Chacun se sent observé au plus profond de son âme. Pourtant, il ne porte les yeux sur aucun d'eux, mais plutôt au-dessus de chacun. Le pouvoir qu'il a sur eux était tel qu'à la fois ils en ont peur et sont subjugués par lui. Ainsi sont les peuples d'individus qu'ils se laissent volontiers dominer dès qu'ils peuvent se décharger du fardeau de l'espoir. C'est un lourd fardeau à la vérité. Un bien lourd fardeau.

Plus loin, dans un lieu secret, un autre groupe débat de l'arrivée de Mademoiselle Florence. Un observateur aurait l'impression d'une triste cacophonie, tellement les propos sont décousus, pessimistes et les visages longs. Tantôt l'un réussit à capter brièvement l'attention de tous, mais dans l'ensemble ce sont des échanges à deux ou trois. Au bout d'un moment, tous se retournent vers le seul chez qui émane une volonté de ne pas se laisser abattre. Le plus vieux s'adresse à lui.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que cette jeune femme peut contrer les noirs desseins de Monsieur Jacques ?

– Vous connaissez comme moi son origine. Faites-moi confiance.

– A-t-on le choix ?

L'entrevue

Trois jours plus tard. Mademoiselle Florence est pile à l'heure. Elle s'est toujours fait un point d'honneur d'être d'une extrême ponctualité. Le libraire l'attendait derrière son comptoir. Un observateur attentif eut décelé une pointe d'impatience, mélangée d'espoir, chaque fois qu'il regarde en direction de l'entrée de la librairie, au cours des quelques minutes qui précèdent son arrivée. Un bref moment, Mademoiselle Florence est troublée en voyant l'homme à la redingote qui se tient, de dos, devant une étagère située près du comptoir. Elle réprime un petit cri de surprise, se retient juste à temps ; la contenance en toute chose est une attitude qu'elle s'efforce de suivre le plus scrupuleusement possible. Rarement se laisse-t-elle aller comme cela se produisit lorsque Monsieur Lavertue lui fit monter la moutarde au nez, la première fois qu'elle était venue voir le libraire. Elle s'est d'ailleurs promis de ne pas réagir aussi sottement une seconde fois. Elle avait hérité du stoïcisme de Mère, mais gardait de Père une certaine fragilité émotionnelle. Toute sa vie, elle a lutté contre ces deux extrêmes, ces deux mamelles de l'intelligence humaine, que sont la raison et la passion. En ce moment, elle brûle d'envie d'aller vers l'homme à la redingote, mais elle se dirige plutôt résolument vers le libraire, un sourire de circonstance aux lèvres. L'homme lui tournant le dos se retourne vers elle et lui fait un clin d'œil. Elle a aussitôt une réaction d'irritation. La voyant, le libraire se renfrogne. Elle s'en aperçoit. Cela n'allait pas être aussi facile qu'elle l'espérait.

– Bonjour, dit-elle au libraire.

– Vous croyez qu'il suffit de lui dire bonjour, dit Monsieur Jacques.

Elle l'ignore, se concentrant plutôt sur le libraire qui lui ne la regarde pas, cherchant – ou faisant semblant de chercher – quelque chose sur son comptoir.

– Bonjour, dit-elle en haussant le ton.

Le libraire lève les yeux vers elle.

– Vous êtes à l'heure. C'est une belle qualité, Mademoiselle.

– Florence. Mademoiselle Florence.

– Je sais lire, lui répondit-il d'un ton sec, pointant son CV qui s'étale bien à la vue sur le comptoir.

Mademoiselle Florence se mord les lèvres. Elle tient à l'emploi. Non pas qu'elle ait besoin d'un salaire. Quelque chose d'autre que la maigre rémunération de l'emploi l'attire dans ces lieux.

Après qu'elle eut quitté précipitamment le domicile familial, le notaire dut faire des pieds et des mains pour la retrouver, afin de lui remettre le joli magot que Père lui avait légué. Elle n'avait pas attendu la lecture du testament. Certes, elle voulait s'éloigner de Mère, mais il n'y avait pas que cela. Elle avait senti le besoin impérieux de partir vers une destination qu'elle ignorait, tout en faisant confiance au destin. Au bout d'un certain temps, sans le savoir, elle avait abouti là où Père était passé avant elle. Une force mystérieuse avait joué.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

– Donnez-moi une chance, dit-elle au libraire.

Elle se surprend d’avoir laissé s’échapper cette supplique. D’autant plus que l’homme à la redingote lui fait un sourire narquois. Décidément, l’attitude de cet homme lui déplaît au plus haut point. Mais son esprit se fixe sur son but. Le libraire d’abord. L’autre ne perd rien pour attendre.

– Pourquoi vous donnerais-je cette chance, Mademoiselle ?

Le libraire vient d’entrouvrir une petite porte par laquelle elle pourra, avec un peu d’habileté, se faufiler. Elle reprend contenance.

– À moins que vous ne recherchiez un commis d’épicerie, évidemment.

Le libraire sursaute. Cette Mademoiselle Florence ne cesse de l’étonner. Certes son attitude est, pour le moins, déconcertante. En revanche, le peu qu’il a appris d’elle, cette phrase aussi qu’elle vient de lui lancer – ainsi sait-elle son aversion pour ces commerces qui se prétendent librairies parce qu’on y étale quelques perles à travers un amoncellement de denrées vite consommées qui rabaisent la profession – laissent entrevoir qu’il a devant lui une future collaboratrice à la hauteur de ses espoirs. Mais il ne doit surtout pas s’emballer. Du reste, la vie lui a tissé, peu à peu, un lourd manteau de méfiance. D’autant plus lourd qu’il le garde constamment sur lui.

– Ainsi, vous étiez bibliothécaire. Pourquoi avez-vous quitté cet emploi ?

– À vrai dire, j’y ai été forcée. La bibliothèque appartenait à une communauté de sœurs. Hélas, comme les bonnes librairies, les communautés disparaissent peu à peu. J’ai fait des économies au fil des années. J’avais l’intention de voyager quelque peu avant de me chercher un autre emploi. L’autocar dans lequel je me trouvais a eu un accident à l’entrée de votre ville. Heureusement, personne n’a été blessé, mais il a fallu remorquer l’autocar. On nous a informé qu’il y en aurait pour quelques heures avant qu’un autre car ne prenne le relais. Je me promenais sans but précis, lorsque j’ai vu votre offre d’emploi. C’est le destin qui aura mis votre librairie sur mon chemin.

Mademoiselle Florence avait raconté cette histoire d’un tel air désinvolte que le libraire n’y vit que du feu. Monsieur Jacques lui montra, pour sa part, un visage qui en disait long sur le peu de foi qu’il accordait à ses propos. Mais elle était si fermement décidée à ne pas s’en laisser imposer par lui qu’elle ne broncha pas lorsqu’elle jeta un bref regard en sa direction.

– Vous n’avez jamais songé à...

– Entrer en communauté ! Dieu m’en préserve. Certes les sœurs me traitaient plutôt bien. J’aimais mon travail. Mais je n’ai vraiment pas l’esprit de sacrifice de ces femmes remarquables.

– Vous devrez tout de même faire certains sacrifices. J’ai bien peu à vous offrir vous savez.

Mademoiselle Florence lui fit le plus beau de ses sourires.

– Quand commencerai-je ?

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

- Vous serez à l’essai Mademoiselle. Nous verrons si vous êtes à la hauteur de ce que laisse entrevoir votre CV. Disons que je vous attends demain matin, 8 h 30. Est-ce trop rapide ?
- Non ! Vous pouvez compter sur moi. Je serai à la hauteur de vos attentes.
- Je l’espère, Mademoiselle Florence. Je l’espère.
- Bien. Je vous souhaite une bonne journée. Une bonne journée à vous aussi, Monsieur l’importun.

Mademoiselle Florence lance cette dernière salutation en direction de Monsieur Jacques qui lui fait en retour une révérence qui semble un geste d’affable courtoisie. L’ardeur de son regard détonne avec son geste, ce qu’elle ne remarque toutefois pas, s’étant rapidement retournée et ayant, d’un pas vif, quitté la librairie. Le libraire se tourne vers l’endroit où elle vient de lancer sa deuxième salutation. Comme il s’y attendait, il n’y a personne ! Une part de lui se met à regretter d’avoir trop vite accepté d’embaucher cette jeune dame au si étrange comportement. Une part de lui seulement. L’autre part est sous le charme. Mais cela, il va le réaliser plus tard.

Le libraire se souvient

De nouveau seul. Le libraire en a l'habitude. Les clients se sont faits moins nombreux, à mesure que les plus fidèles quittaient ce monde. Il semble loin ce temps où il était commis, son père tantôt officiant derrière le comptoir, tantôt accompagnant un client vers l'une ou l'autre des sections de la librairie, tantôt encore se retirant le temps de faire quelques appels aux clients institutionnels.

Reculons en ces temps où la librairie était un lieu fréquenté et imaginons la fierté qu'il ressentait lorsque son père devisait littérature avec un client visiblement connaisseur. Celui-ci lui avait tout appris du métier de libraire, mais il devait aussi beaucoup à sa mère, une femme d'une grande curiosité, à la fois intuitive et rationnelle, intellectuelle et de surcroît musicienne. Enfant unique, de nature très solitaire, il adorait quand elle jouait du piano. Lui-même ne réussira pas à apprendre un instrument ; en revanche il appréciera très tôt la musique classique et le jazz.

Dans le salon familial, à l'étage, il y avait un combiné radio tourne-disque RCA Victor, désormais au rez-de-chaussée dans le boudoir. C'est là qu'il avait écouté les premiers 33 tours, que ses parents choisissaient dans le catalogue du club Columbia. Chaque mois, ceux-ci recevaient un petit catalogue où ils devaient choisir les disques qui compléteraient l'engagement qu'ils avaient pris. Pas bête cette entreprise qui vous alléçait avec des albums gratuits, puis obtenait que vous en achetiez un certain nombre au prix régulier. Son premier contact avec la musique fut Borodine, de la nouvelle école russe, celle de Mousorgorsky, Balakirev, Rimsky-Korsakov. Il y avait aussi du Chopin. Sa mère en jouait sur le piano familial. Il regrettait parfois de ne pas avoir appris à en jouer. Mélomane, il n'avait pas l'âme d'un musicien. Ses parents appréciaient aussi la chanson française. Quand il n'écoutait pas un disque, il allumait la radio. Plus tard, vers l'âge de 14 ans, il découvrira les ondes courtes sur une radio portative que son père avait achetée pour mettre dans la cuisine. Lors des repas, c'était les postes AM qui jouaient, sinon il pouvait partir à la recherche des postes lointains. La radio, c'était dans son tempérament. Il préférait les moments où il était seul pour l'écouter. La radio est faite pour les gens solitaires comme lui, contrairement à la télé qu'il finira par détester.

Le libraire n'est pas avenant comme le fut son père. En revanche, il est doté d'une excellente mémoire. Avouons toutefois que l'organisation spatiale de la librairie ne fait pas partie de ses forces, comme l'a constatée Mademoiselle Florence. Or, de nos jours, plusieurs s'attendent à un aménagement des aires de vente qui attire rapidement le regard sur la nouveauté ; les livres vedettes de l'heure dont le succès n'est, hélas, pas toujours fonction de ce qu'ils apportent à la littérature ; les livres racontant la vie d'un chansonnier que l'on aura, à sa grande surprise, nobélisé, lui qui n'a écrit que des chansons populaires ; les livres censés apporter le bonheur en moins de deux cents pages ; bref les livres que l'on lit comme on regarde la télévision, c'est-à-dire en passant de l'un à l'autre au gré de l'actualité. La plupart ont perdu l'habitude de fouiller longuement dans les rayons, à la recherche du livre qui les aura séduits parce qu'ils auront mis du temps à le dénicher. Cela pourra sembler paradoxal au lecteur, mais la solitude n'est pas incompatible avec l'écoute et le conseil des clients. Au contraire, il a amplement de temps pour lire, réfléchir et assortir livres et clients. Ainsi, ceux qui viennent régulièrement alimenter

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

leur curiosité, et leur soif de connaissance, apprécient sa capacité à les diriger rapidement vers les œuvres qui sauront les satisfaire.

Loin de moi l'idée de le déprécier, au contraire, mais c'est un fait connu que le métier de libraire est une activité floue. Qu'est-ce qu'un bon ou vrai libraire ? Plusieurs, moi la première, seraient bien embêtés de répondre à cette question. Les libraires sont beaucoup plus que de simples vendeurs de livres. « Mon fils, lui disait son père, ce qui compte c'est l'art de bien faire et bien transmettre ce beau métier que nous exerçons », ajoutant aussitôt qu'il faut aussi savoir vendre afin de faire de la place pour le prochain inventaire. Son père était très fier du fonds qui avait établi la renommée de cette librairie familiale depuis plus d'une génération, chacune l'ayant reconstitué soigneusement selon les règles de la profession, au gré des goûts de son époque. Le libraire est le dernier de cette lignée issue d'une même famille. Il est aussi le premier à avoir fait des études universitaires. Tous les autres avant lui avaient appris les bases du métier sur le tas, mais aussi la connaissance instinctive des clients – ce qui ne s'apprend pas sur les bancs de l'école –, le tout de façon autodidacte, sachant tirer profit, pour leur propre culture, des ouvrages qu'ils recevaient. Sa mère avait insisté pour qu'il poursuive ses études au-delà de ce qui était obligatoire. Jamais elle ne l'aurait avoué, mais le libraire était convaincu qu'elle souhaitait qu'il exerce une autre profession. L'histoire l'avait intéressé, passionné même. Au bout du compte, il était revenu à ses premiers amours, soit ce métier un peu fou, encore plus en ces temps de grands bouleversements commerciaux.

Autant il a aimé la période où il était assistant de son père, autant il apprécie être le seul maître à bord. Pas question pour lui de céder à la mode. Il préfère doter son fonds d'auteurs moins connus, mais qui ont une belle plume, et offrent des œuvres, à ses yeux, assez originales pour renouveler la littérature, mais aussi d'auteurs classiques qu'il considère être les incontournables de toute bonne librairie. Comme il a peu d'espace pour l'inventaire, il doit à contrecœur choisir les livres qui seront enlevés des étagères pour faire place à ceux que les éditeurs, ou les distributeurs, bien heureux que l'on fasse place à leurs auteurs négligés, lui proposent chaque saison. Depuis quelque temps, les ventes diminuent, ce qui augmente d'autant ses déchirements. Offre-t-il des best sellers, doivent se demander depuis tantôt les lecteurs ? Oui, bien sûr, d'autant que la littérature de grande consommation domine désormais les relations entre les éditeurs, les distributeurs et les libraires. Mais il limite leur nombre au minimum. Ceux qui sont en amont de la librairie sont bien conscients du fait que les librairies indépendantes, telle la sienne, offrent un débouché pour des livres qu'ils ne réussiront pas à placer dans les grandes surfaces, les pharmacies, et tous ces autres lieux qui vendent des livres parmi tout un assortiment de marchandises, allant des pantoufles, ce qui peut être bien pratique pour lire chez soi le soir, jusqu'à la pâtée pour le chien de la maison. Ces derniers ont beau être des bêtes bien sympathiques, on ne les verra jamais installés dans un coin avec un livre entre les pattes, sauf si l'envie leur a pris d'en déchiqueter un.

Un temps, le libraire avait cru pouvoir s'occuper de tout, les relations avec les distributeurs, la tenue de l'inventaire, la comptabilité, l'étiquetage, le réassortiment des rayons, l'accueil des clients, etc., mais il dut se rendre à l'évidence qu'il n'y arrivait pas. Aussi s'était-il résigné à mettre dans sa vitrine l'annonce qui attira Mademoiselle Florence. Pourquoi ? Le libraire est bien embêté de le deviner. Faut-il qu'il pousse davantage sa curiosité pour le découvrir ? À quoi bon, se dit-il. Elle démontrera bien assez vite si elle est en mesure, ou non, de le seconder efficacement. Elle lui semble bien dégourdie, un peu bizarre certes, mais il sent que son efficacité compensera pour son excentricité. Ici, je me dois

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

d'intervenir car je suppose que certains lecteurs croient en ce moment qu'une idylle sentimentale s'installera peu à peu entre le libraire et sa nouvelle assistante. Si je leur réponds qu'ils ne lisent pas un roman Harlequin, réussirai-je à leur enlever cette idée de la tête ? L'écrivain imagine puis écrit, le lecteur lit puis imagine. Qui puis-je ?

La première journée

Mademoiselle Florence se lève très tôt en ce premier jour de son nouvel emploi. Mais sa logeuse ne lui en veut pas. Elle-même allait se lever. Certes, elle a vite compris que sa pensionnaire est une lève-tôt, mais le jour se bat encore contre la nuit. Comme chaque fois, le Soleil arbitre en faveur du premier. La nuit se retire non sans maugréer. Les oiseaux se moquent joliment de cette vieille chialeuse. Contrairement à la veille, aucun nuage n'ose se montrer. Mademoiselle Florence ne le réalise pas tout de suite, puisque la fenêtre de sa chambre donne sur une cour intérieure encore sombre. Elle s'est installée dans une pension située à environ trente minutes de marche au sud de la librairie. Le peu d'effets qu'elle transportait dans une toute petite valise avait surpris la propriétaire de l'endroit lorsqu'elle s'y est présentée, ainsi que le caractère vieillot, mais élégant, des vêtements qu'elle portait. À vrai dire, Mademoiselle Florence a toujours le même assortiment, au point où l'on peut se demander s'il n'est pas collé à sa peau, que l'on soit le matin, l'après-midi ou le soir. En cela, elle est semblable à Monsieur Lavertue ou Monsieur Jacques ainsi qu'aux autres personnages du groupe qu'elle a rencontrés dans le parc. Mais au fonds, sont-ils si différents de plusieurs de nos semblables ? Observez autour de vous. Vous verrez.

Elle déjeune d'un mince toast, avec un soupçon de confitures dont elle vante le bon goût à la logeuse. Celle-ci, qui l'a trouvée fort sympathique dès le premier contact, malgré son allure hors du temps, ou peut-être bien à cause de ce vent de fraîcheur qu'apporte l'inédit, en est fort aise et la remercie vivement. Elle se fait tout de même la réflexion que sa nouvelle pensionnaire mange bien peu, comme ces oiseaux qui viennent pépier dans la cour arrière, pas très grande, entourée d'une palissade, tout en se contentant de picorer quelques graines dans les mangeoires qu'elle y a installées. Cette retenue alimentaire se marie avec le maigre filet de paroles qui sortent de sa bouche. En revanche elle sait écouter, ce qui comble d'aise la logeuse qui est certes une bonne personne, mais qui a le défaut d'épier tout ce qui se passe aux alentours et se cherche visiblement une oreille attentive. On dirait une enfant décrivant tout le contenu de son sac à bonbons pour pouvoir ensuite mieux les savourer. Mademoiselle Florence ne semble pas s'en formaliser, démontrant en cela une rare politesse de nos jours.

Quelques minutes avant huit heures, elle salue sa logeuse et se met en marche vers le nord. Chemin faisant, elle traverse un quartier où quelques immeubles rénovés en côtoient plusieurs autres en décrépitude. Les façades en briques rouges dominant, certaines peintes en blanc, en jaune, en bleu, peut-être à une époque où leurs habitants, de fiers ouvriers des usines situées non loin plus au sud, désormais laissées à l'abandon, gagnaient un salaire décent. Sauf les nouveaux arrivants qui achètent des immeubles pour une bouchée de pain, pariant que le quartier va reprendre vie d'ici quelques années, des familles et des individus trop pauvres pour l'avoir quitté peuplent les lieux. Enfin, ils vivent dans les immeubles encore habitables car plusieurs sont carrément laissés à l'abandon par un promoteur qui, fleurant la bonne affaire, en a acquis, bientôt suivis par d'autres promoteurs. Ceux-ci ont l'habitude de surveiller les mouvements tectoniques du marché immobilier qui font qu'un secteur longtemps négligé devient soudain la proie des investisseurs.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Mademoiselle Florence, tandis qu'elle marche en direction de la librairie, remarque le contraste entre les immeubles rénovés et ceux qui ne le sont pas, voire gisent éventrés, attendant leur résurrection ou alors leur destruction définitive. Plusieurs le seront, leur construction étant peu solide dès l'origine ; le temps, les intempéries, les insectes, les animaux ont fait leur œuvre. Ça et là elle longe des espaces vides, regagnés par la nature qui les a pourvus d'herbes folles, peut-être le résultat d'incendies allumés volontairement pour hâter leur disparition. Tout cela semble bien triste à la marcheuse. Arrivée près de son but, elle voit un grand panneau en bois recouvert d'une image montrant un futur Centre-Ville qui aurait fier allure et elle comprend alors pourquoi quelques-uns des immeubles qu'elle a croisés ont été rénovés. Elle s'était fait la réflexion, en les voyant, que les gens qui s'y sont installés doivent être bien différents des pauvres bougres qu'elle croise, ceux-ci lui demandant invariablement la charité, ce à quoi elle répond volontiers en sortant quelques sous de son petit sac à main rouge. Elle aurait bien aimé échanger quelques mots avec les mendiants, trouver une formule pour les reconforter, mais elle doit se contenter de leur souhaiter une bonne journée avec son plus beau sourire. Elle est attendue pour huit heures trente.

Cinq minutes avant l'heure convenue, elle pénètre dans la librairie. Elle a d'abord hésité, à savoir si elle devait ou non frapper sur la porte, voyant la pancarte indiquant FERMÉ, mais elle s'est dit qu'elle pouvait bien passer outre cette politesse. La courtoisie a tout de même ses limites. Il est rare que l'on frappe avant d'entrer chez son employeur. Le libraire l'attend derrière son comptoir. Mademoiselle Florence en vient presque à s'étonner de ne voir ni Monsieur Jacques, ni Monsieur Lavertue, ni quiconque du même acabit, lorsqu'elle fait irruption dans la librairie.

– Bon matin Monsieur mon patron.

– Bon matin Mademoiselle Florence, répond l'homme tout en s'étonnant de l'usage de cette formule désuète.

Vous et moi savons qu'il n'en est pas à un étonnement près.

– Je me suis permis d'entrer, mais peut-être n'aurais-je pas dû ?

– Au contraire, vous avez bien fait. Je vais vous montrer l'endroit où vous pourrez déposer vos effets personnels en toute sécurité. Il y a un petit garde-robe barré à clé, le long du mur derrière le paravent. J'en profiterai pour vous faire visiter la partie privée de la librairie, à laquelle vous pourrez accéder en tout temps sans plus de formalités. Venez.

Outre le garde-robe, le libraire lui présente la petite pièce, le boudoir, ainsi que la pièce où sont entreposés les livres en attente. Il y a aussi un cabinet d'aisances que ne manque pas d'indiquer au passage le libraire. Le reste de l'avant-midi est fort occupé, le libraire expliquant à Mademoiselle Florence en quoi consistera son emploi du temps, ainsi que l'attitude qu'il souhaite qu'elle ait avec les clients et les fournisseurs. Il insiste sur ce point, d'autant plus qu'il a vu à quel point elle peut être imprévisible dans ses réactions. Il n'est pas question qu'elle sème le doute dans leur esprit. En ce qui concerne les clients, elle est engagée pour parcourir avec art leurs jardins littéraires, y semant au passage des graines qui feront pousser leur envie de lire des auteurs moins connus. Mademoiselle Florence sent à quel point le libraire tient à cette mission qu'il s'est donnée. Lorsqu'il lui demande si elle a bonne mémoire, car tout est accompli à la main, elle lui sourit et affirme qu'elle est un pur produit de cette éducation qui commande de mémoriser les connaissances – nous apprendrons plus loin

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

dans ce récit que Père a veillé à ce qu'elle ne soit pas un perroquet –, ce qu'elle sait faire avec brio. Le libraire s'en réjouit.

Ils passent en revue les mises de côté et commandes spéciales, les formulaires à remplir, la procédure de vérification du prix affiché sur les livres en étalage, le suivi de l'inventaire, le classement adéquat de la marchandise sur les étalages... Chaque fois, elle démontre qu'elle a assimilé ce qu'il lui explique, le répétant dans ses propres mots. Lorsqu'ils abordent la mise en marché, elle sent que le libraire est moins à l'aise. À toute fin pratique, tout a reposé sur la réputation de la librairie et sur le bouche-à-oreille. Quoique rudimentaire, cette façon de procéder eût été efficace dans le passé. Le libraire passe rapidement, lui disant au passage qu'il est ouvert à toute suggestion de sa part susceptible d'attirer des clients. Cela ne tombe pas dans l'oreille d'une sourde, comme il le constatera par la suite.

Chapitre trois : Les origines

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Interruption du récit

Un jour, le lecteur n'aura vu dans toute sa vie que la mouture électronique des livres. Or, qu'il sache qu'ils ont existé sous divers formats physiques, bien avant l'apparition de leurs formats immatériels. Même que les premiers étaient loin d'avoir l'allure de ceux que le libraire, désormais pourvu d'une assistante, offre à sa clientèle. Que notre lecteur du futur sache aussi que l'écriture a précédé l'invention du livre. Toutes sortes de matériaux servirent de support à cette merveilleuse invention que fut la transcription des sons en signes, faisant voyager les mots dans l'espace et dans le temps. Les supports, tout comme les écritures, évoluèrent jusqu'à devenir des parchemins, des rouleaux, des liasses de papier, des livres enfin. Le parchemin fit son apparition au Moyen-Orient et en Occident, alors que le papyrus s'était répandu autour de la Méditerranée. Pendant ce temps dans le lointain Empire du Milieu, où l'on écrivait de haut en bas et de droite à gauche, les textes étaient consignés soit sur des lattes de bambou, soit sur des fiches étroites en bois, ce qui limitait le contenu à une colonne de texte inscrite verticalement. Vint l'idée de relier ces supports les uns aux autres à l'aide de cordelettes. L'ensemble était roulé sur lui-même et pouvait devenir lourd, de sorte qu'il fallait transporter les écrits sur une charrette. Pas très pratique. En observant des nids de guêpes – une fois celles-ci mortes souhaitons-le – qu'elles fabriquaient avec une substance que l'on désignera plus tard sous le nom de cellulose, vint l'idée du papier, ce qui allégea de beaucoup le tout. Demeuré quelques siècles un secret bien gardé, le procédé finit par parvenir en Europe, où entretemps l'on utilisait des parchemins faits de peau d'animal. Déjà, les romains étaient passés du volumen au codex. Le premier avait la forme d'un rouleau et il fallait dérouler le papyrus (evolvere librum), ou par la suite le parchemin, pour pouvoir lire un ouvrage. Le second était formé de feuilles pliées et assemblées en cahiers, et couvert d'une reliure. C'est l'ancêtre du livre.

Les premiers codex, tout comme les volumen avant eux, étaient écrits à la main par des copistes. Pour vous donner une idée de la lenteur du procédé, sachez qu'il fallait aux moines copistes plus de dix ans pour reproduire un seul exemplaire de la Bible. Si vous aviez voulu un roman à cette époque, tels ceux dit de chevalerie destinés à une clientèle aristocratique ou bourgeoise, vous auriez dû vous armer de beaucoup de patience. Justement, le temps file et il nous faut avancer dans notre digression pour parvenir jusqu'à l'imprimerie, cette fabuleuse invention qui valut son renom à Johannes Gensfleisch dit Gutenberg, quoique la paternité lui en soit disputée. Gutenberg eut l'idée de combiner le pressoir à raisin, l'impression de motifs sur les tissus, une encre grasse qu'il mit au point, capable d'enduire les caractères, une technique de plus en plus précise de manipulation du métal, au point de pouvoir couler des caractères mobiles métalliques servant à l'impression typographique, enfin le papier venu de Chine, obtenu en faisant fermenter des vieux chiffons. Certains diront que c'est le marché qui fit naître l'imprimerie. Il est vrai que les bailleurs de fonds qui le soutinrent dans ses essais étaient papetiers, bourgeois, banquiers et qu'ils cherchaient à faire fructifier leur capital. Je m'illusionne sans doute, mais je persiste à croire que l'on assista plutôt à l'un de ces moments où l'Histoire décide de faire prendre un tournant inattendu aux pauvres êtres ballottés par ses forces obscures que nous sommes. Je veux bien reconnaître toutefois que la demande de plus en plus grande pour les livres fut un des éléments déclencheurs qui fit jaillir l'étincelle dans le cerveau de Gutenberg. Quoiqu'il en soit, le fait est que

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

l'on pouvait désormais fabriquer beaucoup plus rapidement – la rapidité étant une notion relative – autant de livres qu'on le souhaitait.

Vous pensez bien qu'une telle aubaine n'allait pas échapper à l'esprit mercantile de ceux qui savent tirer profit de toute nouveauté et la transmuier en espèces sonnantes et trébuchantes. Je vous expliquerais bien comment se produit cette transmutation qui doit vous sembler bien énigmatique, mais je me contenterai de traduire le tout en mots compréhensibles à qui ne jure plus que par bitcoins: des commerçants flairèrent la bonne affaire. Les imprimeries se répandirent telle une tache d'huile en Europe. Enfin, cette figure de style est quelque peu exagérée de nos jours, vu le temps que cela prit, mais elle est tout à fait appropriée pour cette époque lointaine où l'on allait à cheval. Le livre, tel qu'on le connaîtra par la suite sous le format papier, apparaîtra au milieu du XVI^e siècle. Les petits formats se généraliseront, deviendront portables. Le cumul des métiers entourant cette nouveauté n'était pas rare; certains seront à la fois imprimeurs, libraires et relieurs. Le noble métier d'éditeur deviendra une aventure commerciale. Au début, tout cela fut un peu flou, mais peu à peu l'imprimeur, l'éditeur et le libraire occuperont chacun leur place. Le lecteur perspicace aura cru que toutes les conditions pour faire naître le conflit intérieur que vivait le libraire - est-ce qu'il exerce une profession ou un commerce ? - se trouvèrent réunies dès l'aube de la librairie. Qu'il se désillusionne. Le commerce des écrits date de bien avant l'invention de l'imprimerie. Il existait déjà sous la Rome antique, la clientèle d'alors étant de riches citoyens et les premières bibliothèques. Bref, il y a toujours eu un mélange de noblesse, d'appât du gain, voire même de fourberie, dans ce commerce.

À preuve ce Monsieur Jacques, apparu à Mademoiselle Florence dans le parc, puis à nouveau dans la librairie, meneur du petit groupe de personnages à la fois invisibles et visibles, selon que l'on possède ou non la faculté de les apercevoir et de converser avec eux, ce dont ne semble visiblement pas doté le libraire et qu'au contraire Mademoiselle Florence parvient à faire sans même trouver cela extraordinaire. C'est d'un temps éloigné que surgit ce triste individu. Comme tous les êtres fourbes, il sait se montrer sous son meilleur jour lorsque les circonstances le commandent. Les conversations qu'il a eues avec Mademoiselle Florence furent des plus courtoises, quoique le sens de ses paroles lui ait semblé quelque peu mystérieux et qu'elle n'en conserva pas une bonne impression. Monsieur Jacques avait jadis fait le commerce du livre. Il n'était pas libraire, plutôt colporteur, lorsque les premiers livres imprimés, et surtout les premières falsifications de livres imprimés, se répandirent en Europe. Il avait tout de suite saisi l'occasion, comprenant qu'il y avait là, pour lui, une opportunité de s'enrichir. Monsieur Jacques était un fin observateur, doublé d'une grande sagacité. Il avait rapidement compris que certains imprimeurs clandestins n'hésitaient pas à reproduire sans scrupule les livres que d'autres avaient mis sur le marché. Certes, les droits d'auteur n'étaient pas ce qu'ils sont devenus par la suite. Même l'honnête imprimeur prenait parfois certaines licences avec le simple fait de rétribuer correctement celui qui s'était échiné à concevoir et rédiger une oeuvre littéraire ou scientifique. Mais tout de même, il y avait des limites à abuser des créateurs que l'honnête imprimeur n'osait franchir. Il faut dire aussi le risque de goûter aux prisons royales pouvait refréner les ardeurs. Certains deviennent prudents devant un tel risque, d'autres au contraire se grisent de défier l'autorité. Rien de nouveau sous le soleil de ce côté. En bon colporteur qu'il était, Monsieur Jacques ne refusait jamais une bonne affaire. Peut-on lui en faire le reproche? Combien d'entrepreneurs du capitalisme, alors naissant, furent des flibustiers retards? Combien par la suite de leurs semblables, ainsi que de communistes roubards plus tard, se sont ainsi enrichis? Ce genre d'attitude finit tôt ou tard par se savoir; on lui fit des

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

propositions alléchantes qui allaient augmenter sa marge de profit. Il s'enhardit, de sorte que ce qui devait arriver arriva. Il se trouva logé et nourri aux frais du Roi.

Monsieur Jacques avait certes manqué de prudence dans ses transactions, ce qui l'avait mené tout droit en prison. Sa déconvenue le chagrinait, mais il se refusa à abandonner tout espoir, se convainquant qu'il réussirait à se sortir de ce mauvais pas. Il n'avait pas tort.

Histoires en liberté

Autrefois, il y a de cela quelques millénaires, avant même notre ère que l'on dit chrétienne – la mesure du temps, comme la charité, commençant par soi-même –, les Histoires étaient libres d'aller de place en place, tels de fiers peuples nomades, faisant tantôt rire, tantôt pleurer, tantôt réfléchir les diverses tribus qui composaient alors le genre humain. Elles étaient accueillies partout avec joies, car non seulement distrayaient-elles, mais elles faisaient aussi oublier, un temps, les menaces ainsi que les frayeurs qui en résultaient. Puis les tribus devinrent des villages, puis les villages des villes. De plus en plus d'hommes se sentirent sûrs d'eux car ils avaient désormais l'illusion d'être protégés par les puissants et leur religion. Les prêtres se mirent à vilipender les Histoires, sauf celles qui glorifiaient leurs maîtres. Pour cette raison, on les vit de moins en moins circuler parmi les humains.

Des serviteurs ayant appris à maîtriser les techniques de l'écriture alors naissante, afin de l'utiliser pour la gloire de leurs maîtres, appelons ces serviteurs des scribes pour simplifier, se mirent à faire la chasse aux Histoires. Connaissant les sentiers qu'elles empruntaient, ils réussirent à en capturer et à s'en servir comme matériau de leurs écrits. Chacun réarrangeait l'Histoire qu'il avait attrapée pour mettre en valeur son maître. Par exemple, les scribes juifs égyptiens, grecs, arméniens, etc., réinventèrent chacun à leur façon la plus ancienne histoire connue, celle du sage Ahikar, lui-même scribe de Sennachérib et de Sarhédom. Je vous résume. Stérile, Ahikar adopta le fils de sa sœur, lui enseignant de sages maximes. Ce fils adoptif, Nadan, ingrat, fera passer son oncle pour un conspirateur. L'oncle sera condamné à mort, mais il se trouve que le bourreau était un de ses amis, et qu'il l'épargna. Le fils adoptif, une fois sa fourberie mise à jour, sera sévèrement puni. Tout cela est cousu de fil blanc, vous dirait l'Histoire que le prétendu sage Ahikar revendiqua comme sienne. En vérité, toutes les sentences qu'il a transcrites dans son récit avaient été accumulées par cette Histoire au fil de ses passages dans les villages du royaume d'Égypte et même au-delà. Son mérite aura été de la capturer. C'était chaque fois le même procédé. Bientôt, les hommes ne prêtèrent plus attention aux Histoires qui passaient, leur préférant les récits remaniés des scribes. Nous sommes ainsi faits que le fac-similé nous semble souvent plus réel que l'authentique !

Dégoûtées du comportement des scribes et du reste des êtres humains, les Histoires se retirèrent dans des grottes lointaines, au milieu d'immenses montagnes. Après un temps, timidement d'abord, puis plus hardiment car elles ne pouvaient s'en empêcher, les Histoires recommencèrent à circuler parmi les humains. Elles furent ignorées. L'acuité visuelle et auditive des humains avait diminué au point de ne plus les voir, ni les entendre. Seuls les scribes avaient conservé la capacité de les voir. Il leur arrivait de temps à autre d'en capturer une, selon une technique qui s'est depuis perdue, dans l'espoir de mettre la main sur de l'inédit. Sinon, désormais, on pouvait se passer des Histoires car non seulement en avait-on transcrite un bon nombre dans des livres, mais en plus on avait appris à en inventer de toutes pièces. Il faut dire que la fin du temps cyclique, où l'on était habitué au retour des histoires comme à celui des saisons, n'aida pas non plus. Les hommes avaient cessé de mémoriser les moindres signes annonciateurs du retour d'une Histoire, jadis aussi prévisible que le passage des saisons.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Il y avait eu un contrecoup à cette chasse aux histoires. Lorsqu'elles étaient libres d'aller et venir comme bon leur semblait, elles pouvaient tout aussi librement se modifier, s'adapter aux circonstances, faire preuve d'originalité, chaque fois qu'on les croisait. Certains humains, à force de les voir, s'étaient mis à les raconter en leur absence, chaque fois avec des variations. Ceux-ci avaient une mémoire phénoménale qu'ils entretenaient au fil des années, s'assurant d'une relève tout aussi capable de mémoriser les histoires et leurs diverses versions. Ils n'étaient pas comme ces scribes qui n'avaient aucun respect pour les Histoires. N'est-il pas paradoxal que cette capacité à mémoriser ait eu tendance à diminuer avec l'avènement des livres, puis leur dissémination en un nombre croissant d'exemplaires grâce à l'imprimerie d'abord, et aux autres technologies qui viendront par la suite ? Certes, nous y avons gagné un accès à d'innombrables récits, mais ceux-ci se sont, en quelque sorte, momifiés. Supposons que vous lisiez chacun des exemplaires d'un roman, en eut-il d'innombrables, vous constateriez qu'ils sont tous la reproduction fidèle de l'original. S'il y a des variantes, c'est dans la forme ou dans de légères corrections apportées lors de réimpressions. Avant l'imprimerie, alors que chaque livre était reproduit à la main, les variations étaient plus fréquentes. Un copiste commet davantage d'erreurs ou d'errements qu'une machine à imprimer.

Résumons-nous : après avoir consigné bon nombre d'Histoires sur divers supports d'écriture, les réarrangeant sans vergogne, on se demande bien pourquoi avoir inventé les droits d'auteur, les humains tournèrent définitivement le dos aux Histoires devenues désormais invisibles à leurs yeux. Or, l'homme est un étrange animal. Il n'a de cesse que de vouloir réinventer ce qu'il détruit. Comment faire en sorte que les histoires inscrites dans nos livres deviennent vivantes, se demandèrent plus tard certains, ignorant l'existence des vraies Histoires. Un homme, à la fois imprimeur et libraire, réussira cet exploit. Nous saurons bientôt de qui il s'agit. Reprenons là où nous en étions dans les péripéties de Monsieur Jacques.

En prison

Le donjon où croupissait Monsieur Jacques était l'un des plus imposants de l'époque. Il avait d'abord servi de forteresse militaire avant d'être converti en prison royale. Monsieur Jacques savait toutefois que les prisons sont à l'image des êtres qui les ont conçus : elles ont leurs failles. Il allait bien finir par trouver comment se sortir de ce mauvais pas. Les premiers jours, il s'amusa du verbiage incessant de son compagnon de cachot doté d'une mémoire hors du commun. Assez vite, il s'ennuya profondément de cette logorrhée. Aussi, quand ce dernier lui dit qu'il avait appris par cœur l'œuvre d'un certain Machiavel avant son incarcération, Monsieur Jacques le mit au défi de lui réciter le contenu d'un de ses opuscules. Celui-ci accepta volontiers et choisit *Le Prince*. Si vous aviez vécu à cette époque, sans radio, ni télévision, ni ordinateur, vous auriez vu dans ce récit un moyen de vous distraire des longues heures d'enfermement. Monsieur Jacques, quant à lui, voulait canaliser les débordements verbaux du compagnon que le sort lui avait imposé. L'ouvrage traitait de l'art de gouverner, mais Monsieur Jacques eut tôt fait de transposer pour sa propre gouverne l'injonction de répondre aux défis des « temps contraires » et de ne pas se soumettre passivement à la fortune. Tout est dans l'art de saisir l'occasion et tout est bon, ruses et tromperies comprises, pour réaliser ses desseins et servir ses intérêts. Désormais armé d'une philosophie en accord avec son être profond (au fond que retenons-nous d'autres sinon), laquelle le guidera lorsqu'il sera à la tête de son petit peuple de personnages, Monsieur Jacques saura manœuvrer habilement auprès de ses geôliers, profitant des points faibles d'un système pénitentiaire dans lequel les surveillants étaient aussi retors que les surveillés.

Au fil des conversations avec celui qui l'initia à la pensée de Machiavel, Monsieur Jacques se montra si intéressé, si bon élève, si prévenant envers son maître du moment, que ce dernier en vint à lui faire totalement confiance. Et c'est ainsi que sa chance doubla. L'homme, pas très grand, plutôt laid, visage glabre orné d'une vilaine cicatrice à la suite d'une rixe dans une ruelle de Londres, étonnamment cultivé au point de savoir lire, écrire et compter, lui raconta sa propre mésaventure. Fils du pays, il avait séjourné en Angleterre assez longtemps pour apprendre le patois des bas-fonds londoniens, mais aussi un anglais plus convenable aux oreilles des gens respectables. Il y fit toutes sortes de commerces qui permettaient à ces derniers d'obtenir des marchandises illicites, comme quoi la respectabilité est une attitude de façade, entre autres des livres imprimés en cachette, soit parce qu'ils ne respectaient pas les règles de la profession ou alors que les autorités les avaient censurés. Le mal du pays l'avait ramené à la maison. Une battue où il avait failli être pris avait contribué à la naissance et à une croissance accélérée de ce désir autrement bien légitime. Croyant que le fait d'avoir échappé à sa déconvenue était un signe de sa sagacité, il se persuada que sa fortune serait meilleure dans le Royaume qui l'avait vu naître, et reprit ses affaires. Mal lui en a pris. Sa destinée était de croupir en prison.

Le désir de partager ses exploits l'emporta sur la prudence à mesure que Monsieur Jacques l'amadouait. C'est ainsi qu'il lui parla d'un imprimeur très particulier exilé à Londres. Sa machine à imprimer - il employa bel et bien le mot machine plutôt que presse - pouvait, à ses dires, fabriquer des personnages qui semblaient aussi vivants que vous et moi. Hélas, ceux-ci disparaissaient aussitôt sortis de la Machine. L'imprimeur était convaincu qu'ils devenaient tout simplement invisibles aux humains.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Il comptait bien réussir un jour à maintenir visibles, et surtout fonctionnels, ses futurs personnages. D'où lui vint l'idée de cette étrange invention ? Il s'était réveillé un matin tout fiévreux et fébrile, car il avait rêvé avec des détails qui lui semblèrent d'une grande clarté, de la méthode à suivre pour fabriquer cette presse qui défiait l'entendement. Il se sentait mû par une force mystérieuse. Tout se bousculait dans sa tête. Le plus incroyable, c'est qu'il ait bel et bien réussi à mettre en forme un engin aussi diabolique. À moins qu'il ait été manipulé par des forces obscures.

Monsieur Jacques était fort perplexe, jusqu'à ce que son compagnon de cellule lui dise qu'il avait vu de ses yeux vu apparaître des personnages créés selon ce procédé mystérieux, puis disparaître quasi instantanément, le jurant sur la tête de sa pauvre maman qui devait être en compagnie des anges Là-Haut. Si c'était de la magie, poursuivit-il, l'illusion était parfaite. « Ah ! Imaginons que ces personnages puissent demeurer visibles et en état d'agir, répondant au moindre de nos ordres ! » Monsieur Jacques rit de bon cœur avec l'étonnant malfrat que le hasard avait mis sur sa route, mais en lui-même il nota l'endroit où opérait cet imprimeur ; sait-on jamais ce qu'il pourrait tirer de tels renseignements.

Au bout de quelques mois, à force de manigances, Monsieur Jacques avait réussi à améliorer le confort de sa cellule. Cela impressionna grandement celui avec qui il la partageait. Monsieur Jacques se garda bien toutefois de lui parler du stratagème qu'il mettait en place pour se retrouver en liberté. Il ne voulait en aucun cas s'encombrer d'un tel partenaire, même si celui-ci avait poussé la confiance jusqu'à lui fournir des renseignements sur les lieux et les individus de son réseau londonien. Machiavel avait raison qui écrivit qu'on ne chemine jamais qu'entraîné par la force de son naturel. Il affirmait aussi que pour être efficace il faut cacher ses intentions ! Monsieur Jacques était un as de la dissimulation. Un beau matin, un geôlier vint chercher le compagnon de cellule de Monsieur Jacques, soi-disant pour un interrogatoire. Quel ne fut pas sa surprise de trouver la cellule vide à son retour. On lui fit savoir que celui en qui il avait une confiance aveugle avait été libéré, sans plus d'explications. Je ne répéterai pas ici les jurons qui sortirent de sa bouche.

L'Ancêtre

Le père du libraire évoquait avec respect l'Ancêtre. Parti de Londres, il était venu s'installer dans ces lieux à propos desquels Victor Hugo avait écrit : « On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpents de glace en Canada ». L'Ancêtre avait peu d'effets en sa possession. Parmi ceux-ci se trouvait ce qu'il présenta comme une invention servant à imprimer, qu'il s'empressera de cacher comme nous le verrons. Or, il s'agit précisément de cette invention dont Monsieur Jacques avait entendu parler lors de son séjour en prison. L'Ancêtre, Huguenot exilé en Angleterre où il souhaitait trouver la paix de l'âme, rejeton d'une des familles qui n'avait pas quitté lors des persécutions du XVI^e siècle, était en effet cet imprimeur particulier à qui il rendit visite à Londres. Monsieur Jacques manœuvra si bien auprès de celui-ci, qu'il lui montra son invention, sa Machine comme il l'appelait avec, dans le ton de la voix, un mélange de crainte et de fierté. Profitant d'une absence de l'Ancêtre, Monsieur Jacques eut le malheur de vouloir s'en emparer. Impossible pour lui de la faire bouger. Pis encore, il comprendra bientôt avec effroi qu'il était devenu immatériel. À son retour L'Ancêtre s'aperçut qu'une manette, fruit d'une idée avortée, du moins le croyait-il, avait bougé. Nulle trace de cet homme charmant à qui il avait montré la Machine. Il en conclut que ce dernier avait perdu tout intérêt pour son invention. Il était loin de s'imaginer que la Machine pouvait dématérialiser un être humain. Il ne fut ni le premier, ni le dernier inventeur à ne pas entrevoir tout le potentiel d'une invention, d'autres se chargeant plus tard d'y trouver, par leur perspicacité ou par accident, tel Monsieur Jacques, un usage inédit.

Quelque temps plus tard, l'Ancêtre se vit forcé de migrer vers le Nouveau Monde, afin de fuir la vindicte populaire. Toutes sortes de rumeurs, aussi fantaisistes les unes que les autres, s'étaient mises à circuler à son propos. Il comprit qu'il valait mieux affronter la houle de la mer que la foule en colère. Une fois parvenu dans la colonie qu'il avait choisie comme terre d'exil, l'Ancêtre participa à un encan qui lui permit d'obtenir un lot de livres et de démarrer la librairie Nouvelle Rive. Quant à son invention, il l'installa sous la voûte du bâtiment qu'il fit construire pour s'y loger et ouvrir librairie, lequel était situé dans un secteur en expansion, près de la rive. Des remblaiements successifs au fil du temps firent en sorte que la rive s'éloignera du bâtiment, mais la librairie conservera son appellation originale. Sans aller jusqu'à détruire la Machine, une force obscure l'en empêchant, il prit des mesures drastiques afin de limiter l'accès à celle-ci, l'enfermant sous la librairie, dans un petit réduit. Ainsi, le destin avait amené l'Ancêtre à Londres et fait en sorte que sa vie et celle de Monsieur Jacques se croisent. Ce dernier avait bien vu les préparatifs de l'Ancêtre lorsqu'il sentit la réprobation populaire l'encercler au point où elle allait devenir un étau qui l'écraserait. N'ayant plus rien à perdre, puisqu'il s'était pour ainsi dire effacé du monde des humains tout en pouvant s'y déplacer, il décida de suivre l'Ancêtre. Jamais, auparavant, Monsieur Jacques n'aurait eu l'idée de quitter la civilisation pour ce monde sauvage vers où se dirigeait le vaisseau sur lequel il se trouvait. Au moins, il eut l'avantage de ne plus devoir manger, non plus que de ressentir le mal de mer. La traversée était alors une rude épreuve autant pour les matelots que pour les passagers. L'Ancêtre aurait certes approuvé ces mots du capitaine Voutron, commandant du navire François : « J'ai été sept fois au Canada et quoique je m'en sois bien tiré, j'ose assurer que le plus favorable de ces voyages m'a donné plus de cheveux blancs que

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

tous ceux que j'ai faits ailleurs. » Monsieur Jacques n'était pas le seul être immatériel à bord. Il avait convaincu les personnages sortis de la machine de l'Ancêtre de le suivre. D'autres personnages qui s'étaient détachés des Histoires avaient aussi pris place à bord. De fait, il s'en trouvait à chaque traversée vers le Nouveau Monde.

Toute chose tend à se désagréger avec le temps. Cette tendance est aussi inéluctable que le lever du soleil, condamné lui aussi à ne plus pouvoir nous réchauffer un jour. Ainsi, les Histoires perdaient peu à peu leurs personnages dans une forme d'entropie de l'immatériel. Chaque personnage devenait à son tour de moins en moins consistant, jusqu'à ne plus être qu'un relief d'eux-mêmes. J'y pense, nos propres ancêtres tournent peut-être autour de nous en attendant de disparaître dans le néant. Je m'égarer et je crains de vous perdre avec mes élucubrations.

Il y a tout de même des phénomènes étranges, telle cette Mademoiselle Florence devenue commis chez le libraire. Elle est faite de matière, mais elle voit les êtres immatériels. En tout cas, l'Ancêtre et tous ses descendants sont bel et bien faits de matière. Encore là, n'est-il pas étrange que cette matière fait homme ait tant d'imagination ? N'est-il pas curieux que nous persistions à consigner toute cette imagination sur des supports qui s'érodent avec le temps ? Encore plus étrange est la propension de certains humains à vouloir dominer un monde qu'ils devront tôt ou tard quitter. On se demande bien quelle mouche les a piqués. Ne feraient-ils pas mieux de nous foutre la paix, de nous laisser vivre tranquillement nos illusions ? Monsieur Jacques devint ce type d'homme, enfin dans sa version immatérielle. Voilà ce que l'immortalité qu'il croyait avoir atteinte avait fait de lui. Plus les jours passaient, plus il se sentait investi d'une mission. Il échafauda une stratégie qui paraîtrait absurde à tout esprit sain : il allait s'emparer de la Machine, découvrir grâce à celle-ci comment fabriquer une formidable armée, la matérialiser, la commander, se tailler enfin, dans ce Nouveau monde, un royaume à la hauteur de ses ambitions. Vous le croyez fou ? Certes, si l'on avait enfermé tous ceux qui ont eu des ambitions semblables, le monde ne s'en porterait que mieux. Hélas, la mégalomanie est une maladie qui tend à croître dans le substrat temporel.

Une fausse histoire

Monsieur Jacques aurait jadis fait partie d'une Histoire. Il aurait de justesse évité d'être pris au piège par un scribe. Les personnages issus de la Machine de l'Ancêtre savent ce qu'il en est de cette fabulation. Aucun, cependant, n'ose la désavouer. Certaines mauvaises langues, parmi les autres personnages, ceux des Histoires, prétendent qu'il aurait soudoyé le scribe qui tentait de l'attraper, lui et ses compères. Monsieur Jacques, à qui l'on avait rapporté ses « exploits », s'était bien gardé de démentir le tout. Encore aujourd'hui, il feint d'en être fier lorsque ce fait d'armes - aux yeux de la confrérie des êtres retords, je tiens à le préciser - est évoqué devant lui, et devient même un brin songeur. Si seulement c'était véridique ! Il est rare que la nostalgie fasse son chemin jusqu'à la conscience de tels êtres. Il déteste cette faiblesse passagère. Vous dire la colère qui émane alors de tout son être ! Même les plus braves en tremblent de peur. Monsieur Jacques a un indéniable ascendant sur les personnages qu'il a amenés à sa suite.

Voyons tout de même ce qu'il en est des faits rapportés. Nous serions au XIIe siècle (notez le siècle et rappelez-vous que Monsieur Jacques est né au XVIIIe). Le métier de scribe avait beaucoup évolué depuis ses origines, déjà lointaines à cette époque, mais il était demeuré le serviteur des puissants de ce monde. Dans l'espoir de trouver matière à mieux encenser son seigneur, un scribe allait par chemins et sentiers à la chasse aux Histoires. Près d'un château abandonné, il entendit du bruit, s'approcha, croyant y trouver quelques gueux faisant la fête dans ce palais des pauvres. Aujourd'hui, il aurait pensé « squatters » plutôt que « gueux », mais à l'époque c'est le mot qui lui vint à l'esprit, quoique squatter ait une origine fort ancienne, provenant du vieux français escater ou esquater, c'est-à-dire s'enfoncer, se cacher, comme une personne qui s'abaisse, alors qu'elle s'installe sur un terrain dont elle n'est pas propriétaire, afin de passer inaperçue. L'argot américain fait référence au fait de s'accroupir pour déféquer. Bref, notre scribe crut qu'il verrait un groupe de personnes sans abri installées dans ce château inoccupé. Or, il se trouva plutôt en présence de divers personnages en fuite. Il les reconnut dès qu'il les vit et savoura un instant sa chance alors que chacun racontait à l'autre son Histoire. C'est encore ainsi que réagissent des gens de peu d'imagination dès qu'ils entendent quelqu'un raconter une belle histoire, ou encore les chasseurs de réfugiés dont la bêtise est égale à leur propension à voir des ennemis partout. Mais à l'époque, s'emparer d'une histoire était plus compliqué que de simplement écouter mine de rien. Il fallait avoir un bon filet à attraper les Histoires, et une certaine habileté pour bien le lancer.

On croit souvent que le scribe n'est qu'un copiste. Détrompez-vous. Certes, sa fonction première est de reproduire le plus fidèlement possible les textes manuscrits afin de préserver leur contenu. Mais on observe, dans ces reproductions, des « améliorations » et même des augmentations, des amputations aussi, lorsque l'on peut comparer le contenu au texte d'origine. Bien souvent, c'est le souci de se conformer à la morale de son époque qui guidait la main du scribe. De même, on le sait désormais, il lui arrivait de transcrire, non sans la remanier, une Histoire qui circulait depuis un certain temps. De plus en plus cependant, rappelez-vous, ils devaient se fier à la tradition orale véhiculant cette Histoire. Vous seriez surpris du nombre de récits qui proviennent de la tradition orale véhiculée de bouche d'aîné

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

à oreille de plus jeune. Grâce à son agilité, Monsieur Jacques aurait échappé au filet du scribe alors que les autres personnages avaient été capturés. On prétend que le scribe avait noté, en marge d'un manuscrit, l'exploit d'un des personnages ayant réussi à fuir ! Je mets au défi quiconque de dénicher ledit manuscrit.

Tous ceux qui se sont mis en tête de dominer leurs semblables savent qu'un des ingrédients de leur ascendant est une ou deux légendes soulignant leur bravoure et leur sagacité. La vérité importe peu. Ne dit-on pas que plus un mensonge grossit, plus il ressemble à s'y méprendre à son contraire, la vérité. Le même phénomène peut s'observer en politique. Les extrêmes finissent par se toucher. Mais tenons-nous loin de la politique, suivant en cela le conseil de Monsieur Jacques. Un dictateur ne fait pas de politique, il est la politique. Monsieur Jacques ne savait rien de l'opuscule intitulé Discours sur la première décade de Tite-Live, dans lequel son maître à penser décrivait l'évolution des États comme un cycle où alternaient trois formes de régimes : la monarchie, puis l'aristocratie et ensuite la démocratie. S'il l'avait lu, il aurait été fort perplexe à propos de ce passage :

Un peuple qui commande, sous l'empire d'une bonne constitution, sera aussi stable, aussi prudent, aussi reconnaissant qu'un prince ; que dis-je ? il le sera plus encore que le prince le plus estimé pour sa sagesse. D'un autre côté, un prince qui a su se délivrer du joug des lois sera plus ingrat, plus mobile, plus imprudent que le peuple.

Aurait-il hésité s'il avait lu ces mots de Machiavel ? J'en doute. Monsieur Jacques se sentait investi d'une mission. Il était celui qui allait mettre fin à l'incertitude qui régnait dans les esprits tant des humains que des personnages. Comme tous les tyrans, il était convaincu d'y parvenir, qu'on allait le reconnaître comme un bienfaiteur. Parfois, il se demandait pourquoi le Destin l'avait mené dans une ville lointaine située en périphérie des centres de pouvoir. Mais le monde changea. Une formidable Puissance émergea tout juste au sud. Il prit cela pour un signe. Il voulut plus que jamais mettre la main sur la Machine, non plus seulement pour redevenir un humain, ni même pour se constituer une petite armée avec laquelle brigander, comme il avait imaginé le faire jadis, mais pour étendre son pouvoir. Son ambition est-elle réaliste ? Qui sait ? Ce qui est certain, c'est que le fatalisme s'amuse à ses dépens.

Chapitre quatre : Double drame

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

L'accident

Le libraire est convaincu que l'on complotte contre lui. Non pas qu'il sache ce dont rêve ce Monsieur Jacques, que du reste il ne voit pas. Ses pensées sont plus terre à terre. Il est un obstacle dans la réalisation d'un projet immobilier d'envergure. Pourquoi résiste-t-il, alors qu'il pourrait obtenir un bon prix et installer sa librairie ailleurs ? Le lecteur a peut-être oublié qu'il est viscéralement attaché à ces lieux, au point où il refuserait toute offre, aussi mirobolante serait-elle. La mémoire est un étrange compagnon de nos lectures. Qui de vous, lecteurs, se souvient que le conseiller municipal de son quartier, accompagné d'un promoteur, a insisté pour qu'il accepte de vendre ? Ils ont été généreux, laissant miroiter la possibilité d'un bon profit. C'est il y a huit jours de cela. Je ne vous en veux pas d'avoir oublié. D'autant que je vous ai égarés dans le passé. Nous y avons traversé ensemble des millénaires. Qu'est-ce donc que huit jours ? Une vie humaine peut sembler longue mais encore là, c'est un grain de poussière comparé à tout ce temps écoulé depuis que les premiers humains ont la conscience d'exister. Le père du libraire et avant lui ceux qui l'ont précédé depuis l'arrivée de l'Ancêtre, ne formeraient même pas, réunis, un grain de sable, c'est-à-dire guère plus. Pourtant, nous pleurons chaque fois qu'un grain de poussière auquel nous étions attachés s'en va rejoindre l'éternité. Notre rapport au déroulement du temps est à l'image de l'escargot qui s'arrête à la fin d'une journée, persuadé qu'il vient de franchir plus d'un siècle.

De temps à autre, le libraire a des épisodes d'amnésie. Il se dit qu'il devrait en informer Mademoiselle Florence. Son médecin l'avait averti de cette possibilité, due au traumatisme crânien subit lors d'un accident de voiture qui allait changer le cours de sa vie. Il était fier de conduire ce jour-là, son père à ses côtés venait de lui céder le volant, ce qu'il faisait rarement. Sa mère était assise à l'arrière. Certes, il roulait un peu au-dessus de la limite permise - sa mère venait tout juste de lui demander de ralentir - mais pas tant que cela. Du moins c'est ce qu'il lui semblait. Même si on lui a répété plus d'une fois par la suite que la vitesse n'était pas en cause, qu'il n'avait rien à se reprocher, que l'autre conducteur était ivre, ce qui expliquait sa déviation aussi subite qu'inattendue vers leur voiture, il s'en voulait toujours. Peut-être aurait-il pu l'éviter si sa vitesse avait été moindre, se reprochait-il. Il avait perdu sa mère sur le coup et son père l'avait suivi quelques mois plus tard.

Ces quelques mois lui furent affreux. Son père ne lui en voulait pas. « L'ivresse et la fatalité se sont liguées contre nous », lui disait-il. La perte de son épouse et le traumatisme crânien de son fils étaient durs à vivre. Stoïque, le père attendit que le fils se rétablisse pour lui révéler l'autre mauvaise nouvelle qu'il avait apprise peu avant l'accident. Il lui restait peu de temps à vivre. « La mort n'aura même pas eu la décence d'attendre que je parte, la salope. Elle a eu le culot de me faire veuf ! » Rare privilège chez un vieux couple, ils étaient encore amoureux. Cela a dû compter dans son départ plus rapide que ce que prévoyait le médecin spécialiste. Sentant sa mort venir, le père du libraire voulut révéler à son fils un grand secret tout en le mettant en garde contre un fieffé personnage, lui faisant jurer de n'en parler à personne, sous quelque prétexte que ce soit. Son fils jura. Soudain, alors qu'il s'appête à parler, le père du libraire lève la tête et regarde derrière son fils. Son regard se fait sévère, puis un sourire sarcastique s'épanouit sur ses lèvres. L'instant d'après, il était mort. Le libraire se retourna. La

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

chambre était vide. S'il avait pu voir Monsieur Jacques, il aurait su que le sourire de son père lui était destiné, constaté le désarroi de ce dernier. Comment désormais récupérer la Machine ? Tout était perdu !

Le père du libraire avait reçu une première visite de Monsieur Jacques quelques mois avant l'accident. Par un étrange phénomène, cela s'était reproduit chaque fois que le successeur de l'Ancêtre en était à ses derniers mois. Une petite fenêtre d'opportunité s'offrait alors. Monsieur Jacques tentait, en vain, de convaincre le successeur de l'Ancêtre, puis de ses successeurs, de l'aider à regagner forme humaine. Il essayait un refus net. Le père du libraire, mort sans partager son secret avec son fils, venait de semer le désarroi dans son esprit. Il fut d'une humeur massacrate, au point où les autres personnages préférèrent l'éviter. Lorsqu'il vit Mademoiselle Florence se diriger vers la librairie, il se remit à espérer. Elle était une sorte de deus ex machina surgie de nulle part. Un tel être qui se mouvait dans les deux mondes était la preuve que son plan pouvait fonctionner. Il fallait qu'il la gagne à sa cause.

Le lendemain de la mort du père du libraire, le petit peuple qui suivait Monsieur Jacques se perdit en perplexité, ce qui engendra un commencement de panique. Pour la première fois, ils eurent l'impression que tout était perdu. Le désespoir de celui qui les dirige est lourd à porter pour ses sujets. Qu'allaient-ils devenir ? Puis ils comprirent qu'il n'abdiquerait jamais. Que leur avait-il promis au juste ? Comme tout bon dictateur, il avait le don d'être à la fois précis et vague. Vous êtes ce qu'il y a de plus précieux dans tout l'Univers, leur disait-il. Êtes-vous prêt à vous sacrifier pour notre cause ? J'ai l'ambition de nous mener au-delà de nos rêves les plus fous. Faites-moi confiance. Un jour, nous ne serons plus les parias de ce monde, mais plutôt craints et vénérés. Du populisme à son sommet ! Monsieur Lavertue n'est pas de ceux qui redoutent les colères de Monsieur Jacques. Certes, il le respecte, mais il ne lui serait jamais venu à l'idée de le vénérer. Il fut le premier que Monsieur Jacques aborda dans sa version incorporelle, tout surpris que ce dernier lui adressât la parole. Dans sa version humaine, Monsieur Jacques était chaque fois passé à côté de lui sans même le regarder, aveugle à sa présence. Cette invisibilité agaçait Monsieur Lavertue, car il aimait faire la conversation. Au début, s'approchant des humains, il s'excusait de les aborder sans les connaître, n'obtenant que de l'indifférence comme réponse. Il ne pouvait pas non plus leur signifier sa présence en les touchant. Son doigt et le reste de son corps passaient à travers eux. C'était une étrange sensation, d'autant plus étrange qu'il peut se mouvoir sur le sol, sur le plancher d'un édifice, s'asseoir sur un banc, tenir un livre dans ses mains, en somme, une petite partie de lui est dans ce que nous appelons le réel, le reste se mouvant dans un monde qui ne l'est pas moins. Tout est affaire de perspective. Il y a tout de même un avantage : il peut passer de l'extérieur à l'intérieur sans devoir ouvrir les portes. Mais les humains étaient inatteignables. Encore aujourd'hui, il s'en attriste. Quand Monsieur Jacques se mit à lui parler, il ressentit d'abord une grande curiosité qui se mua en perplexité à mesure qu'il écoutait son long monologue. Il hésita, puis décida de lui faire confiance. Depuis que cette maudite machine l'avait fait surgir du néant, comme ses compagnons d'infortune, il se demandait à quoi tout cela rimait. Peut-être avait-il en face de lui un sauveur. Il se mit à croire au destin lorsque Monsieur Jacques, peu de temps après, fit un discours encore plus long que son monologue, rempli de promesses de lendemains meilleurs, devant le petit peuple de personnages réunis grâce à ses soins. Il suffit de bien peu pour émouvoir les peuples.

L'assistante du libraire, au contraire du petit peuple de personnages, se meut avec aisance, sans même comprendre qu'ils sont distincts, dans ces deux mondes qui s'entrecroisent. Appelons-le coïncidence,

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

bonne étoile ou son contraire, sort, hasard, providence, le destin a plus d'un nom mais une seule parole : celle de changer notre vie quand ce n'est pas d'y mettre fin. Il ne fit pas défaut dans le cas de Mademoiselle Florence. Elle avait bien arrangé la petite fable qu'elle avait racontée au Libraire lorsqu'il avait fallu expliquer pourquoi elle avait quitté un emploi qu'elle n'avait jamais occupé. Un élément de son récit était véridique. Remarquez ici ce fait capital : si vous dites un mensonge, assurez-vous d'y mettre une part de vérité. N'hésitez pas à choisir un fait véridique susceptible d'émouvoir votre interlocuteur. Mademoiselle Florence a bien vu le regard du libraire changer, devenir encore plus triste, lorsqu'elle a parlé de l'accident de l'autocar. Il avait bel et bien eu lieu, mais pas à l'entrée de la ville, ni au moment indiqué par elle. Cela s'était produit quelques années plus tôt. Vous n'allez pas le croire, mais il eut lieu au moment exact où le libraire perdait sa mère. Le destin aime semer des cailloux dans nos vies.

Il aime aussi nous mettre à l'épreuve.

Une bien mauvaise nouvelle attend le libraire.

Des jours sombres

Sa librairie est un espace de liberté dans le one size fits all commercial que certains veulent imposer, pense le libraire. Il pourrait se contenter de l'héritage que ses parents lui ont laissé, mais il tient à cet espace, malgré la conjoncture défavorable qui menace la survie même de son établissement. Davantage peut-être, justement, à cause de cette menace, un défi qui le pique au vif. Il s'y sent libre. Aucun fournisseur n'a de prise sur lui au point de lui imposer des publications à vendre. Les librairies indépendantes, rappelons-nous, sont considérées comme un rouage utile d'un système en pleine transformation. Les mutations des temps présents l'inquiètent tout de même, tout comme leur équivalent devait troubler les moines copistes lorsque les premiers imprimeurs apparurent sur le Vieux continent. Le libraire choisit personnellement chacun des livres qui s'ajoutent à son inventaire depuis qu'il a pris le relais de son père. « Quand on étire trop la sauce, disait son père pince-sans-rire, elle nous éclabousse. » Certes, il apprête sa librairie à sa façon, un habile mélange susceptible de plaire à ceux qui viennent régulièrement s'y sustenter, mais il se plie volontiers aux demandes d'un client qui préfère le prêt-à-manger. Il vaut mieux commander un livre insignifiant pour un client qui y tient que de se l'aliéner, se dit-il. Certes, il est seul maître à bord, mais il doit ce privilège à sa clientèle. Or, on le sait, si les vieux clients reviennent encore, la relève est bien mince. Les rares jeunes qui franchissent les portes de la librairie n'ont aucune idée des trésors de littérature qu'ils ont en héritage. En cela, il le sait, ils ne sont pas différents des générations précédentes, sauf qu'il se perd en perplexité sur ce que cette génération apprend à l'école ou à la maison. Il sent une sorte de désamour pour les humanités. Même s'il s'est obstinément refusé à se laisser porter par la vague technologique qui a éloigné ces jeunes, et même bon nombre de plus vieux, des rivages littéraires, cette dérive sur la mer immense qu'est Internet, qu'il ne se résigne à utiliser qu'aux seules fins de communiquer avec ses fournisseurs, a fait en sorte, il s'en doute bien, que plusieurs se sont détachés du plaisir de lire des auteurs qui demandent une longue et ardue fréquentation. Il a beau vouloir les orienter vers des lectures qui leur redonnassent le goût de se frotter aux auteurs classiques, il sent vite que c'est peine perdue. Avec les générations montantes, il lui faudrait passer par les réseaux sociaux. Hors Internet point de salut est un anathème des temps modernes qui l'horripile.

Il s'en attriste d'autant plus que donner un conseil éclairé est ce qu'il aime le plus dans sa profession. Il sait qu'il ne sera jamais compétitif – ce qu'il pouvait détester ce terme, même quand son père l'utilisait – auprès de ceux qui veulent un livre papier dans les 48 heures, livré à la maison telle une pizza. Il lui faut offrir autre chose ; cette touche d'humanité avec laquelle Internet ne peut rivaliser. Que pense-t-il de la lecture au format numérique ? Disons qu'il sait qu'un nombre croissant de lecteurs choisissent ce format, une menace de plus planant sur sa librairie, mais qu'il ne peut leur en vouloir si c'est pour lire des œuvres difficiles à trouver au format papier. Le danger que le format numérique peut représenter n'est rien cependant à côté de celui que posent ces groupes très influents qui pourraient bien décider, du jour au lendemain, de se passer autant des libraires indépendants que des petits éditeurs qui sont autant de viviers d'auteurs. Ces derniers trouveraient peut-être une alternative dans la distribution numérique, mais rien n'est moins certain.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Toutes ces considérations lui trottent dans la tête alors qu'il passe en revue les derniers chiffres de vente. « Ouille ! » s'était exclamée Mademoiselle Florence lors de sa première journée. « À ce rythme, c'est une faillite monumentale qui vous guette ! » Il avait apprécié sa franchise sans trop sans étonner, lui qui fut témoin d'une de ses sautes d'humeur subites quand elle a apostrophé sèchement Monsieur Lavertue. Toute sage qu'elle puisse paraître, elle peut, sans hésiter, agir à l'image de son héroïne préférée, née de l'imagination de Pamela Lyndon Travers.

Mademoiselle Florence a eu jadis le rare privilège de causer avec Mary Poppins. « Ce Walt Disney a filmé une caricature de celle que je suis », s'était-elle exclamée furieuse ! « Je suis susceptible, lunatique, sèche avec les enfants, sévère et il me suffit d'un regard pour que les enfants m'obéissent au doigt et à l'œil, mais je suis aussi coquette, sûre de moi, un tantinet vaniteuse et parfois arrogante, jamais je ne me serais abaissée à prononcer ce supercalifragilisticexpialidocious ridicule qu'on me prête. » Puis elle lui a parlé de ses longs entretiens avec Helen Lyndon Goff, alias Pamela Lyndon Travers. Disney l'avait trahie. Elle en avait pleuré de rage. Les humains ont tourné le dos aux Histoires, sauf quelques-uns parmi les écrivains à diverses époques. On peut le deviner en lisant leurs œuvres. Ce sont ces œuvres que le libraire préfère entre toutes et qu'il souhaite mettre entre les mains de ceux qui fréquentent son établissement. Au fond, les libraires sont des passeurs d'Histoires. Il serait dommage que lui et ses semblables se volatilisent dans la brume opaque d'un futur qui les ignorerait. Des ténèbres d'inculture se profilent à l'horizon, craint le libraire. Sans s'écouler au compte-gouttes, son inventaire n'est plus le long fleuve tranquille qu'il fut du temps de son père. Même à cela, il n'est pas un bon administrateur. Toutes ces opérations qui lui tournent autour, réclamant son attention, l'agacent au plus haut point. Mademoiselle Florence, au contraire, semble pourvue d'un esprit rigoureux et, de toute évidence, maîtrise l'art comptable. Il sourit, se rappelant sa vive réplique qu'elle sait lire et compter. Il ignorait alors ses réelles capacités. Cette jeune femme a peut-être des allures excentriques, son sérieux lorsque vient le temps d'accomplir des tâches administratives les compense largement. Soudain, la lumière apparaît. Non pas celle au bout du tunnel, plutôt celle du jour ; le libraire vient de passer une autre nuit blanche à s'inquiéter pour l'avenir. Il songe qu'à ce rythme, c'est sa santé qui deviendra sous peu l'objet principal de ses préoccupations. Mais il y a aussi ceux qui manigancent pour s'approprier de l'édifice abritant sa librairie. Que préparent-ils au juste ?

L'espion

Quelque part dans la ville, Monsieur Jacques marche seul. Il réfléchit. Rien ne va comme il le veut. Chaque fois qu'il crut pouvoir arracher à l'un des descendants de l'Ancêtre le secret qui lui donnerait accès à la Machine, quelque chose ou quelqu'un l'en empêcha. Oui, ça doit être cela. Quelqu'un doit le trahir. Il faut que ce soit cela. Quelqu'un qui peut, comme lui, communiquer avec le descendant dans les semaines précédant sa mort. Sa garde rapprochée, comme il aime à l'imaginer pompeusement, est formée d'une dizaine de personnages. Ensemble ils forment le Conseil. C'est son idée, un subterfuge pour se les attacher. Il y a été désigné Gouverneur, une formalité démocratique à laquelle il a accepté de se plier. Personne n'a eu l'audace de réclamer le poste suprême. Tous savent qu'il n'aurait jamais toléré qu'on lui fasse cette insulte. Le second en importance dans le Conseil est Monsieur Lavertue. C'est homme un peu grassouillet, visage rond, nez charnu, cheveux frisés grisonnants, d'un caractère généreux, émotionnel, serviable, sensible au point de souvent paraître offusqué. Il porte une redingote à lévite qui lui donne un air ecclésiastique. On l'aurait volontiers vu déambulant en habit sacerdotal, bréviaire à la main. D'un naturel curieux, un tantinet audacieux, il pose les questions que les autres n'osent formuler. Monsieur Jacques le laisse faire. Ainsi, il sait indirectement ce qui tracasse certains membres du Conseil. Cinq des autres membres sont des femmes. Trois de celles-ci de la même famille. L'Ancêtre a tenté de reproduire une grande famille, mais la machine s'est arrêtée à trois. Ce ne sont pas des triplets, mais elles ont des visages que l'on peut facilement confondre. Leur robe les distingue. L'une est rouge, l'autre verte, la troisième bleue. Un peu plus et c'était bleu, blanc, rouge, ce qui eut été incongru, même si elles ont été créées en Angleterre, étant donné la suite des événements en France. Elles parlent toujours en même temps, mais ne disent pas la même chose. Une vraie cacophonie. Monsieur Jacques s'en amuse. Lorsqu'il veut que les choses s'embrouillent, il leur demande leur opinion. Les deux autres femmes du conseil, plus discrètes, ne sont pas dupes pour autant. Elles voient bien le sourire moqueur des hommes. Elles prennent leur rôle au sérieux, mais craignent Monsieur Jacques au point de se servir de Monsieur Lavertue comme intermédiaire. L'une était censée être le personnage d'une gouvernante dans une riche famille. Ses habits et son apparence physique témoignent de son rang. Oh, il n'est pas bien haut dans la hiérarchie, mais elle ne s'en croit pas moins au-dessus du peuple. Donnez une toute petite importance aux humains, et ils se sentent investis d'une beaucoup plus grande. C'est ainsi. L'autre aurait été la fille d'un riche marchand, si l'Ancêtre avait réussi à recréer ce qu'il avait en tête. Quant aux trois hommes qui complètent le conseil, ce sont des benêts. Ils ne savent trop à quoi ils sont destinés. Avec leurs habits d'ouvriers ou d'artisans des villes, c'était peut-être un roman sordide se déroulant dans les bas-fonds de Londres. Visiblement, leur créateur n'était pas un littéraire.

Voilà bien la chose la plus curieuse de tout ce récit et, comme vous, je me creuse la tête. Comment peut-on avoir l'idée d'une invention aussi fabuleuse, capable de créer des personnages à volonté, et être si peu habile à l'exploiter ? Imaginons un Victor Hugo ou un Balzac munis d'une telle machine et ayant résolu le problème de la disparition des personnages. Ils auraient rempli les salles un peu partout en Europe, et même au-delà, avec des récits fabuleux en trois dimensions. Oui je sais, le 3D existe de nos jours, mais à l'époque ! Au lieu de cela, nous avons un ensemble hétéroclite de personnages ne sachant

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

trop ce qu'il leur arrive, peut-être une cinquantaine en tout dont deux, résultats des premiers essais de l'Ancêtre, dégagent une forte odeur d'encre, enfin pour qui peut les sentir. Il n'est pas étonnant qu'un homme ayant de l'autorité se soit imposé à eux. Monsieur Jacques a de grandes ambitions, on le sait, mais il ne voit pas son avenir avec ces êtres faibles dont il compte bien se débarrasser un jour. Laissons Monsieur Jacques terminer sa marche de réflexion, et regardons du côté du peuple des personnages. Je vous ai raconté qu'il a entraîné un certain nombre de ceux-ci lors de sa traversée de l'Atlantique. À vue de nez, de ce que j'ai appris, ils auraient été une vingtaine. Vous me direz que ce n'est pas beaucoup, mais la superficie des navires au XVIIIe siècle ne permettait guère plus. Pourtant, il doit bien y en avoir beaucoup plus dans les parages, en tout cas au moins une trentaine lors des assemblées spontanées comme celle qui s'est tenue dans le parc où Mademoiselle Florence s'est évanouie, sans compter ceux de la seconde assemblée réunie plus loin. C'est que le libraire n'a pas immédiatement emmuré sa machine. Il l'a même perfectionnée, au grand plaisir de Monsieur Jacques. C'est d'ailleurs parce qu'il a poursuivi ses travaux qu'il en est venu à craindre son invention. Un jour, il a réussi à créer un personnage aussi humain que vous et moi, pouvant voir les personnages invisibles à nos yeux. Cela non plus n'a pas échappé à Monsieur Jacques. Vous comprenez maintenant pourquoi il fonde de grands espoirs sur la Machine. Vous et moi verrions dans celle-ci qu'une bizarrerie et passerions sans doute notre chemin, comme on le fait dans les musées. Je vais tenter de vous la décrire. Mais avant, il faut vous rappeler que des personnages s'étant détachés des Histoires avaient eux aussi fait la traversée de l'Atlantique. Même que des Histoires complètes en avaient fait autant. Au nombre de vaisseaux qui naviguaient sur les mers et océans, il n'est pas étonnant que des Histoires aient été tentées de passer d'un continent à un autre. Contrairement aux humains, elles n'ont pas revendiqué les nouveaux territoires qu'elles foulaient. Il y eut de tout temps une grande communauté d'esprit entre elles, peu importe leur provenance. Depuis longtemps les Histoires se déplacent au gré des migrations humaines. Elles vont même, à l'occasion, se mélanger aux Histoires autochtones et s'enrichir. Il est vraiment dommage que nous leur ayons tourné le dos. On raconte cependant que des humains et des Histoires se fréquentent encore dans certains endroits isolés.

Les humains ont besoin d'une dose régulière d'imagination. On peut savoir si quelqu'un n'en reçoit pas assez. Il suffit de l'observer pour constater bien assez vite qu'il est en manque. L'Ancêtre voulut faire office de fournisseur de dose. À l'époque, la concurrence se faisait, grosso modo, entre les conteurs, les producteurs de spectacles et les imprimeurs-éditeurs. L'idée de l'Ancêtre était de créer des personnages pour spectacles. C'était une idée audacieuse, il aurait tous les acteurs contre lui, mais le monde changeait. Qui sait jusqu'où la technologie peut aller. Tenez, prenons les journalistes aujourd'hui. Qui aurait dit, il n'y a pas dix ans, que des robots allaient faire ce métier. Certes, l'Ancêtre était très en avance sur son temps, mais la marche de l'humanité est faite de ces êtres qui vivent au présent la tête dans le futur. Tout de même, fabriquer des personnages qui seraient aussi vivants que vous et moi ! Pas du vulgaire 3D. Même aujourd'hui, cela semble complètement irréel. Autant cloner des brebis ! Son idée était fort simple. Vous prenez une feuille de papier, en pâte de linge ou en pâte de bois, cela n'a pas d'importance, vous décrivez avec grand soin le personnage, vous le mettez sous presse, et, c'est là son génie, vous inversez la presse puis la mettez à la verticale. Il y a quelques manettes à manipuler dans un ordre bien précis. Une pour donner du relief au personnage, une pour lui donner une âme, une troisième pour le doter de la parole et d'une intelligence, que vous pouvez doser, une quatrième pour lui donner de la chair. C'est cette quatrième qui ne fonctionnait pas jusqu'à ce que l'Ancêtre réussisse enfin à la calibrer correctement. C'est à ce moment qu'il réalisa que créer artificiellement des humains était un risque très élevé. Loin d'agir comme il le souhaitait, sa créature prit ses jambes à son cou et il ne sut

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

jamais ce qu'il lui advint. Découragé, craintif de ce que pouvaient faire ces êtres qu'il ne pouvait contrôler, il prit la décision que l'on sait d'emmurer la Machine.

La conversation

En quelques semaines à peine, Mademoiselle Florence amadou le libraire, au point de pouvoir réorganiser la disposition des livres. Elle a aussi ajouté sa touche personnelle dans la décoration, ce qui a rendu le tout, ma foi, fort joli. Ce n'est pas tout, elle a mis de l'ordre dans la comptabilité et dans le suivi de l'inventaire. Les vieux clients ne tarissent pas d'éloges envers elle auprès du libraire. Elle apporte un vent de fraîcheur qui n'est pas sans leur plaire, surtout à ces messieurs qui ont appris les manières d'autrefois. Elle a dû remettre à sa place, avec tact, un de ceux-ci, dès qu'elle l'a senti un peu trop entreprenant. « Monsieur, vous ne voudriez pas mettre en péril notre belle relation littéraire pour un geste déplacé, n'est-ce pas ? » Elle avait eu un beau grand sourire en lui disant cela. Il n'allait plus oser franchir sa bulle. D'autres clients ont été témoins de l'incident. Par l'effet du bouche-à-oreille, tous connurent les limites à ne pas franchir. Le seul qui peut l'approcher au point de la frôler, c'est le chat du libraire. Il a ses aises dans la librairie. Elle s'est excusée auprès de lui d'avoir réaménagé les lieux. Un chat n'aime pas être dérangé dans ses habitudes. Une fois, elle l'a présenté à un personnage appelé à jouer un rôle majeur dans la suite des événements. Le chat s'est laissé approcher par celui-ci. Le libraire qui regardait la scène discrètement, s'étonna en voyant que son chat semblait réellement réagir à des caresses. Tout un pan de sa nouvelle collaboratrice demeure un mystère qu'il n'ose tenter d'élucider.

Curieuse, Mademoiselle Florence a demandé au libraire d'où venait le nom Nouvelle Rive. Le libraire lui expliqua que ce nom avait été choisi par celui que son père appelait avec respect l'Ancêtre, premier de la lignée à occuper les lieux. Le bâtiment de la librairie était tout près la rive lors de sa construction. S'il s'en était depuis éloigné, c'est parce qu'une partie de la rivière, plus large à l'époque, avait été comblée. Des plans et des documents notariés ont été conservés. Elle pouvait les consulter si le passé de la librairie l'intéressait. Elle le fit volontiers. Père était un féru d'histoire et elle aime tout ce qui peut remémorer les moments passés en sa compagnie. Ses fouilles dans les archives de la librairie l'ont amené à faire une découverte qui s'avérera très utile. Mais n'anticipons pas la suite des événements. Un soir qu'elle s'appête à quitter, le libraire lui demande de rester un peu car il veut s'entretenir avec elle. « Je vous paierai votre temps supplémentaire », lui dit-il, ce à quoi elle s'est objectée car elle ne voulait pas que leur relation soit purement comptable. « Fort bien, répondit le libraire, mais je n'en ferai pas une habitude, soyez-en assurée ». Elle est rapidement fixée sur ce qui préoccupe le libraire. Il lui a raconté longuement l'accident, la perte de ses parents, ses pertes temporaires de mémoire, mais il lui a dit aussi à quel point il est satisfait de sa collaboratrice. Puis il en arrive à ce qui le tracassait : « Il y a une part de vous que je n'arrive pas à saisir, Mademoiselle Florence. Vous êtes une personne beaucoup plus brillante que ne l'exigent les qualifications pour être ma collaboratrice. Vous pourriez être libraire à ma place et je ne doute pas que vous auriez du succès. Pourquoi vous contentez-vous du rôle de second violon ? » Elle vient pour lui répondre qu'elle l'ignore, qu'il y a des choses qui lui échappent, qu'elle a été attirée vers la librairie par une force mystérieuse, mais elle se retient. À vrai dire, se contente-t-elle de répondre, je me sens mieux dans un rôle d'assistante. Je crois que je serais malheureuse si je devais porter les préoccupations qui doivent être les vôtres sur mes épaules, alors que j'adore le travail que j'accomplis. Le libraire a une autre question en tête, à propos de ses curieux de

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

dialogues avec des personnes inexistantes, du comportement du chat aussi qui rendait le tout énigmatique, mais la conversation se termine ainsi. Ils sont entrés dans un cul-de-sac et il ne reste plus qu'à en ressortir, avec chacun l'impression que tout n'a pas été dit. Il vous arrive sûrement de vivre de tels moments.

Mademoiselle Florence a compris que le libraire ne peut imaginer le futur. Son passé lui obstrue la vue. Elle se dit que s'il pouvait seulement se mettre légèrement de côté, il entreverrait un avenir différent de ce qu'il a vécu jusque-là. Mais ne dit-on pas qu'il n'est de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir ? Elle ignore qu'il est malgré lui victime d'un déni de mémoire. Son père n'a pas réussi à lui transmettre son secret. Certes, il souffre du passé qu'il connaît, mais aussi de celui qu'il ne connaît pas, de cette rupture dans la lignée qui lui fait vivre un troisième deuil, après celui de sa mère, puis de son père. Ce deuil, il n'en a pas conscience. Quelque chose réclame sa protection. Même s'il avait voulu tout abandonner, il ne l'aurait pu.

Mademoiselle Florence est bien en peine de garder le cap sur quoi que ce soit. Pour elle, la vie est une ligne droite à direction changeante. Elle n'y peut rien. En revanche, elle tient fermement la barre. Du moins le croit-elle. La force mystérieuse qui exerce une attraction sur elle devrait pourtant lui faire douter qu'elle est en plein contrôle. Je suis certaine qu'il vous est déjà arrivé d'être à la merci d'une impulsion. Imaginez que cette impulsion soit en mesure de vous faire parcourir des kilomètres pour vous diriger vers un point précis. Une fois rendu à destination, vous n'avez aucune idée de ce que vous devez accomplir, mais vous ne voulez rien de plus que de demeurer sur les lieux. Vous allez me dire que c'est le destin qui vous guide ? Erreur. Au-delà de notre volonté ou de celle que nous impose le destin, il y a d'autres forces qui exercent du pouvoir sur nous. C'est une de ces forces que l'Ancêtre avait cru harnacher. Heureusement, il n'y avait aucune graine de méchanceté en lui. Ces forces ne sont ni bonnes, ni mauvaises en soi. Elles existent. Parfois, dans nos rêves, nous sommes munis d'une telle puissance et accomplissons des exploits que, vivants, nous croirions au-dessus de nos capacités. La différence avec Mademoiselle Florence, c'est qu'elle possède la rare faculté de rêver éveillée. Elle est à la fois dans notre monde et dans celui que nous appelons l'imaginaire.

Chapitre cinq : Les affaires reprennent

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Dialogue avec Père

Père était un grand collectionneur de vinyles, format permettant la reproduction d'œuvres musicales dont je n'aurai pas à expliquer les tenants et aboutissants, puisque ces disques que l'on croyait désuets et destinés à ne plus meubler que les musées sont à la mode de nos jours. Père en avait des murs entiers dans deux pièces, rangés soigneusement par genre, époque et artistes, ou compositeurs – qui aurait en effet l'idée de ranger autrement que par ce dernier procédé des êtres tels Mozart, Beethoven ou Chopin, ou encore Verdi –; ne songeons qu'à Arturo Toscanini qui dirigea de main de maître le NBC Symphony Orchestra dans son ouverture de *La forza del destino*, que l'on peut réécouter grâce à l'Instituto Discografico Italiano, ou à Carlo Maria Giulini à la tête de l'Orchestre et des Choeurs du New Philharmonia, avec son ouverture de *I Vespri siciliani* et son superbe *Stabat Mater*, ou enfin, deux de ses interprètes mythiques, Tito Gobbi, qui a fait retentir des airs de Falstaff et d'Otello, et l'inoubliable Maria Callas dans *Il Trovatore*. Père voulait que sa fille sache que rien ne lui était impossible. Aussi lui parla-t-il de ces femmes remarquables que furent Hildegard Von Bingen, Barbra Strozzi, ou encore Louise Farrenc, Lili Boulanger et d'autres qui durent, malgré elles, se tenir en marge du développement de la musique classique. Hélas, le peu d'enregistrements qu'il possédait n'était pas à la hauteur du talent de ces femmes qui avaient défié les conventions. Inutile de préciser que Mère réprouvait toutes les acquisitions de Père qu'elle jugeait farfelues et superflues, dans l'ordre que vous préférez.

Mademoiselle Florence se remémore parfois avec nostalgie les jours heureux où Père l'invitait à s'asseoir et à apprécier avec lui ce don des dieux qu'étaient toutes ces grandes œuvres. Parfois, il sortait un cylindre ou un 78 tours qu'il collectionnait, et lui parlait de ces magnifiques voix d'autrefois, enregistrées sur record Edison. Le ténor Pierre-Aurèle Asselin était parmi ses préférés, né non loin de l'endroit où ils vivaient, devenu une grande vedette internationale. Mademoiselle écoutait avec curiosité cette voix surgie d'un passé où elle aurait tant aimé vivre, au point de porter des vêtements d'autrefois. Dans la rue, elle ne laissait personne indifférent. Dans la librairie, elle jouera son personnage avec une telle assurance qu'elle en deviendra une attraction. Un jour qu'il tenait un livre de sa bibliothèque, tout aussi impressionnante que sa discothèque, Père lui demanda de but et blanc : « Sais-tu d'où vient ce livre ? » Elle répondit par une question : « vous voulez savoir si je sais où vous l'avez acheté ? » « Non, répondit Père ». Puis il lui donna une feuille dans laquelle se trouvait le sujet de sa prochaine recherche. Père agissait toujours ainsi. Il posait une question sans y répondre, puis il donnait un devoir à faire. Cette fois-ci, elle devait fouiller dans la grande encyclopédie qui prenait tout le bas d'un des murs de la bibliothèque de Père. Le sujet était « origine et diffusion du livre ». Le lecteur attentif connaît déjà les grandes lignes de l'information que trouva Mademoiselle Florence. Elle remit le fruit de sa recherche à Père. Celui-ci prit quelques minutes pour lire et lui dit : « C'est très bien, mais il s'agit de la réponse raisonnable que l'on attend d'une élève consciencieuse. Asseyez-vous, Mademoiselle ma fille, je vais vous raconter la véritable origine du livre ». Elle adorait qu'il lui dise « Mademoiselle ma fille ». C'était un jeu entre eux. Père était aussi amateur de théâtre. Il ne se contentait pas de raconter dans ses mots, il les jouait.

Mais qui était donc Père, si faible devant Mère mais doté d'une si grande force intérieure ? L'homme qui avait apporté à Mère celle qui sera appelé à jouer un rôle crucial dans ce récit, Mademoiselle

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Florence, a des origines à la fois humaines et non humaines. Il était un descendant du personnage à chair humaine que l'Ancêtre avait réussi à faire surgir de sa machine. Il avait des dons hors du commun. Il en faut pour avoir mis au monde sa fille de si étrange façon. Il avait persuadé le grand-père du libraire de le laisser fabriquer cet enfant. L'Ancêtre avait révélé au descendant qui lui avait succédé le moyen d'accéder à la machine. Le secret s'était transmis de libraire en libraire jusqu'au père de l'actuel libraire. La chaîne de transmission, on le sait, s'est désormais brisée. Pour en revenir à Père, il était au fait de l'origine de son premier ancêtre. Avouez que cela tient du prodige. Une revue prestigieuse comme le National Geographic peut vous promettre de retracer l'endroit du monde d'où viennent vos ancêtres, mais elle ne peut pas vous dire qui fut le premier de votre lignée. Il est vrai que Père avait été mis au parfum. Vous devez savoir par qui. Sinon, vous le découvrirez plus tard dans votre lecture.

Tout ceci doit vous paraître le fruit d'élucubrations qu'une écrivaine bien naïve rapporte comme vérité. Détrompez-vous. J'ai beau n'être que celle qui tient la plume dans cette histoire, je suis convaincue que Père, tout comme Mademoiselle Florence, fait partie de ces phénomènes inexplicables qui montrent les limites de notre connaissance des mondes qui nous entourent. Certains voudraient que l'on rejette du revers de la main toute tentative d'explication qui ne repose pas sur une démarche scientifique. Je leur répondrai que je ne suis pas une scientifique. Du reste, que fait la science sinon que de nous révéler l'étendue de notre ignorance et la présence du mystère en toute chose. J'écris ce qu'on me révèle, même dans les silences ; j'imagine ce qu'ils me dévoilent. Un livre ancien prétend que nos ancêtres communs seraient les dénommés Adam et Ève, et vous le croyez plus que moi ? Chaque religion a ses explications plus farfelues les unes des autres à propos de nos origines, Encore là, vous êtes des milliards, depuis la nuit des temps, à leur porter foi. Ne soyez pas moins généreux envers moi. Père était un homme tellement bon qu'il ne voulut que le meilleur pour sa fille. C'est ainsi qu'il la mit en garde à propos de ce qu'elle apprenait à l'école. Mère avait insisté pour qu'elle la fréquente. Elle avait refusé net les idées farfelues de Père. Celui-ci prétendait qu'en passant deux heures par jour à lui enseigner, il ferait avancer davantage sa fille qu'en deux jours à l'école. Avait-il raison ? Cela est bien possible. Mademoiselle Florence s'ennuyait en classe. Rien ne réussissait à soulever le moindre enthousiasme en elle. À la maison, avec Père, c'était autre chose. Il était un pédagogue né. Il pouvait être exigeant envers elle sans qu'elle ne rechigne. Il construisait dans son esprit de solides fondations sur lesquelles elle allait ériger tous ses savoirs, mais aussi une grande assurance en elle-même. C'est même ce que Père lui avait légué de plus précieux. En ce moment, elle aurait bien eu besoin qu'il la mette à l'épreuve comme il savait si bien le faire. C'est alors qu'elle est à son meilleur. Elle se souvient des paroles qu'il lui disait quand elle était devant un problème en apparence insoluble : rappelle-toi que la clé ouvrant l'esprit à la manière de le résoudre se trouve quelque part dans le problème. La recherche d'une solution est vaine si le problème est mal compris. Il est vain aussi, lui disait-il, de vouloir régler tous les problèmes à la fois. Commence par le plus urgent, les autres attendront. C'est ce qu'elle allait faire.

Les beaux jours reviennent

Mademoiselle Florence est un sujet en or pour quiconque aime émailler ses conversations de faits inédits. Ils sont nombreux dans la ville où elle se trouve, chacun cherchant l'occasion de sortir de son engourdissement. Le confort fait cet effet à mesure qu'il augmente. C'est une ville douillette où il ne se passe rien. Quand un Centre-Ville à l'abandon menace de se transformer en banlieue, il faut vraiment que la situation soit désespérée. L'assistante du libraire, avec son allure excentrique, son ton enjoué et son sourire dévastateur, attire les curieux qui ne tardent pas à goûter à l'efficacité de son charme, ce qui se transforme en un nombre grandissant d'espèces sonnantes et trébuchantes dans le tiroir-caisse de la librairie. Ne soyez pas surpris de cette expression issue d'un passé où la monnaie ne transitait pas par des terminaux, lecteurs technophiles, et sachez qu'à la librairie certains paient avec du liquide, de la bonne vieille monnaie en papier et en métal, surtout les plus anciens clients. Mais rassurez-vous, les terminaux des cartes de crédit et de débit ne sont pas en reste. Au fil des jours, les ventes augmentent lentement, mais sûrement. Mademoiselle Florence apporte un vent de renouveau salutaire. Elle n'hésite pas pour autant à s'inspirer du passé, elle qui doit apprendre tant de choses sur le tas. Ainsi, en parcourant les archives de la librairie, elle a appris l'usage auquel le père du libraire destinait le boudoir situé dans la partie privée. La pièce ne sert plus. L'esprit du libraire y a mis un scellé. C'est trop pénible pour lui. Elle n'ose pas tenter de briser ce scellé. Pas tout de suite. Chaque chose en son temps, se dit-elle. Bientôt, elle lui propose de reprendre les séances de dédicaces. Elle sent une certaine réticence de sa part, mais il accepte. Les éditeurs, de leur côté, ont noté la reprise des ventes. Ils sont plus qu'heureux de suggérer le passage de leurs auteurs. Certains de ceux-ci prennent même l'initiative de contacter le libraire sans attendre que leur éditeur le fasse à leur place. Ce qu'il faut retenir de toute cette agitation, c'est que la librairie reprend vie. Cela ne plaît pas à tous.

Un jour, un écrivain se pointe à la librairie. Plutôt que d'écrire ou de téléphoner, il s'était dit qu'il serait bien qu'il se rende sur place. Le père du libraire l'avait invité à plus d'une reprise. Il venait tout juste d'apprendre la mort de celui. Son éditeur avait oublié de l'en informer. Il reconnaît aussitôt le fils, car il a eu des conversations fort stimulantes avec celui-ci. Advint ce que le libraire redoute, une perte subite de mémoire. Par la suite, il se dira que c'est le choc émotionnel qui a provoqué cette perte. Sur le coup, l'écrivain est froissé. Mademoiselle Florence l'entraîne avec tact dans une allée et lui explique la situation. Ils conviennent d'un moment où il viendra pour une séance de signatures. Ce n'est ni la première, ni la dernière fois qu'elle vient au secours du libraire. Je ne sais pas vous, mais il m'arrive de rencontrer quelqu'un sans me rappeler son nom. Au moins, je le reconnais et je peux trouver une entourloupette pour m'en sortir. Imaginez que vous ne vous rappeliez ni du nom, ni du visage d'une vieille connaissance. La mémoire de l'écrivain lui revenant le lendemain, le libraire en est d'autant plus gêné et reconnaissant de la façon dont son assistante a su manœuvrer la veille.

Une belle complicité s'est établie en peu de temps entre le libraire et Mademoiselle Florence. Elle est devenue son bras droit. Plus tard, quand il écoulera une vieillesse paisible dans une maison de retraités, il se rappellera avec nostalgie cette période de sa vie. Elle lui manquera. Mais n'anticipons pas la suite des événements. Pensons plutôt au présent. Cette librairie, située dans un quartier jusque-là laissé à

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

l'abandon, renaît. Certains moments, elle est si fréquentée que l'on se marche presque sur les pieds. Mademoiselle Florence a un sens inné du marketing. De son côté le libraire peut donner sa pleine mesure dans son rôle de fin connaisseur. Heureusement pour lui, ses pertes de mémoires sont peu fréquentes. Ce qu'il ignore, c'est que Mademoiselle Florence a aussi du succès auprès du monde qu'il ne peut voir. Les personnages créés par l'Ancêtre viennent régulièrement lui rendre visite. Parfois, en voyant les agissements du chat, il se dit que celui-ci doit, en vieillissant, devenir débile et qu'il faudrait bien l'euthanasier. Quand il évoque cette possibilité auprès de son assistante, elle lui répond sèchement que c'est hors de question. Puis elle s'excuse de son attitude. Elle tient beaucoup à Monsieur le chat, comme elle l'appelle affectueusement. Vous et moi savons qu'il est loin de manifester des signes d'une quelconque forme de folie due à son âge avancé.

Le libraire comprend peu à peu qu'il éprouve un sentiment nouveau. Ne riez pas, lecteur de peu d'indulgence. Il n'a jamais éprouvé d'attirance envers une femme, ni envers un homme d'ailleurs. Il est rare que cela se produise. J'en conviens. Il n'a pas d'amis non plus. Introversi, il tient à sa solitude au point de fuir toute forme de rapprochement avec les autres, sauf les contacts, qui peuvent être chaleureux, quoique jamais feints, qu'exige sa profession. À vrai dire, à part ses parents, il n'a jamais côtoyé une autre personne sur une base quotidienne depuis qu'il a cessé ses études. Durant toutes les années où il fréquentait l'école, et même jusqu'à la fin de l'université, il avait la réputation d'être asocial. Pourquoi, alors, se sent-il attiré par Mademoiselle Florence ? Peut-être parce que, cela va vous sembler paradoxal, pour la première fois de sa vie, un être respecte son désir de solitude. Il faut avouer aussi qu'elle est très attachante, avec l'aura de mystère qui flotte autour d'elle. Le libraire n'osera jamais avouer à Mademoiselle Florence qu'elle est devenue plus qu'une assistante dans ses pensées. Cela aussi. Il s'en rappellera plus tard avec regret.

Rien n'échappe à Monsieur Jacques. Il a remarqué les regards que le libraire jette furtivement vers Mademoiselle Florence. Il s'en amuse. Il aime moins la reprise des affaires. En fait, il s'est juré de se venger sur le fils de l'affront que lui a fait son père en mourant. Chacun des prédécesseurs a pris bien soin de léguer à son successeur la clé et l'endroit où se trouve un petit coffre contenant les instructions de l'Ancêtre. Évidemment, la curiosité l'a emportée chaque fois, de sorte que tous lurent les instructions. Monsieur Jacques les connaît. Il a jeté un œil par-dessus l'épaule toutes les fois où il en eut l'occasion. Un seul osa utiliser la clé. L'Ancêtre avait précisé que seule une personne dotée d'un esprit inventif hors du commun et d'un cœur pur pourrait approcher de la Machine, ajoutant dans ses instructions qu'il pourrait résulter un incident très fâcheux de tout geste téméraire. L'Ancêtre avait laissé ses notes, prises tout au long de ses travaux, dans un tiroir rattaché à la Machine. Monsieur Jacques, orgueilleux, a l'audace de croire qu'il pourrait arriver aux fins que l'on connaît à partir de ces notes. Il lui faudrait toutefois l'assistance d'un être humain pour manipuler la Machine. Chaque fois qu'un libraire approchait de la mort, il espérait en vain, on le sait, réussir à le corrompre. Il a un autre défaut : il est très rancunier.

Un bruit suspect

Le libraire n'est pas des plus jasant, mais il le devient encore moins de jour en jour. Si Mademoiselle Florence savait que derrière ce mutisme se camoufle un sentiment qui n'ose s'affirmer ! L'attitude silencieuse de son patron ne la dérange toutefois pas. Dans la librairie, elle est entourée d'aventures, de découvertes, de drames, de passions. Elle a pris l'habitude d'emprunter un livre pour meubler une partie de ses soirées dans la pension où elle s'est installée. En début de soirée, elle prend le temps de jaser avec la propriétaire avant de se retirer pour lire. Du moins c'est ce que croit cette dernière, une dame corpulente, toujours un sourire accroché à son visage rond, et qui répond au nom de Madame Hortense. Son mari est décédé il y a dix ans de cela, lui léguant leur grande maison pourvue de plusieurs chambres. Elle aurait pu y écouler des jours paisibles, mais elle serait vite morte d'ennui car elle a besoin de sentir une présence autour d'elle. La plupart de ses pensionnaires jasant peu, mais avec Mademoiselle Florence s'est tout autre chose. Elle a toujours une histoire à lui raconter, quand ce n'est pas une anecdote à propos d'un client de la librairie. Avec elle, la propriétaire est comblée. Une fois seule dans sa chambre, Mademoiselle place le livre près d'elle et attend. Un personnage ne tarde pas à y surgir, tel ce soir Adrien Ziegler, du roman *Les élus*. Elle ne peut s'empêcher de pleurer à mesure qu'il lui raconte sa vie.

Le lendemain, alors qu'elle se rend à la librairie, elle voit une enseigne défraîchie sur un édifice laissé à l'abandon. Il y en a plusieurs gisants ainsi le long des rues, épaves d'une époque révolue où le quartier était un lieu grouillant d'activités. On y fabriquait de tout, des chaussures, des vêtements, des clous, des chaudières, etc. Dans les premiers temps de la ville, dans une anse aujourd'hui comblée, des chantiers navals procuraient de l'emploi à quelques milliers d'hommes. Tout ce passé ouvrier est à peine perceptible, sauf si on jette un regard averti sur les bâtiments et, dans certaines rues parallèles, sur les petites maisons qu'habitaient des familles d'ouvriers. L'enseigne qui attire l'attention de Mademoiselle Florence évoque une pâtisserie. Elle est délavée, on voit par la vitrine un comptoir, désormais territoire de chasse d'impitoyables araignées, mais on peut imaginer, dans un coin, une jarre d'où surgissaient des biscuits. Le lendemain, elle offre un biscuit fait maison en forme de mini-livre à une cliente qui le trouve savoureux. Devant la réaction de la dame, elle se retourne avec un sourire de contentement vers Monsieur Lavertue qui observe la scène depuis le fond d'une rangée. La cliente, voyant son manège, en demeure interdite. Elle s'excuse auprès d'elle, comme si de rien n'était, et se dirige vers Monsieur Lavertue avec qui elle échange quelques mots. La cliente se dirige à son tour vers le comptoir caisse pour récupérer le livre qu'elle a commandé. Le libraire est affairé avec d'autres clients. Lorsque vient son tour, elle vante Mademoiselle en ajoutant d'un ton laconique, « Heureusement qu'elle est charmante ! » Quelques clients éprouvent un malaise face aux agissements de Mademoiselle Florence, mais les autres en sont plutôt amusés.

Monsieur Jacques n'ayant pas donné signe de vie depuis un certain temps, elle s'en étonne auprès de Monsieur Lavertue. Celui-ci l'assure qu'il est toujours dans les parages, mais fort occupé. À vrai dire, non seulement Monsieur Lavertue ne comprend pas les raisons de cet effacement, mais il en est même quelque peu inquiet. Il aurait été bien en peine de répondre autre chose que la formule éculée qu'il

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

utilise. Mademoiselle Florence n'est pas dupe. La réponse de Monsieur Lavertue cache autre chose. Que lui veut-il au juste, ce Monsieur Jacques, avec ces faux airs de gentleman ? Elle avait vite décelé le côté factice de sa personnalité. Elle aurait pu se réjouir du fait qu'il ne l'aborde plus. Au contraire, elle craint qu'il soit en train de lui préparer une mauvaise surprise. Quant à Monsieur Lavertue, il en a plus qu'assez de l'attitude de Monsieur Jacques, mais il n'ose faire part de son mécontentement aux autres membres du conseil. Seul un personnage quelque peu effacé a droit à ses confidences. Monsieur le chat connaît ce personnage. C'est lui qui l'avait flatté, au grand étonnement du libraire.

À la toute fin d'une journée, alors que la librairie est vide, le libraire lui-même s'étant absenté pour rencontrer un client institutionnel, un bruit à peine perceptible attire l'attention de Mademoiselle Florence. Fort intriguée, elle tend l'oreille. Le bruit vient de la partie privée située derrière le paravent. Elle hésite, puis décide d'aller voir, non sans avoir auparavant barré la porte d'entrée de la librairie. Une fois de l'autre côté du paravent, plus aucun bruit. « Cela doit être mon imagination », se dit-elle. Elle s'apprête à retourner au comptoir pour balancer la caisse quand le bruit se fait à nouveau entendre, à peine plus fort. Elle se rend alors compte qu'il vient de derrière la porte de gauche, celle qui donne accès au sous-sol. Lorsqu'elle a voulu en savoir plus sur cet endroit, quelques jours plus tôt, le libraire lui a répondu qu'il n'y a rien là de bien intéressant, quelques piles de livres poussiéreux et une fournaise que l'on vient ramoner de temps à autre. Or, ce qu'elle entend n'a rien de mécanique. On dirait plutôt un chuchotement. Mais cela peut tout aussi bien être un léger ruissellement, pense-t-elle. Auquel cas il faut qu'elle descende voir sans tarder. Qui sait quel dégât d'eau elle trouvera ? Il ne lui vient pas un instant à l'esprit qu'elle serait bien en peine de faire quoi que ce soit. Elle n'a vu aucun bottin téléphonique, ni dans la librairie, ni dans le boudoir. Du reste, la dernière fois qu'elle s'est servie d'un téléphone, elle devait avoir à peine cinq ans. Père lui avait demandé de décrocher le combiné qu'elle porta à son oreille comme elle l'avait vu faire. Elle poussa un petit cri. C'était la voix de Mère, une voix qui ne lui avait jamais inspiré que de la crainte. Elle s'était juré de ne plus jamais recommencer l'expérience et avait depuis tenu promesse. Le libraire est étonné qu'elle ne réponde jamais au téléphone.

D'un pas assuré, elle se dirige vers la porte qu'elle ouvre d'un coup. Le bruit cesse aussitôt.

– Il y a quelqu'un ?

Seul le silence se fait entendre. Du reste, ce n'est pas vraiment le silence, mais plutôt le ronronnement de la fournaise. Mademoiselle Florence se fait la réflexion que le silence est rarement sans bruit. Puis elle se résout à descendre les marches.

La naissance de Mademoiselle Florence

Mademoiselle Florence n'est pas venue au monde en provoquant des douleurs chez Mère au moment de sa sortie, comme tout bébé normal se doit de procéder. Elle y est plutôt parvenue en enfant toute faite. La veille, Mère vaquait dans l'habituel vide qui meublait ses soirées, Père étant si souvent absent, ou alors dans sa bibliothèque où elle était interdite de séjour ; le lendemain matin, un troisième être apparut dans leur vie. Mère fut plus que dubitative en se réveillant avec cet enfant, nue comme un ver, entre ses jambes. Elle avait rêvé qu'elle était enceinte et que ses eaux avaient crevé. Quel ne fut pas son étonnement de voir son rêve aboutir dans le lit conjugal. Il y avait même du sang et une masse qui s'avéra être du placenta.

Depuis plus d'une heure, Mademoiselle Florence écoute, dans le sous-sol, ce récit de sa naissance extraordinaire. Elle apprend aussi que Père était en mesure de voir des êtres invisibles aux autres humains, qu'elle possède cette faculté hors du commun, et qu'il a toujours fui comme la peste Monsieur Jacques. Elle comprend alors certaines expressions et remarques du libraire lorsqu'elle s'adresse à l'un ou l'autre de ces êtres invisibles. D'autres qu'elle aurait pris pour une invention du cru d'une imagination délirante ce qu'elle vient d'entendre. Au contraire, elle est émue de comprendre que Père était, comme elle, un être à part. Le fait que Mère n'était qu'une mère adoptive la soulage. Mais alors, qui est sa vraie mère ? Quelle question angoissante pour tout être humain ! Même un personnage de roman ne déteste rien de plus que d'être né de la plume d'un nom d'emprunt. Mademoiselle Florence vient d'apprendre qu'elle est née non pas de mère inconnue, mais de non-mère. Un peu comme si on avait cloné une partie de Père, se dit-elle. Ce n'est pas exactement le cas, mais ce qui est sûr, c'est que son créateur est Père. Au moment où ces idées trottent dans sa tête, un bruit se fait entendre en provenance de l'étage. Elle tourne instinctivement la tête vers l'escalier. En se retournant à nouveau vers l'être qui vient de lui raconter sa naissance hors du commun, elle constate qu'il n'est plus là. Elle aurait voulu poursuivre la conversation, mais se dit qu'il aura pris peur.

On se rappelle que Père était un descendant du seul humain que l'Ancêtre avait réussi à fabriquer avec sa machine. Il arrive que certaines caractéristiques génétiques sautent des générations. C'est ce qui s'était produit jusqu'à la naissance de Père. Il comprit très tôt dans sa vie qu'il n'était pas un humain comme les autres. Le plus étrange cependant, est qu'il se sentit, devenu adulte, attiré par la Librairie des deux rives, tout comme le sera plus tard Mademoiselle Florence. À l'entrée de la ville, il fit la rencontre du même être qui venait de tout raconter à sa fille, lequel le mit en garde contre Monsieur Jacques et ses acolytes. C'est bel et bien ainsi qu'il les désigna, décrivant soigneusement chacun d'eux. De même, il lui parla de ses origines et de cette Machine d'où était issu son ancêtre. Qui sait ce qu'il se tramait ! Il vaudrait mieux la détruire. L'être savait comment y parvenir et il expliqua à Père ce qu'il fallait faire. Lui-même en est incapable, puisqu'il est immatériel. Ici, je tiens à préciser au lecteur curieux que j'ai tenté de savoir en vain s'il provient de la Machine ou s'il s'est détaché d'une Histoire. Tout ce qu'il a consenti à me révéler, c'est qu'il fut un temps où les mondes n'étaient pas les silos parallèles qu'ils sont devenus. Peu d'êtres humains sont en mesure de voir au-delà de leur silo. Je suis de ceux-là, tout comme Mademoiselle Florence. Je ne sais trop si je dois m'en réjouir ou au contraire m'en inquiéter.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Alerté, Père jugea qu'il lui serait plus prudent d'appeler le libraire, l'arrière-grand-père du libraire actuel. À la fin de la conversation, ils convinrent d'un moment où Père se rendrait à la librairie. Pour passer incognito, il se déguisa en vieille femme. Le subterfuge fonctionna, du moins le crut-il ; personne ne sembla se méfier de lui. Une fois à destination, le libraire et lui entrèrent dans l'antre où est recluse la Machine, devant pour cela descendre un escalier d'une trentaine de marches qui aboutissait à une salle d'environ dix mètres carrés. Le libraire d'alors désamorça le mécanisme mis au point par l'Ancêtre et Père put manœuvrer la Machine. Il revint plusieurs fois à la librairie, chaque fois sous un déguisement différent. La dernière fois, ce fut sous la forme d'une femme enceinte au ventre énorme. Un des personnages circulant près de la librairie s'adressa à celle qu'il personnifiait, lui souhaitant une bonne journée et un bel enfant. Père regarda droit devant lui, feignant celui qui n'a rien entendu. Il ne voulait pas se trahir en répondant à un personnage qu'il n'était pas censé voir. L'autre n'insista pas. Lorsqu'il repartit, c'est avec sa fille à la place du rembourrage qu'il parcourut le chemin du retour. Il avait patenté un dispositif ingénieux pour le transport de la « nouvelle née » et du placenta. Père était plein de ressources, mais il avait, tout comme l'Ancêtre, finit par comprendre que la Machine était un danger pour lui. Un sentiment étrange, de plus en plus désagréable, l'avait habité. Certes, il fut en mesure de suivre les instructions de l'être que nous appellerons désormais l'Observateur dans la suite de ce récit, ajoutant une fonction actionnée par une petite manette, avec comme résultat la destruction totale de la Machine et de ses œuvres, mais il fut incapable de l'abaisser.

En fait, Père avait l'impression – ça peut paraître idiot je le sais – que la Machine lui résistait. C'était une invention singulière. Ce n'est pas qu'elle refusait toute transformation ou ajout ; elle était sélective au point où il avait fini par croire que c'était elle qui le dirigeait. Il avait senti une pression énorme lorsqu'il avait installé la fonction destructrice, comme jamais Mère ne lui en avait fait subir. Il est étrange de se savoir porteur de destruction sans parvenir à la mettre en œuvre. Père craignait sans doute de perdre sa fille. Après avoir définitivement quitté les lieux, il s'empressa de mettre cet épisode de sa vie derrière lui. Il était très fier d'avoir créé celle qu'il appellera Mademoiselle Florence, très fier aussi de la voir s'épanouir à sa façon. Combien de parents auraient été inquiets si leur enfant avait raconté, comme elle le fit, les épisodes du Méchant Loup ou du Petit Prince avec un réalisme qui amenait à se demander si elle n'était pas victime d'hallucinations. Lui savait que ce n'était pas le cas. Il ne fit rien pour tenter d'atténuer la dimension excentrique de sa fille. S'il céda à Mère et accepta de lui raconter de gentilles histoires avant qu'elle ne s'endorme, c'était pour avoir la paix, non pas parce qu'il craignait que sa fille soit atteinte d'une quelconque folie. Il n'aimait rien de plus que de la voir prendre la peau de divers personnages de théâtre. Il se disait qu'ainsi elle apprendrait beaucoup, à la fois sur le caractère humain et sur les motivations profondes, négatives ou positives, de l'âme humaine. Shakespeare était son auteur préféré, mais il n'hésitait pas à puiser dans le répertoire de l'Antiquité et même celui de ses contemporains. Rompue au jeu théâtral, Mademoiselle Florence évoluait dans la vie comme si elle était sur scène. À propos de scène, il en reste d'autres avant le dénouement.

Chapitre six : Des nuages à l'horizon

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Conciliabule à l'Hôtel de ville

L'obstacle que représente l'immeuble de la librairie est loin d'être négligeable pour les promoteurs. Ils ont l'ambition d'y construire une tour qui se verra à des kilomètres à la ronde et surtout, ils ont obtenu de la ville l'assurance que le règlement de zonage sera modifié pour permettre cette folie. Pourquoi cet endroit précis ? C'est le seul où il est possible de bâtir très haut sans devoir solidifier le soubassement à un coût exorbitant, ce qui rendrait hors de prix l'achat ou la location des bureaux, commerces et logements de la tour. Autour, tout n'est que remplissage, ou alors repose sur un sol argileux fragile. Les fondations des immeubles voisins témoignent de cette fragilité. L'Ancêtre n'avait pas choisi l'emplacement au hasard, dans ce qui allait devenir non seulement une nouvelle rue, mais aussi, un temps, l'artère commerciale principale de la ville. Il avait dû creuser dans le roc affleurant à cet endroit, mais cela en avait valu la peine. Il l'avait fait construire en pierre, avec une cave voûtée. Un regard averti pourrait noter que la cave est légèrement plus courte que la largeur de l'édifice, lequel a conservé ses deux murs pignons plus hauts que le toit, à l'intérieur desquels s'insèrent les cheminées et les foyers. Son toit à deux versants est recouvert de tuiles importées. Une porte cochère qui mène à une écurie en pierre ajoute à son charme. L'édifice a en outre la caractéristique d'être la première construction neuve après la Conquête, dans un style néopalladien, témoignant du début de l'influence britannique. Les promoteurs, guère impressionnés par le caractère patrimonial de l'édifice, voulaient à tout prix construire leur tour. Avec son architecture audacieuse, elle deviendrait un symbole de leur réussite, en plus d'amener au Centre-Ville plusieurs clients potentiels des commerces du secteur. Comment est-il possible d'enlever à un propriétaire un bien foncier qu'il possède en toute légitimité, d'autant plus que ce bien est dans la même famille depuis sa construction ? Certains se diront que le terrain faisait partie du domaine ancestral de peuples installés bien avant la venue du premier blanc, et ils auront raison. N'empêche qu'une Loi permet à une municipalité de s'approprier de tout bâtiment dans le cadre d'un programme d'acquisition d'un immeuble au centre-ville, en vue de le céder à un promoteur privé. Elle y va fort cette Loi ! C'est ce que pense le libraire alors qu'il sent la tempête venir. Les prémices du complot – n'ayons pas peur des mots – se jouent à l'Hôtel de ville. En partie. Un autre acteur s'apprête à entrer en jeu. J'y reviendrai. Voyons les choses de façon systématique, sans brûler les étapes. Dans le bureau du Maire, deux promoteurs, le conseiller municipal du quartier, le conseiller juridique de la ville et Monsieur le Maire sont en conciliabule. Monsieur Jacques, profitant de son invisibilité, observe la scène. Il suit depuis quelque temps les promoteurs, se doutant bien que quelque chose se trame. De fait, tout ce beau monde discute ferme du règlement municipal scellant le sort de tous les propriétaires d'un quadrilatère englobant l'édifice de la librairie. Les promoteurs demandent à la ville de tous les exproprier. Ils ont même poussé l'amabilité jusqu'à préparer un projet de règlement. Pas question d'y aller à la pièce. Le projet est jugé primordial, de généreuses contributions à la caisse du parti du Maire servant à convaincre les autorités municipales d'aller de l'avant. On raconte aussi que certains employés municipaux sont de connivence, mais à la vérité il faudrait une enquête publique pour découvrir le pot aux roses. Monsieur Jacques doit bien s'amuser de la situation, lui qui a fait de la prison jadis pour avoir fraudé. Autres temps, autres mœurs. Les véritables raisons de la priorité accordée par la ville à ce projet architectural et urbanistique devront être tenues secrètes. On évoquera plutôt la nécessité de revitaliser le secteur. Qui s'opposera à une si noble cause ?

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Il y a des opposants. Le Maire et son conseiller le savent. Ça discute fort. Son parti a beau être puissant, un revirement de l'opinion publique est toujours possible. Ce qui embête les élus, c'est le regain de popularité de la librairie du Centre-Ville. Ils ont eu vent que ce regain a redonné espoir à un regroupement de citoyens demeurant dans le quartier. Ces citoyens luttent pour un autre développement urbain. Ils demandent de consacrer l'argent des contribuables à une rénovation respectueuse des gens habitant le quartier, plutôt que d'aller de l'avant avec un projet qui va bouleverser leur environnement. Toutes ces copropriétés qui poussent, çà et là, depuis quelques années ne sont pas sans sonner l'alarme. Bientôt, à ce rythme, il deviendra onéreux de se loger dans le quartier. À bas la gentrification ! Ce slogan et d'autres apparentés sont apparus sur les murs à différents endroits. À la fin de la réunion, dans le bureau du Maire, la position des promoteurs prévaut malgré les réticences des élus. On leur a fait comprendre que les grands bailleurs de fonds du parti pourraient bien retirer leurs billes. Des menaces à peine voilées de laisser couler certaines informations dommageables ont été proférées. Le Maire sait que les deux promoteurs sont acoquinés à des intérêts qui ont peu de scrupules. Il vaut mieux affronter la colère populaire.

Le libraire est inquiet. Il devrait pourtant être fier et heureux de la situation. Non. Il sent venir les temps plus maussades. Il n'aime pas ce qu'il ressent. C'est un homme foncièrement bon, tout comme le furent tous les libraires de la lignée depuis l'Ancêtre, au grand dam de Monsieur Jacques qui est dans son élément là où se préparent des mauvais coups. Il l'est d'autant plus qu'il possède une faculté dont peu sont munis : il peut instiller de la méchanceté dans un esprit où elle est déjà installée à demeure. Ainsi, cette méchanceté croît davantage. Il a bien tenté auprès de tous les libraires qui ont précédé le présent libraire, et même auprès de celui-ci, mais tous étaient bons. Peut-être peut-on parvenir à l'injecter chez des gens foncièrement bon, mais il faut d'abord que cette bonté ait été ébranlée. Monsieur Jacques a aussi tenté auprès de Mademoiselle Florence alors qu'il venait de la quitter dans le parc. Mal lui en prit. Il eut en retour un mal de tête épouvantable. Non seulement résista-t-elle mais, sans qu'elle-même le réalise, son esprit put même contre-attaquer. Vous possédez sans doute, quoiqu'à un moindre degré, ce système immunitaire contre la méchanceté. Les promoteurs en sont dépourvus. À la bonne heure, se disent-ils à la sortie de la réunion, nous pourrons bientôt aller de l'avant.

Avis d'éviction

La préparation de la demande d'expropriation va cheminer trois mois dans l'administration municipale, il y a des délais à respecter, des normes à vérifier, tout doit être conforme aux directives du Ministère, vous savez ce que c'est, dit le conseiller aux promoteurs, trois petits mois ce n'est rien dans un appareil bureaucratique. Ça pourrait être pire. Quelques fonctionnaires, murmureront-ils après un si court délai, auraient eu des cadeaux, certains une copropriété à un prix d'ami dans la future tour, d'autres quelques nuitées pour deux dans un hôtel à Cuba, avion compris, c'est dur le métier de fonctionnaire municipal, bref la machine administrative fonctionna à plein régime. Le Maire est nerveux. Le conseiller du quartier est nerveux. Les pauvres fonctionnaires auront droit à quelques engueulades. Trois mois, c'est suffisant pour que la colère populaire soit attisée. C'est surtout autant de jour où un fonctionnaire du ministère de la Culture, s'étant levé du mauvais pied, voudra réexaminer le dossier au complet. Tout peut arriver en trois mois, y compris rien.

Monsieur Jacques n'attendra pas trois mois pour convoquer son Conseil et lui faire part de la nouvelle. Il y tendra un piège, faisant défense formelle de parler à qui que ce soit de ce qu'il vient de leur révéler. « Chers amis, leur dit-il, le temps presse. Nous en avons parlé à maintes reprises. Nous formons un peuple distinct de celui des humains et des personnages d'Histoires. Notre avenir n'est pas du côté des Histoires, mais des humains. Ne vous ai-je pas dit qu'un jour nous serions égaux à ceux-ci ? Ce jour approche. » Un brouhaha surgit mais il les fait taire. « Je sais que certains d'entre vous doutent. » Tous répondirent que non, qu'ils lui font entièrement confiance, qu'il est leur sauveur. « Silence ! La partie ne sera pas facile. Il est même possible que nous perdions tout. Il nous faut accéder à cette Machine qui nous a créés et une seule personne peut nous y introduire. Le fera-t-elle ? » Il se tourne vers les personnages féminins. « Si les membres du conseil sont d'accord – comment ne le seraient-ils pas ? –, vous serez nos ambassadrices auprès de Mademoiselle Florence. » Monsieur Lavertue se rembrunit. Il prend ce choix comme une insulte personnelle. Pourquoi elles et non lui, le premier à l'avoir vue, qui en retirait une grande fierté, qui se sent en mesure de la gagner à leur cause ? « Vous savez ce qui vous attend si vous échouez, conclut Monsieur Jacques, en leur jetant un regard froid. » Le trouble de Monsieur Lavertue ne lui a pas échappé. Il croit tenir le traître.

Dans la chambre de sa pension, le lendemain soir, Mademoiselle Florence est en grande conversation avec un personnage féminin qui se plaint amèrement du rôle qu'elle doit jouer dans le roman où elle figure. Non mais ! Il a osé écrire « C'était une âme naïve, qui jamais ne s'était élevée même jusqu'à juger son mari et à s'avouer qu'il l'ennuyait. » C'est un comble ! Et puis encore : « Il y avait des jours où elle avait l'illusion de l'aimer comme son enfant ». Ce personnage ainsi décrit par son auteur est Madame de Rênal. Elle est courroucée. « À croire ce grand auteur (elle appuya sur le mot auteur d'un ton ironique), je ne serais que vide ou conformisme. Quelle idée le lecteur se fait-il de moi, je vous le demande ! Il doit penser que je suis privée de sens, incapable de me comprendre, un mystère pour moi-même, en manque total de lucidité, oscillant entre la passion animale et la tendresse maternelle. » Mademoiselle Florence songe à tous ces personnages féminins qu'on a ainsi fait entrer dans le moule

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

de la femme soumise à son destin et aux hommes, et elle en a la nausée. Pauvre Madame de Rênal, se dit-elle, une fois que celle-ci est retournée, à contrecœur, jouer ce rôle qu'elle déteste tant. Entre-temps, Monsieur Lavertue a franchi incognito les cinq marches menant à l'entrée de la pension, emprunté incognito l'escalier menant à la chambre de Mademoiselle Florence, n'ose entrer sans s'annoncer, d'autant plus qu'il entend une voix féminine inconnue de lui, l'interpelle enfin depuis le couloir après un temps de silence. Elle accepte de le recevoir, non sans qu'il ait attendu quelques minutes, toujours incognito. Il lui fait part de ce qu'il a appris la veille au Conseil. Ce qu'il ne sait pas, c'est que Monsieur Jacques l'a suivi de loin, renforçant sa conviction qu'il tient le traître. Le lendemain, il exigera son expulsion du conseil, avec interdiction formelle à quiconque de lui adresser la parole. Monsieur Lavertue tombe en disgrâce auprès du peuple des personnages. Qu'est-ce qui est pire : être tué ou être ainsi isolé ? Le drame des personnages, c'est qu'il leur est impossible de mourir, à moins que leurs auteurs en décident autrement. Dans le cas de Monsieur Lavertue, une seule personne possède, sans le savoir, le privilège de le mettre à mort. Il ne peut se tourner vers les personnages d'Histoires car ceux-ci, grands nomades depuis la nuit des temps, fiers et libres, incapables d'accepter l'autorité du conseil dirigé par celui en qui ils voyaient un potentat, avaient tous quitté les lieux. Si votre enfant vous raconte qu'il a vu passer une drôle de bande, des êtres qui semblaient tout droit sortis de ses livres d'histoire, croyez-le. Monsieur Lavertue n'a plus désormais que deux êtres auprès de qui il ne se sent pas un pestiféré.

Bientôt une rumeur voulant que la ville s'apprête à émettre un avis d'expropriation vient aux oreilles de Mademoiselle Florence. Elle se dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu, puis se souvient des archives de la librairie. Elle y a découvert des croquis de la façade de la librairie, mais aussi d'autres édifices, faits par l'Ancêtre vers la fin de sa vie. L'édifice qu'il avait fait ériger était le premier, mais non le seul construit de son vivant sur sa rue. Elle comprit que sous les façades actuelles se cachent fort probablement des murs plus anciens. Tout autour ailleurs dans le secteur, elle a réalisé, au fil de ses promenades à quel point les constructions sont peu solides. Elles étaient destinées aux ouvriers. Ceux qui les avaient fait ériger n'avaient pas cru bon de les rendre aussi belles et durables que celles de la rue de la librairie où vivaient les propriétaires des manufactures et, avant eux, les marchands bourgeois de la ville naissante. En somme, la valeur historique de la librairie et des bâtisses l'entourant est indéniable et cela mérite un classement en tant qu'immeubles historiques. Encore faut-il le prouver. Contrairement à ces personnages féminins de romans qu'on a cantonnées dans un rôle inférieur, Mademoiselle Florence est non seulement un être plein de ressources, elle est surtout résolue à aller jusqu'au bout de ses démarches quand elle poursuit un noble but. Elle a un plan en tête qu'elle va mettre en œuvre.

Une défense fructueuse

Madame Muguette n'est pas particulièrement courageuse, mais elle est la moins pleutre. Sans doute est-ce pourquoi les autres femmes du Conseil l'ont déléguée pour contacter Mademoiselle Florence. Elle se rend donc à la librairie. Le chat de la librairie ne l'aime pas et le fait savoir. Madame Muguette le regarde d'un air dédaigneux que Mademoiselle Florence remarque. C'est mal parti pour celle qu'elle prend pour une cliente. « Que puis-je faire pour vous ? » demande-t-elle néanmoins d'un air poli. « Nous souhaitons vous rencontrer. » À quoi Mademoiselle Florence répond, agacée, curieuse tout de même de savoir qui sont-ce vous, « – C'est à quel sujet ? » Madame Muguette n'est pas sotte. On leur a confié une mission de la plus haute importance et elles doivent réussir. Échouer est hors de question. « – C'est à propos de votre mère. » Cette réplique a son effet. Mademoiselle Florence est piquée au vif. Les deux femmes se donnent rendez-vous le soir même dans la chambre de Mademoiselle Florence. « – Je ne serai pas seule, ajoute en s'éloignant Madame Muguette. Nous serons entre femmes. » Voilà qui à la fois rassure et intrigue Mademoiselle Florence. Elle se demande quel rapport ont ces femmes avec sa mère. Si elle savait. Monsieur Jacques, à qui décidément rien n'échappe, avait dit en aparté aux femmes du conseil que Mademoiselle Florence serait fort intriguée par cette repartie, puis il leur avait révélé les circonstances de sa naissance. Comment le sut-il ? Père eut beau prendre des précautions, même déguisé ses allées et venues dans la ville n'avaient pas échappé aux espions de Monsieur Jacques. Il distilla l'information au compte-gouttes. Ainsi, chacun savait qu'un jour une jeune femme appelée à jouer un grand rôle dans leur destin allait venir, mais il n'avait pas dit qu'elle avait été créée par Père à l'aide de la Machine. Vous comprenez maintenant pourquoi le personnage avait laissé passer Père déguisé en femme enceinte. Monsieur Jacques tenait à tout savoir des allées et venues de celui que tous appelaient l'Acteur, mais sans que Père ne se méfie. Le déguisement en femme enceinte confirma ses soupçons à propos des intentions de Père. Ce que ce dernier ne sut jamais, c'est que Mademoiselle Florence était sur le radar de Monsieur Jacques depuis les tout premiers jours de sa vie.

Le soir venu, la rencontre avec Mademoiselle Florence est courtoise. Les femmes du Conseil ne lui apprennent rien qu'elle ne sait déjà. Mais elles sentent son trouble. C'est qu'elle est encore sous le coup de l'émotion d'avoir appris que Mère n'est pas sa mère naturelle et quelque peu frustrée d'apprendre de ces femmes qu'elle a été fabriquée par Père. Vous et moi savons que le personnage que Monsieur Jacques souhaite débusquer n'est pas Monsieur Lavertue. Elle aurait aimé apprendre de ce mystérieux personnage non seulement les aboutissants, mais aussi les tenants de sa venue au monde, mais il s'est éclipsé avant de terminer le récit de sa naissance. Désormais, elle en sait davantage. Ces femmes, y compris celle qui l'a abordée dans la librairie, lui paraissent de bonne foi. Elles veulent son aide. Décidément, ils sont nombreux à croire que je peux les aider, se dit-elle. Si au moins elle savait comment ! Elle veut leur poser la question, lorsque Madame Muguette ajoute que le seul qui sait comment elle peut tous les aider est Monsieur Jacques. « – Il connaît votre méfiance envers lui et sait qu'elle est attisée par un personnage perfide dont la bonté apparente n'a d'égal que sa fourberie », poursuit-elle. Elle réfléchit, puis leur donne la réponse qu'elles espèrent : « – Soit ! Dites-lui que je veux bien entendre ses explications. » Ses interlocutrices la remercient chaleureusement, puis prennent congé.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Quand un problème nous tracasse, c'est ennuyeux, mais s'ils sont deux, alors là ça devient franchement désagréable. Mademoiselle Florence se souvient du leitmotiv de Père : un à la fois. Par conséquent, elle se rend dès le lendemain à l'assemblée des citoyens qui luttent pour empêcher que leur quartier ne soit transformé à un point tel que la majorité devra déménager, faute de pouvoir faire face aux hausses de loyers, ou parce que leur bâtiment sera démolit pour faire place à des copropriétés ; elle s'occupera de sa naissance après. Elle y est accueillie avec chaleur. Discours enflammés, interventions très émotives de la salle ; ces rassemblements sont aussi une forme de catharsis. Puis Mademoiselle Florence intervient avec un calme remarquable. Elle fait part de sa découverte, suggère une feuille de route, conclut en affirmant que tout n'est pas perdu, qu'en sauvant de la démolition les édifices commerciaux du Centre-Ville on va retarder, voire compromettre sérieusement le modèle de développement prôné par les promoteurs, qu'ensuite on va pouvoir convaincre la ville et le gouvernement d'opter pour un autre modèle. C'est l'ovation debout. Une sérieuse riposte citoyenne se prépare. Je vous épargne le détail de la démarche qui s'ensuivra. Si cela vous intéresse, vous pouvez toujours aller voir sur le site du ministère de la Culture comment faire une demande de classement en tant que lieu historique. Peut-être êtes-vous de ceux que cela passionne. En résumé, la procédure propre à titiller les fonctionnaires sera suivie, ce qui retardera d'autant l'émission de l'avis d'expulsion, au grand dam des promoteurs qui feront en vain de fortes pressions pour que la ville prenne de court le Ministère. Sauf qu'on ne badine pas avec la Loi comme on peut le faire avec un règlement municipal. On verra défiler des fonctionnaires qui prendront de nombreux clichés, demanderont au libraire la permission de consulter les croquis de l'Ancêtre, les examineront soigneusement et les compareront tout aussi soigneusement aux bâtiments existants, la conclusion sera formelle : le tout forme un ensemble architectural digne d'être préservé. La ville n'a pas le choix de respecter la décision du Ministère. Vous dire la colère des promoteurs ! Elle est d'autant plus grande que Monsieur Jacques prend grand soin de souffler sur les flammes, si je puis utiliser cette métaphore pour imaginer l'action de son cerveau sur celui des promoteurs. Ces flammes ne sont pas que métaphoriques. Les promoteurs engagent un homme de main pour mettre le feu à un édifice abandonné tout à côté de la librairie, espérant que le feu se répande tout autour. Mal leur en prend, l'incendiaire est pris sur le fait. Il avoue tout. Les promoteurs sont arrêtés, jugés, condamnés à la prison, ce qui provoque une onde de choc dans la population.

La démarche de Mademoiselle Florence a des retombées sur l'achalandage de la librairie, mais aussi sur les ventes des commerces aux alentours. Certes, déjà plusieurs venaient au Centre-Ville pour voir l'assistante du libraire, mais les affaires n'en sont pas pour autant redevenues prospères dans les autres commerces. Une décennie plus tard, on se rappellera l'intervention de Mademoiselle Florence comme le point tournant qui insuffla un vent de renouveau. Plutôt que de tout raser, on préférera restaurer ou rénover l'existant. La ville remportera un prestigieux pris d'urbanisme dont elle sera fière. Le maire actuel et toute son équipe auront entre-temps été balayés lors de l'élection suivant la victoire du comité de citoyens.

Revenons au présent. Inutile de vous dire à quel point le libraire la remercie pour sa démarche. Il se reproche de ne pas avoir vu dans les croquis ce qui sauta aux yeux de son assistante. Aurait-il pu être choqué de ne pas avoir été informé de sa démarche ? Elle lui explique qu'elle devait agir promptement et qu'elle n'a pas eu le temps de le mettre au courant. À la vérité, elle s'en est bien gardée. Elle aime bien son patron, mais elle craignait qu'il ne partage pas son enthousiasme. Elle le trouve froid, réservé, distant. C'est, elle l'ignore, une attitude de façade. Bien des patrons auraient plutôt tenté de la séduire,

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

voire d'abuser d'elle. De seulement imaginer que l'on puisse agir ainsi le révolte. Il garde ses distances par respect pour elle. Il en est tombé amoureux.

Mademoiselle Florence a résolu le problème numéro un, sauver la librairie de la démolition. Elle va pouvoir s'attaquer au second problème, faire toute la lumière sur les circonstances de sa naissance et sur les raisons pour lesquelles elle est l'espoir de ces personnages qu'elle est seule à voir.

Chapitre sept : Une machination

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Au-delà des livres

L'invention de l'écriture est plus ancienne que celle du livre. Forcément. Le livre n'est pas pour autant enfant de l'écriture. Serait-il la progéniture d'un support de l'écriture ? Les êtres humains ont écrit pleins de choses sur toutes sortes de supports matériels, et désormais immatériels. Or, nous n'avions besoin ni de l'écriture, ni de ses supports, pour tous ces récits qui ont marqué notre imaginaire. Pour cela, il y avait les Histoires. Elles ont précédé l'écriture, les livres, les récits consignés dans les livres. Oui mais, d'où viennent les Histoires ? Nul ne l'a jamais su. Elles allaient, elles venaient, encore aujourd'hui elles circulent même si nous ne les voyons plus. Il fut un temps, l'époque où nous savions recevoir les Histoires, où d'autres forces nous entouraient. Nous étions alors à peine quelques tribus dispersées çà et là, sociétés primitives entourées de mystères. Les Histoires, par leurs récits pleins d'enseignements, nous prévenaient contre des puissances qui cherchaient à nous détruire. Ces forces obscures n'aimaient pas les Histoires. Qui sait si le livre n'est pas un moyen qu'elles ont mis à notre disposition pour s'en débarrasser ? N'est-il pas paradoxal que le livre nous ait rendus sourds et aveugles non seulement envers les Histoires, mais aussi envers les forces obscures !

Nous aimons croire que tout s'explique par le raisonnement. Mademoiselle Florence est une exception à cet état de fait. Même si elle n'a pas encore réussi à le cerner, elle perçoit le danger. Curieuse, elle a fait des recherches à partir de l'ordinateur du libraire. Elle n'est pas particulièrement intéressée par les nouvelles technologie de l'information, mais elle n'est pas non plus fermée à leur utilisation, contrairement à son patron. Elle a eu l'idée, qui peut sembler incongrue, de chercher avec les mots « architecture » et « vivant » ensembles. Le récit de sa naissance explique ce choix de mot. De fil en aiguille à partir de l'architecture du vivant, elle a découvert, avec l'intérêt que l'on devine, l'ectogenèse qui est la procréation d'un être humain par le développement de l'embryon et du fœtus dans un utérus artificiel. En fait, je devrais plutôt écrire qu'elle la redécouvre, car elle connaît Le Meilleur des Mondes, ayant eu une conversation avec Lenina Crowne à propos du plaisir sexuel sans risque. Sur le coup, cette société où les enfants naissent hors du sein de leur mère lui a paru un ingrédient ingénieux d'un grand roman de fiction, mais sans plus. Le sexe ? Elle n'y pense pas vraiment. Certains doivent se demander si Mademoiselle Florence est frigide. Vous devez être un homme pour penser ainsi dès qu'une femme semble désintéressée. Son patron est un bel homme, mais elle n'est pas sexuellement attirée par lui. Du reste, son destin n'est pas de rencontrer l'Amour.

En y réfléchissant, maintenant qu'elle se sait fabriquée hors du sein maternel, elle a beaucoup de difficulté à croire que Père avait utilisé un utérus artificiel. Pas parce qu'on en parle encore aujourd'hui comme d'une possibilité très lointaine, mais parce qu'elle ne peut pas s'imaginer sortie d'un tel utérus, eut-il existé, âgée de trois ans. De plus, elle ne voit pas Père demandant à Mère qu'elle accepte que l'on prélève ses ovules. Le regard courroucé de mère aurait tué dans l'œuf cette absurde demande. Néanmoins, elle envisage toutes les avenues possibles, y compris le fait qu'il ait pu transférer un noyau somatique provenant de sa chair dans un ovule dépourvu de son noyau, afin de se cloner. Elle écarte très vite cette hypothèse ; Père ne s'est visiblement pas cloné. Non, décidément, il y a une autre explication. Cette Machine dont lui ont parlé les femmes du conseil l'intrigue au plus haut point. Le

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

mystérieux personnage qui lui a raconté comment Père avait échappé à la vigilance des personnages surveillant les alentours de la librairie, n'a rien dit à ce propos. Monsieur Jacques sera-t-il celui qui éclaircira le mystère de sa venue au monde ?

Nous sommes si aveugles que même l'évidence ne saurait nous éblouir. On croit que la technique est détachée de nous, alors qu'elle est imbriquée en nous tout autant que nous le sommes en elle. La forme humaine de la vie ne serait-elle que la pointe d'un iceberg où se percutera notre orgueil un jour ? Tous ces personnages que les humains ne voient pas n'en existent pas moins. Tous ceux que Mademoiselle Florence a rencontrés autour ou dans la librairie, et chez elle, jusqu'à présent, tous ceux aussi qui doivent rôder autour de vous en ce moment, sont aussi réels que vous et moi. Mademoiselle Florence qui a ce don de voir au-delà du champ de vision limité des humains, ne s'était pas aperçue que le libraire et ses semblables deviennent aveugles au-delà de ce champ, habituée très jeune qu'elle a été à côtoyer des personnages de roman. Dans son esprit, il n'y a pas de frontières entre le réel et ce que nous croyons être fictif, ni entre cette technique d'enfermement des Histoires, puis de l'imagination des écrivains, que sont les livres et tous ces mondes parallèles qui communiquent avec elle. Les livres sont le prolongement de sa vie, sa vie le prolongement des livres. Ceux qui sont à part des autres comprennent cela.

Monsieur Jacques par contre, tout aussi marginal soit-il, n'arrive pas à sortir du bon vieux schéma rationnel. Avouez que c'est paradoxal. Pour lui, seul le monde des humains d'où il provient et où il veut retourner, quitte à redevenir mortel, compte. Le reste est une erreur qu'il entend bien réparer une fois au sommet de sa gloire. Sa double personnalité, un humain devenu personnage parmi d'autres, l'effraie. Il voue une haine profonde envers Mademoiselle Florence, tout comme il le fit pour Père. Peu d'êtres vivent dans plus d'un monde à la fois. Cette anomalie est, selon lui, monstrueuse. Où ira la race humaine si de telles déviations se multiplient ! S'il entend bien se servir de la machine, c'est pour fabriquer des sortes de robots de chair. Ils formeront à la fois ses fantassins et sa garde impériale. Empereur ! Voilà ce qu'il sera. Il est convaincu qu'il réussira là où tant d'autres avant lui ont échoué. Pas un centimètre carré de territoire terrestre ne lui échappera. Qui sait s'il ne fera pas rayonner son pouvoir au-delà de la Terre. Sa mégalomanie n'a pas de limites. Il n'en est pas à un paradoxe près. Tout immortel qu'il soit, il est prêt à redevenir mortel pour pouvoir dominer le monde. Certes, il a un fort ascendant sur le peuple de personnages qui l'entourent, mais son pouvoir est limité car il ne peut pas détruire un personnage. Le pourrait-il chez les humains ? Physiquement, oui, mais dans l'imaginaire collectif le personnage détruit pourrait bien survivre et même devenir plus dangereux que vivant. En a-t-il seulement conscience ?

Monsieur Jacques se dit qu'il a bien fait d'envoyer les femmes du conseil en ambassadrices auprès de Mademoiselle Florence. Il n'avait aucune confiance en Monsieur Lavertue et doutait que les autres hommes auraient mieux fait. Il fallait préparer le terrain avant qu'il la rencontre. Entre femmes, il y a des choses qui se sentent sans se dire. Y a-t-il des choses qui peuvent se dire sans d'abord se sentir ? Monsieur Jacques est de ces êtres qui ont la capacité d'imaginer, mais pas celle de faire imaginer. Il en aurait bien besoin. Je me comprends.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Le complot

Le libraire impose la règle du silence à ses sentiments, de crainte de perdre sa précieuse assistante. Combien serait ravie d'une telle attitude de la part d'un supérieur. Prenez note, Messieurs. La suite des événements allait s'avérer un obstacle supplémentaire, définitif devrais-je écrire. Il y vivra une grande émotion suivie d'une grande perte. Tout cela parce que l'Ancêtre avait enfoui la Machine sous la librairie. Les ouvriers, à l'époque, trouvèrent curieux de devoir creuser dans le roc, sous la voûte. C'était toute une commande, mais elle fut bien rétribuée. Un escalier d'une dizaine de marches, suivi d'une petite salle. « Ma foi, on dirait un donjon », dit l'un d'eux. Il ne croyait pas si bien dire. L'Ancêtre avait installé là sa Machine dans le but de poursuivre ses expériences à l'abri de tout regard indiscret. Certains auront en tête l'image du savant fou. Éculé comme image. S'il était illuminé, c'était de vivre ses inspirations comme autant de lumières dans sa pénombre. Il se considérait comme un artiste en quête du beau, non comme un savant poursuivant la vérité. Certes, à l'époque, la science était en pleine effervescence en Europe, sortant à peine des chaînes que la chrétienté lui avait mises au sortir de l'Antiquité. Des foyers scientifiques s'étaient allumés ailleurs, en Chine, dans le monde arabe, chez les Incas. Mais la technique, aujourd'hui sœurs siamoise de la science, était autant revendiquée par l'art que par la science. Léonard Da Vinci est le plus célèbre de ces revendicateurs, ayant mis la science au service de l'art. L'Ancêtre voulut en faire autant. Du moins c'est ce qui le motivait dans la poursuite de ses recherches, ce qu'il crut être à l'origine de son Oeuvre, la Machine. On croit qu'il faut des connaissances relatives à la réalité pour concevoir un objet technique, par l'observation, l'expérimentation, l'essai-erreur, bref qu'il faut d'abord savoir comment, dans la réalité, certaines choses se produisent et par quelles causes. L'Ancêtre avançait à tâtons, tel un aveugle, guidé par ce qu'il pensait être sorti de son imagination. Il se leurrait.

Qu'est-ce que la vie, sinon un ensemble de forces qui luttent et résistent face à la mort. À ce jeu, la matière s'épuise vite. À peine une centaine d'années pour les humains, dans le meilleur des cas. Imaginons ces forces libres de matière. La chose vous paraît absurde ? Pourquoi le serait-elle plus que son contraire ? La Machine fut faite de matière, mais cette matière est à la fois un prétexte et un alibi. Là où on l'a enfermée, ce n'est pas elle qui gît, mais sa forme visible et sensible. Elle est une sorte d'entité biotechnique. Le plus simple est de la croire équivalente à un utérus, mais c'est une métaphore. Mademoiselle Florence a frôlé la vérité dans sa réflexion sur ce qui lui a donné naissance. Tout comme l'Ancêtre, Père s'était retrouvé face à une énigme. Il voulait un enfant nouveau-né. Imaginez sa surprise quand il comprit que sa fille était plus vieille. Il crut à un dérèglement de la Machine. Puis il se ravisa. Il comprit que ce n'était pas son désir à lui qui comptait. Certes, il crut vivre une sorte de symbiose intellectuelle avec la Machine, mais c'était une illusion. À la vérité, elle se jouait de lui comme elle s'était jouée de l'Ancêtre et de Monsieur Jacques. En fait, il avait raison et se trompait à la fois. La Machine n'est pas un être doté d'intelligence comme vous et moi. Elle est une manifestation, une cristallisation d'un potentiel. Une sorte de monstre, un prodige, un signe. Les humains sont convaincus qu'ils vont finir par tout maîtriser, y compris la mort. Leur erreur est d'imaginer que les forces qu'ils s'acharnent à vouloir harnacher finiront par être sous contrôle. L'Ancêtre était bien un homme du Siècle des lumières. Il croyait que la science, un jour, réduirait le paranormal à un souvenir

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

de notre esprit primitif. Or, il existe une métaparanormalité — je bricole ce terme faute de mieux — qui nous échappe, au-delà de nos certitudes sensorielles qui sont, après tout, le fruit d'opérations symboliques, interprétations de la réalité qui nous entoure. Père, par la suite, réfléchira beaucoup à ce contact qu'il eut avec cette potentialité qu'il sentit hors de l'espace et du temps et qui avait trouvé une niche sur Terre d'où elle pouvait faire surgir des possibilités autres. Cette Machine est un avertissement. Il en vint à la conclusion qu'il fallait qu'elle demeure isolée, faute d'être détruite. Son esprit refusait d'envisager sa destruction.

Non seulement y a-t-il plusieurs formes de vie, mais également plusieurs couches de vie. Nous sommes familiers avec la couche matérielle, mais nous ignorons totalement les autres, les immatérielles. Il n'en fut pas toujours ainsi. Les grandes mythologies, les Histoires jadis visibles aux humains, témoignent de ce fait. Nous reproduisons inconsciemment ces mondes désormais invisibles à l'aide de techniques : notre imagination d'abord, puis les moyens de la faire vivre, c'est-à-dire les arts sous toutes leurs formes, ainsi que les techniques de diffusion. Le livre est une de ces techniques.

La trappe

Sa forme matérielle donne au livre à la fois son unité et son unicité. Du moins aime-t-on le croire. Le lecteur serait bien étonné de voir s'animer autour de lui les personnages de tel ou tel roman dont il fait la lecture. Et pourtant, ces personnages sont vivants. Ils bougent, ils parlent, ils complotent, ils trichent, ils rient, ils pleurent, ils s'emportent, ils ont peur, chaud, froid... Toutes ses émotions, sentiments, sensations, nous les ressentons par et pour eux. En parallèle, ils nous permettent de nous échapper, un temps, du monde qui nous entoure. Ils répondent à notre volonté de dompter le monde, laquelle se heurte à la dure réalité de nos limites et faiblesses humaines. Ce qu'il y a de vraiment singulier dans le livre, en totale contradiction avec le sentiment d'évasion qu'il peut provoquer en nous, pour peu que telle soit sa destinée, c'est d'être une trappe pour toute cette vie qu'il contient. Je m'en tiens ici aux livres qui enferment des récits. Mademoiselle Florence a tôt compris que lire lui était ennuyeux. Elle préférait de loin que Père lise pour elle. Sans qu'elle s'en formalise, de façon qu'elle trouva toute naturelle, certains personnages se mirent à surgir des livres pour lui tenir compagnie. Cela se produisait lorsqu'elle était seule. Dès qu'une autre personne apparaissait, le personnage avec qui elle était en grande conversation disparaissait. Dans le sous-sol, le personnage aussi a disparu subitement. En ce moment, alors qu'elle se dirige vers la librairie au beau milieu d'une tempête de neige, elle se demande pourquoi elle est sans nouvelle depuis lors. Perdue dans ses pensées, elle remarque à peine celui qui vient vers elle. Il est pourtant facile à reconnaître avec son chapeau tricorne, mais la neige tourbillonnant dans tous les sens, farandole de petits cristaux blancs dans une journée plus sombre qu'à l'ordinaire, lui voile la vue.

- Bien le bonjour Mademoiselle Florence.
- Ah ! C'est vous. Bien le bonjour Monsieur l'importun.
- Vous me semblez bien songeuse. Est-ce la tempête qui vous trouble ainsi ?
- La tempête ? Je l'avais à peine remarquée.

Monsieur Jacques s'amuse de cette réplique. Mais il ne souhaite pas poursuivre sur un ton badin la conversation qu'il vient d'entamer avec Mademoiselle Florence. Il a d'autres considérations en tête.

- La première fois que votre père est venu à la librairie, il faisait un temps de chien. Dommage qu'il se soit méfié de moi. C'était un homme d'une grande érudition. J'aurais aimé converser avec lui.

Mademoiselle Florence marque le coup. Elle se dit que Père avait sûrement de bonnes raisons d'éviter Monsieur Jacques, mais d'un autre côté elle a promis de l'écouter.

- Vous ne pouvez savoir à quel point Père me manque. Je réalise depuis qu'il était différent des autres humains.
- Comme vous, Mademoiselle Florence, comme vous. Il était stérile.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Mademoiselle Florence ne bronche pas. Le coup que vient de lui asséner Monsieur Jacques lui fait pourtant mal.

– Il souhaitait plus que tout au monde avoir une fille. La Machine était pour lui un moyen de réaliser son rêve. Dans le monde des humains, il faut pour cela qu'un gamète mâle se fusionne avec un gamète femelle. Gustave Adolphe Thuret a observé et décrit pour la première fois cette fusion chez l'algue brun *Fucus* en 1854. Je n'ai pas besoin de vous expliquer les détails du système ingénieux, ou peut-être diabolique, mis au point par la Nature afin que survienne cette fusion chez les êtres humains. Si l'un des deux gamètes manque, il y a désormais la procréation artificielle, mais elle n'était pas possible alors et du reste, il voulait un enfant qui soit de son sang.

Un frisson de soulagement parcouru Mademoiselle Florence. Elle est bien la fille de Père.

- Comment a-t-il su pour la Machine ?
- Au départ, il l'ignorait. Une force mystérieuse l'attirait.
- Je sais que Père m'a fabriquée avec l'aide de la Machine.

Monsieur Jacques paraît un instant contrarié, mais reprend vite un air impassible. Pas assez rapidement cependant pour que Mademoiselle Florence ne s'en aperçoive.

– La Machine a ses raisons que la raison ignore. Vous êtes la preuve qu'il a réussi. Ensemble, nous pourrions tenter de comprendre. Mais il faut d'abord l'atteindre. Accepteriez-vous de m'aider ? Mademoiselle Florence s'apprête à répondre quand soudain surgit Monsieur Lavertue. Interpellant Monsieur Jacques, il le traite avec véhémence de menteur qui se moque éperdument de tous. « – En vérité Mademoiselle Florence, s'il veut atteindre la Machine, c'est pour s'en servir à ses propres fins. Votre père ne s'était pas méfié de lui sans raison. Je suis moi-même tombé dans le panneau avant qu'on me fasse prendre conscience que nous sommes tous des jouets dans son esprit sournois. » Devant ces propos accusateurs, Monsieur Jacques fit l'erreur de perdre son sang-froid. « – Suffit, vermisseau ! Vous êtes un traître à notre cause et tous le savent désormais. Je ne vous permets pas de vous mettre en travers... »

– En travers de quoi, intervient Mademoiselle Florence. Vous avez en tête un dessein que j'ignore ? Monsieur Jacques la regarde rouge de colère. « – Vous ne savez pas de quoi je suis capable, » lance-t-il, avant de s'éloigner d'un pas vif.

Mademoiselle Florence se tourne vers Monsieur Lavertue. Son intervention inattendue a déjoué les plans de Monsieur Jacques. « – Vous m'avez l'air de connaître son but. Soyez assez aimable de m'éclairer. »

Il lui explique alors qu'ils ont un ami commun et que celui-ci doit faire preuve d'une extrême prudence. Cet ami lui a ouvert les yeux sur la vraie nature de Monsieur Jacques. Il a mis les mots sur un malaise qu'il ressent depuis la toute première fois où il l'a abordé. Il l'a mis en garde sur le mal que Monsieur Jacques pourrait accomplir en symbiose avec la Machine. Ce n'est pas tant la capacité ou non de ce dernier de contrôler la Machine qui importe. Il en serait bien incapable. Non, c'est plutôt le potentiel de cette dernière combiné avec l'esprit d'un tel être qui est à craindre. Car les choses ont évolué depuis

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

l'époque de l'Ancêtre. La Machine piaffe d'impatience dans son réduit, si l'on peut utiliser cette formule pour décrire la situation. Les êtres humains croient que la bombe à hydrogène est la pire des inventions. Or, elle n'est rien à côté de ce qui se produirait. Aucun monde n'y échapperait. Mademoiselle Florence note cette référence de Monsieur Lavertue à plus d'un monde. Elle n'y est pas insensible depuis qu'elle avait pris conscience qu'il y en a plus d'un.

Chapitre huit : Révolte contre les livres

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Naissance d'une rumeur

Jusqu'où peut aller la colère d'un homme, surtout s'il est machiné de méchanceté. Manipuler les esprits est un art et une science de plus en plus maîtrisés à des fins tant honnêtes que malhonnêtes. Monsieur Jacques est un cas particulier en ce domaine. Il sait, depuis bien avant l'épisode des promoteurs, qu'il possède le pouvoir de troubler les esprits malveillants. Certes, ceux-ci ne peuvent le voir, on le sait, mais ils n'en sont pas moins sous son influence dès qu'ils se trouvent près de lui. Cela ne vous fait-il pas penser à ces hommes politiques qui instillent la méchanceté dans le cœur des foules pour mieux utiliser leurs émotions à leurs propres fins ? Sa colère est telle qu'il se met à la recherche des âmes noires qui traînent dans les rues sombres. C'est un jeu d'enfant d'en trouver. Il a appris à reconnaître le caractère des gens en observant leur physionomie. Jadis, il s'est intéressé à la physiognomonie, cette méthode d'observation qui prétend établir un rapport étroit entre la surface de l'homme et ce qu'elle couvre, caché pour qui n'est pas rompu à la signification de l'apparence physique, surtout des traits du visage. Il fut d'autant plus séduit que l'étude de la physionomie était un art ancien, auquel les travaux du suisse Johann Caspar Lavater donnèrent un temps ses lettres de noblesse. Balzac lui-même était un grand défenseur de Lavater, et contribua dans ses écrits à la gloire de cette science. Il comprit par la suite que c'était là une fausse science, faite d'autant de préjugés que de savantes explications, mais il y a tout de même du vrai dans ses aboutissants. Certains individus ne savent tout simplement pas camoufler leurs émotions, ou alors ils croient être forts en infligeant à leur entourage leur désobligeance crasse. Il est à la recherche de ce genre d'individus.

Monsieur Jacques laisse rarement transparaître ses émotions comme il l'a fait après l'intervention inopportune de Monsieur Lavertue, ce qu'il regrette amèrement, mais il sait avec habileté jouer sur celles des autres. Suivons-le dans sa quête, alors qu'il s'approche de son premier sujet. Celui-ci est un illettré qui se vante de ne savoir ni lire, ni écrire. Ce n'est pourtant pas le genre de chose que l'on avoue ouvertement ; lui, au contraire, en fait sa fierté. C'est un meneur d'hommes. L'endroit, près d'un hangar situé le long de la rive, est sombre, lugubre. Un feu a été allumé. Ils sont quelques-uns autour à regarder se consumer ce qu'ils viennent d'y jeter. Ils en ont visiblement l'habitude. Laisse à l'abandon, le hangar est une source abondante de combustible. Ce soir, c'est d'une caisse, trouvée dans un coin qu'ils n'avaient pas encore exploré, qu'ils extirpent de quoi alimenter les flammes. Elle contient des dictionnaires, moisissés par l'humidité mais assez secs pour s'enflammer, non sans rejeter une abondante boucane. Ils peuvent presque voir les mots agoniser lentement dans une danse macabre qu'aurait composée un esprit aride. Ils ont faim. Qui sait si les circonstances de la vie leur avaient permis de nourrir leur esprit ? Ne serait-ce qu'un minimum de connaissances aurait peut-être suffi pour qu'ils songent à apprendre un métier, peut-être fonder une famille, peut-être même devenir des citoyens engagés. Remarquez que l'école n'offre aucune garantie en ce sens, étant devenue la servante d'un système qui carbure aux compromissions. Leur parcours de vie les aura plutôt marginalisés. Il n'y avait à la maison, pour tout papier, que celui qui servait à essuyer leurs excréments. Avant même de devenir des adultes, ils ont fui un foyer familial soulagé de les voir partir. Désormais enfants de la rue, ils n'ont plus de lit où dormir, s'installant tant bien que mal dans l'un ou l'autre des édifices abandonnés du Centre-Ville. Mademoiselle Florence a pu observer furtivement quelques-uns de ces jeunes qui la

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

regardaient passer avec l'arrogance de ceux qui n'éprouvent que du mépris ou de l'insolence envers les autres, surtout envers les femmes en qui ils ne voient que marâtres ou putains. Écoutons-les !

– (Le meneur) Pour une fois que des dictionnaires sont utiles (je vous épargne les mots orduriers qui ont suivi).

– (Un autre) Ouais. Moi les gros livres, c'est comme ça que je les aime.

– (Le meneur) Me semble de voir brûler tous les livres. Maudit que j'aimerais ça !

– (Un autre) Y's'pensent plus intelligents parce qu'y savent lire !

Long silence. Leur esprit s'assombrit. Monsieur Jacques est à l'œuvre. Tous sont conscients de leur misère. De là à faire le lien avec les livres... Cette idée s'insinue dans l'esprit du meneur. Sans se rendre compte qu'il est manipulé, il va allumer le foyer d'une révolte. Tellement vivent dans une misère symbolique, une forme d'aliénation crue, dont on les gave quotidiennement à la télévision et dans un réseau virtuel qui prétend leur offrir un coin de liberté pour mieux les manipuler. Ils sont des millions étrangers au livre, sourds à son appel ; ils préfèrent les médias de masse qui les rassurent car tous ceux qui les consomment, ont-ils l'impression, sont leurs semblables, tandis que les livres, peu importe leur contenu, sont des médias d'initiés, croient-ils. Ils en ont peur. Certes, ils n'avoueraient jamais éprouver un tel sentiment, d'autant plus qu'il est diffus dans leur esprit, mais croyez-moi, c'est la peur qui les habite. Certains savent jouer sur cette peur. Ce qui se trame en ce moment est un autre épisode dans une vieille relation de haine envers les livres. Monsieur Jacques en sait quelque chose.

Foyers d'amertume

Tout va de mieux en mieux, pourrait-on croire. À la librairie, l'achalandage se maintient et laisse prévoir une année positive. Autour, les habitants du quartier, un temps circonspects, ont décidé de prendre les choses en main. On voit apparaître ici une pâtisserie, là un salon de coiffure, là encore une boutique de vêtements ; bref, le Centre-Ville entreprend une remontée. Bientôt, si l'on se fie aux rumeurs, une firme d'architectes, deux ou trois entreprises informatiques en démarrage, des banlieusards qui en ont marre d'entendre le bruit des tondeuses dernier cri, viendront s'y installer. Il y a de l'espoir. Mais la partie n'est pas gagnée. Plusieurs édifices, dont celui situé tout à côté de la librairie et auquel l'incendiaire commandité par les promoteurs avait tenté de mettre le feu, sont toujours à l'abandon. Certes, tous ont vu à quel point les efforts de Mademoiselle Florence ont porté fruits. Elle est une inspiration. Or, pour faire renaître le quartier de ses cendres – je dis cela pour faire image, pas pour invoquer un malheur –, il faut plus que quelques personnes ayant son audace et son talent. Le libraire reconnaît volontiers à quel point elle est précieuse lorsqu'un client l'envie de pouvoir compter sur une telle assistante. Mademoiselle Florence n'est pas du genre à s'enorgueillir de ses faits d'armes. C'est en toute modestie qu'elle assiste aux réunions citoyennes subséquentes à la victoire sur les promoteurs et la ville, applaudissant chaque fois que quelqu'un annonce telle ou telle initiative. Elle voit bien que la librairie est sur une lancée, mais elle sait pertinemment que sa survie dépend de la relance de tout le quartier. Or, il y a encore beaucoup d'édifices à l'abandon et de terrains vagues. Elle le constate dans ses marches quotidiennes, tout comme elle remarque quelques bandes de jeunes désœuvrés et de nombreux sans abris. Comment leur venir en aide ? Comment transformer le quartier, donner le goût d'y vivre, sans chasser celles et ceux que les banlieusards fuient comme de la vermine ? Cela l'attriste. Elle s'en ouvre à quelques citoyens qu'elle sait en mesure d'agir. Bientôt, une maison des jeunes et un foyer pour sans-abri dignes de ce nom feront leur apparition. Il y a des récalcitrants chez les jeunes de la rue. Elle sent planer une menace, mais n'arrive pas à la cerner. Pas plus qu'elle ne saisit ce qui préoccupe tant le libraire. Elle le sent tendu. Certes, il est un bon patron n'hésitant pas à reconnaître son apport, mais elle n'aime pas qu'il soit toujours anxieux. Pourtant, la progression du chiffre d'affaires est encourageante. Il ne lui vient pas à l'idée qu'elle est l'objet bien involontaire de cette tension. Elle l'aurait peut-être deviné si un sentiment réciproque à celui du libraire était né dans son cœur, mais hélas ce n'est pas le cas. Vous m'en voyez attristée, mais je vous avais mis en garde. Quoi qu'il en soit, elle ne cherche pas à comprendre, en venant à la conclusion qu'il doit s'agir de sa nature profonde. Personne ne lui soufflera à l'oreille, comme cela se produit souvent dans ces cas-là, que le malheureux a le comportement typique de celui qui est attiré par un autre être sans oser lui avouer ses sentiments. Auquel cas, elle aurait pu lui dire à quel point elle est navrée de ne pas partager cette attirance. Quelque chose d'autre tracasse le libraire. Quelque chose qui s'avère un poids supplémentaire sur ses épaules déjà alourdies d'avoir à partager sagement son quotidien avec Mademoiselle Florence. Il n'arrive pas à cerner la raison de ce tracas supplémentaire. Il sent en lui un manque. Le même qu'il ressentait avant l'arrivée de son assistante. Parfois, sans même s'en rendre compte, il descend dans la voûte où il demeure de longues minutes en silence, regardant dans le vide, jusqu'à ce qu'il émerge de sa torpeur. Combien de temps durent ces moments d'absence ? Il ne le sait pas lui-même, mettant cela sur le compte de ses pertes de mémoires. Il finit par se faire la réflexion que c'est le vide de son

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

existence qu'il contemple ainsi, avant de se dire que non, qu'il y a autre chose qui l'attire dans cet endroit. Mais qu'est-ce donc ? Il se rappelle que son père venait aussi, de temps à autre, examiner longuement la voûte. Une fois, il était descendu le rejoindre pour constater qu'il avait les yeux vitreux de celui qui est dans un état de semi-conscience. Puis, son père avait secoué la tête et regardé avec stupeur son fils. « Que fais-tu là ? », lui avait-il dit d'un air furieux. « Remonte immédiatement et ne t'avise plus de me suivre ainsi. » Son père s'était par la suite excusé de sa réaction, prétextant qu'il l'avait d'abord pris pour une apparition maléfique. « Un jour je t'expliquerai », lui avait-il dit. Ce jour n'est jamais venu.

Outre l'attitude du libraire dont elle s'est accommodée, ce que Mademoiselle Florence trouve étrange est de ne plus apercevoir ni Monsieur Jacques, ni les autres personnages qui ne manquaient pas de la saluer sur son chemin. Monsieur Lavertue lui explique qu'elle est devenue, comme lui, persona non grata auprès du petit peuple de personnages. Elle lui répond qu'elle est désolée pour lui, mais qu'en ce qui la concerne, à vrai dire, cela ne l'émeut pas le moindre du monde. Peu après cette conversation, Monsieur Lavertue lui rapporte un incident qui va alimenter ses craintes : il a aperçu un gang de jeunes, attroupés dans un terrain vague, jetant des livres dans un feu, tout en scandant des slogans qui n'ont rien de rassurant. Monsieur Jacques observait la scène Il a tourné la tête dans sa direction avec un rictus méchant qui le consterna. Que peut-il bien manigancer celui-là ? Mademoiselle Florence aimerait bien lui dire deux mots à sa façon. L'occasion ne tardera pas à se produire.

L'attentat

Outre Monsieur Lavertue, un autre personnage, celui qui s'est entretenu avec Mademoiselle Florence dans le sous-sol de la librairie, celui par qui je tiens ce récit et dont vous connaissez le pseudonyme, l'Observateur, a remarqué le regard sadique de Monsieur Jacques et la méchanceté dans le sourire adressé à Monsieur Lavertue. Depuis ce jour lointain où Monsieur Jacques a tenté en vain de s'emparer de la Machine dans la boutique de l'Ancêtre à Londres, il l'a suivi sans se faire remarquer de lui. Il est ce genre d'individu qui passe inaperçu dans une foule. Sans être invisible, il a la faculté de disparaître instantanément dès qu'il sent qu'on pourrait le remarquer. Ce n'est pas sans raison qu'il s'était montré volontiers à Père, et par la suite à Mademoiselle Florence. Il a d'abord cru que Père serait celui qui allait retourner la Machine dans le néant d'où elle n'aurait jamais dû sortir. Puis il l'avait vu céder à son tour à la tentation de l'utiliser à ses propres fins – lui donner cet enfant qu'il désirait tant avoir –, avant de la fuir par crainte de ce qu'elle était susceptible d'obtenir d'autre de lui. Père croyait être en présence d'un être maléfique. Or, vous et moi savons que la Machine n'est pas douée de la faculté de penser. Elle ne réfléchit pas ; elle agit telles ces araignées qui guettent leurs proies avec patience. Au contraire de l'araignée, elle ne les tue pas ; elle les envahit.

Les circonstances qui avaient mis jadis l'Observateur au contact de la Machine demeurent pour moi obscures. Je ne lui ai pas posé la question – en fait, je ne lui ai posé aucune question. Tout ce que j'ai su de sa part, c'est que son existence date de bien avant celle de la Machine. Peut-être est-il un de ces personnages qui se sont détachés d'une Histoire. D'où viennent-elles au fait, ces Histoires ? Personne ne l'a jamais su. Quoi qu'il en soit, c'est en suivant la Machine dans le Nouveau Monde qu'il verra tout le mal que Monsieur Jacques accumulera en lui au fil de ses échecs. Il n'est donc pas étonné de son changement d'attitude : Monsieur Jacques veut aujourd'hui détruire ce qu'hier à peine il désirait tant posséder.

Si Monsieur Lavertue avait entendu les propos tenus par leur leader autour du feu où les jeunes voyous brûlaient des livres, il aurait mieux compris le sourire sardonique que lui adressa alors Monsieur Jacques. Le leader avait eu une idée drastique : voler de la dynamite, puis faire sauter bibliothèques et librairies, en commençant par celle du quartier. Mademoiselle Florence ne fit pas le lien lorsqu'elle lut dans le journal qu'un entrepôt d'un constructeur avait été forcé. L'article mentionnait que plusieurs explosifs avaient disparu. Les autorités policières n'avaient émis aucun commentaire, prétextant ne pas vouloir nuire à l'enquête en cours. Vous croyez que le leader ne sait pas que la dynamite ne se manipule pas facilement ? Il le sait. Mais il se trouve qu'il peut compter sur un ancien artificier de l'armée. Celui-ci, devenu sans abri à la suite d'une descente en enfer – violence conjugale, drogues dures, dettes à répétition –, avait rencontré le leader au hasard de la rue, lequel a vite compris le « bénéfice » qu'il pourrait tirer d'un tel individu et lui fournissait ses doses quotidiennes. Un tel service finit par devoir se payer un jour. Ce jour était venu.

Rien de tout cela n'a échappé à l'Observateur. Avec le recul, j'ai la quasi-certitude qu'il était l'ange-gardien de Mademoiselle Florence. Vous riez ? S'il y a des êtres, tel Monsieur Jacques, qui éveillent les

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

pensées les plus sombres dans les cœurs où la méchanceté s'est installée, pourquoi n'y aurait-il pas, a contrario, des protecteurs de ces êtres qui sont foncièrement bons ? Je ne suis pas croyante, ce n'est donc pas à la tradition chrétienne que je fais référence. J'ai choisi le terme d'ange-gardien non seulement parce que je sais qu'il résonne en vous, mais aussi parce que je suis convaincue que l'Observateur s'était donné ce rôle. On dit des anges qu'ils sont l'interconnexion entre le monde des vivants et celui des purs esprits, certains d'entre eux ayant en plus une fonction protectrice. Je ne suis pas versée dans l'angéologie, mais j'aime croire que l'Observateur vient d'un autre monde, plutôt que d'une sorte d'entre deux mondes tel Monsieur Jacques et ses semblables, ou encore peut-être tels les personnages des Histoires. Qui sait si l'Observateur n'aura pas cru jadis que Père était celui qui allait corriger la distorsion dans l'espace-temps qu'est cette Machine, puis aura compris que celui-ci était plutôt l'instrument par lequel allait advenir Mademoiselle Florence. En tout cas, il a mis toute sa confiance en elle et joué discrètement un rôle tutélaire. Il est vrai qu'elle a la trempe d'une pourfendeuse de dragon.

Vous me croyez cinglée ? Je ne le suis pas, mais à force de fréquenter l'Observateur j'ai fini par comprendre que la réalité est un voile qui nous cache la vérité. Prenez ces jeunes voyous. Ils imputent leur malheur aux livres, symbole d'une culture qui leur échappe, alors que c'est tout le contraire. Si les livres leur sont inaccessibles, ce n'est pas par la faute de ceux qui les écrivent. Jadis si. Les puissants ne voulaient pas que le peuple sache lire. C'était dangereux. Pis encore, ils avaient commandé qu'on y enferme ces Histoires qui circulaient librement, semant parfois le doute dans l'esprit de leurs sujets. Le temps aura fini par avoir raison de ces puissants pour qui l'ignorance des masses devait être la règle. Mais il y a toujours des résidus du passé dans le présent. À certains égards, la rationalité est une forme d'ignorance. Peut-être même est-elle la pire des formes, car elle nous empêche de voir ces mondes parallèles qui nous entourent.

Je m'égare. Pendant ce temps, les explosifs sont mis en place au beau milieu de la nuit, malgré la vigilance de Mademoiselle Florence et de résidents du quartier qui ont accepté de surveiller les alentours. On s'attendait à prendre sur le fait un ou des incendiaires. Or, c'est dans le sous-sol de l'édifice voisin que le matériel fut installé. Le gang a volé un camion de la compagnie d'électricité ainsi que des habits d'opérateurs. Ils se sont tout bonnement stationnés devant. Pour ces jeunes habitués à squatter, l'accès à l'édifice est un jeu d'enfant. Quelqu'un les a interpellés. On lui a répliqué être là à la demande de la ville, afin de s'assurer que l'électricité a bel et bien été débranchée. À force de tricheries et de tromperies, ces jeunes ont acquis une assurance qui défie l'entendement. On les prit effectivement pour des employés de la compagnie d'électricité. Ils ont mis suffisamment d'explosifs pour souffler les deux édifices et creuser un profond cratère. L'ancien artificier, doué dans l'art de son métier au point où il a jadis été récompensé, n'a pas perdu la main. Monsieur Jacques jubile. La minuterie est enclenchée. Au même moment, un appel est passé à la Librairie et aux autres commerces les plus proches. L'inconnu au bout du fil leur donne deux heures pour quitter les lieux.

Chapitre neuf : La Machine

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

L'élue

Mademoiselle Florence se doute bien que quelque chose se trame, mais elle est loin d'en imaginer l'ampleur. Quand le téléphone sonne, elle a un pressentiment. Pour une rare fois, elle prend l'appel. L'interlocuteur la presse de faire évacuer les lieux. Elle va réussir à convaincre son patron qu'il vaut mieux alerter les autorités. Celui-ci croit d'abord à un canular, mais la fermeté dans le regard de son assistante ne lui laisse guère le choix de se plier à son exigence. Il acceptera, non sans maugréer, l'ordre des autorités policières de quitter les lieux. La mauvaise humeur du libraire n'est rien cependant à côté de celle qu'aura le leader des jeunes voyous. Il avait donné la stricte consigne de ne pas avertir les occupants des lieux. Qui donc l'a trahi ? L'ancien artificier pris d'un remord de conscience ? On ne le saura jamais. On retrouvera plus tard son corps dans une impasse. L'autopsie conclura à une forte probabilité de décès à la suite d'une surdose, sans faire le lien avec l'engin explosif trouvé dans l'édifice voisin de la librairie. Un robot réussit à le désarmer avant qu'il n'explose. On aura beau dire, les prouesses techniques de ces engins sont de plus en plus incroyables. Encore faut-il que ceux qui les manipulent sachent exactement où les diriger.

Décidément, une force mystérieuse protège la Machine. À moins que celle-ci ne réussisse d'elle-même à provoquer ces revirements de situation. Cela semble incroyable, mais pas improbable. À mesure que j'écoute l'Observateur me raconter ce qu'il sait, ou plutôt ce qu'il veut bien que je sache, cette probabilité me semble de plus en plus logique. Je ne crois pas la Machine dotée d'une conscience semblable à la nôtre, mais je n'arrive pas non plus à saisir toute l'ampleur de son intelligence. Peut-être est-elle une infime parcelle de l'intelligence d'où jaillit l'Univers, tout comme notre propre intelligence s'incarne dans tous les artefacts matériels et immatériels que nous fabriquons avec tous nos sens. J'entends par là qu'une chanson est autant un artefact qu'un pont ou que tout un système de transport collectif. Au contraire de nos artefacts, la Machine agit, avec une faculté de compréhension dont j'ignore les limites, de son propre gré. Imaginez le plus « intelligent » de nos systèmes ayant davantage de possibilités d'intelligence que celles de HAL 9000, mais sans pouvoir communiquer avec nous par la parole. Comme HAL 9000, la Machine est fixée dans l'espace et en mesure de deviner une présence autour d'elle. Peut-être même lit-elle dans les pensées. Que sait-elle de ce qui est su sur elle ?

Vous et moi avons pris un bon repas ce soir. Puis nous nous sommes confortablement installés, vous pour lire cette histoire, moi pour la relire et me dire que tout cela doit avoir un sens. Le monde qui nous entoure, certes nous le sentons, mais au-delà des limites de notre entendement, qu'y a-t-il ? Vous est-il parfois arrivé, comme à moi, dans un état de demi-sommeil, d'avoir l'impression de vous déplacer dans un autre monde ? Je veux dire, de réellement vous sentir dans cet autre monde. D'y croiser des êtres que vous ne connaissez pas et qui pourtant vous semble familiers ? Où sont les limites de notre monde tangible, au juste ? Nous cherchons au loin une exoplanète habitable – la plus proche serait atteignable par une sonde en une centaine d'années à peine –, alors que tout à côté de nous se trouve un ou des mondes parallèles que nous ne voyons pas, sauf lorsque notre conscience n'est pas en éveil, mais alors, nous prétendons avoir rêvé, sauf aussi par ceux qui ont le rare privilège de s'incarner dans un corps, telle Mademoiselle Florence, ou alors de nous apparaître, tel l'Observateur. Pourquoi moi, au fait ?

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Pourquoi m'a-t-il choisie pour vous raconter cette histoire invraisemblable ? Mystère. L'explication la plus plausible est que j'ai eu assez de contacts avec les mondes parallèles pour y prêter foi. En somme, je suis une élue.

Sans le savoir, Mademoiselle Florence aussi est une élue. L'Observateur me l'a affirmé. Certes, elle est l'œuvre de la Machine, mais elle est aussi l'œuvre de Père. Entre les deux, qui croyez-vous qu'elle choisirait ? J'y pense, puisque Père serait le descendant d'un des êtres fabriqués par la Machine dans le Nouveau Monde qui avait pris la fuite, c'est donc dire que celui-ci a pu vivre et engendrer dans le monde des humains ! La frontière entre les mondes est beaucoup plus poreuse qu'on ne le croit. Je suis même certaine qu'un être que vous ne voyez pas vous observe en ce moment, se demandant si enfin les humains vont s'ouvrir les yeux au lieu de s'entre-tuer à qui mieux mieux. Ce qui nous ramène à Monsieur Jacques. Il compte bien, dans son entreprise que nous savons complètement farfelue, mais à laquelle il croit tant, rallier un grand nombre d'hommes à son armée fabriquée par la Machine. La part d'ombre en l'homme est telle qu'il pourrait bien réussir. Ce fut un jeu d'enfant pour lui d'influencer un gang de jeunes voyous. Tellement sont prêts à se rallier spontanément à quiconque saura leur donner l'espoir de l'ultime victoire sur tout ce qui les frustre. Ils ne savent donc pas qu'un tel leader peut facilement se retourner contre chacun d'entre eux selon son humeur du moment.

Monsieur Jacques doit être hors de lui en ce moment. Rien ne va comme il le veut, ni son rêve de conquérir le monde, ni sa tentative de détruire la Machine qu'il ne parvient pas à atteindre. Il sent bien qu'on se moque de lui, mais qui au juste tire les ficelles derrière son dos ? Monsieur Lavertue ? Ce fut bien l'idée la plus grotesque qui a cheminé dans son esprit, finit-il par conclure. Cet être suffisant n'a pas l'ombre du commencement du début de la capacité de lui nuire. Non, il y a quelqu'un d'autre. Cet être qui cache si bien son jeu doit être en contact avec Mademoiselle Florence. Voilà, se dit-il, l'explication de ses échecs répétés.

Peuple en émoi

Une assemblée extraordinaire du petit peuple a lieu dans le parc où Mademoiselle Florence s'est évanouie. On se demande bien qui l'a convoquée. Chacun des membres du Conseil jure que ce n'est pas lui. La convocation s'est répandue telle une traînée de poudre. Il fut d'autant plus facile de la tenir pour vraie que chacun est désespéré. Tout propagandiste vous confirmera qu'il est un jeu d'enfant de rassembler un nombre considérable d'individus pour peu qu'on laisse miroiter une réponse à leurs inquiétudes. Or, tous craignent pour leur avenir depuis que Monsieur Jacques a subitement disparu. En fait, vous et moi le savons, il est tout simplement dans des endroits qu'aucun d'eux ne fréquente, hormis Monsieur Lavertue. Or, ce dernier a été banni avec ordre formel de ne lui adresser la parole sous aucun prétexte. Même sans cet ordre Monsieur Lavertue n'aurait jamais parlé à qui que ce soit du petit peuple, tellement il est vexé qu'on l'ait chassé aussi vulgairement. Pouvez vous croire que des êtres se soient aussi bêtement mis dans une telle situation, s'isolant ainsi en toute liberté du reste du monde ? La chose n'est pas si extraordinaire. Plusieurs n'osent jamais franchir les limites de leur quartier ou, s'ils devaient le faire, ne se sentiraient pas en sécurité tant et aussi longtemps qu'ils n'y seraient pas retournés.

La tension est à son comble. Le ton monte. Quiconque en mesure d'entendre les récriminations aurait bien vite compris que tous tiennent le Conseil responsable de leur malheur. Mais que peuvent bien faire d'autre les membres du Conseil, sinon que d'avouer leur impuissance. Le plus incroyable, c'est que personne n'ose s'en prendre à Monsieur Jacques. C'est dire l'ascendant qu'il a sur tous. Enfin, presque tous. Monsieur Lavertue est l'exception qui confirme la règle. De même, l'Observateur ne se cache pas tant de Monsieur Jacques parce qu'il le craint que pour mieux tirer certaines ficelles. En ce moment même, bien camouflé, il observe l'assemblée. Il a depuis longtemps compris que Monsieur Jacques ne sera jamais pris à partie. Ce qu'il entend ne fait que le confirmer une fois de plus. S'il a manœuvré dans l'ombre jusqu'ici pour empêcher Monsieur Jacques de s'emparer de la Machine ou de la détruire, ce n'est pas pour protéger cette dernière. En fait si il la protège, mais d'elle-même. La Machine est cette part mystérieuse de nous-même qui nous prolonge autant dans le bien que dans le mal. Imaginez le mal infini se répétant à l'Infini. Voilà ce que l'Observateur veut à tout prix éviter. Pour cela, il faut que le bien repousse la Machine hors du champ d'action d'être tel Monsieur Jacques. Il a longtemps attendu que cette possibilité survienne. Il savait qu'elle était là, que la Machine elle-même l'avait créée. L'autre jour, au sous-sol de la librairie, il espérait la mettre en présence de Mademoiselle Florence. Un bruit suspect l'avait alerté. Il ne pouvait se permettre le moindre faux pas. Depuis, il se dit que cela avait été un mal pour un bien, car il avait pu constater à quel point elle savait faire preuve de sang-froid dans les situations tendues. Il n'en est que davantage convaincu qu'elle saura affronter la Machine.

L'Observateur laisse bientôt le petit peuple et ses angoisses existentielles. Il espérait que Monsieur Jacques se montre, mais il a compris que ce dernier n'attend plus rien ni du Conseil, ni des autres personnages. Tous les sens de l'Observateur sont en alerte, car il ne peut pas ne rien se passer. Si Monsieur Jacques peut influencer la pensée de jeunes voyous pour parvenir à ses fins, il peut bien faire

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

pire encore. Où se trouve-t-il bien en ce moment et que manigance-t-il ? Quelle autre carte a-t-il dans son jeu ? Nous n'allons pas tarder à le découvrir.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

L'ennemi au coeur de la place

Depuis quelques jours, le Libraire est d'une humeur massacrate. « Quelle mouche l'a piqué ? », se dit Mademoiselle Florence. Elle a beau se creuser les méninges, elle ne voit vraiment rien qui justifie son attitude. Il n'est plus le même. Certes, il a toujours été réservé, gardant une distance respectueuse, mais elle ne s'en était pas formalisée. Après tout, il est son patron. Elle appréciait cette relation d'employeur à employée, faite de respect mutuel. Pourquoi diable est-il soudain devenu sec et froid avec elle, comme si elle avait commis une erreur impardonnable ?

Il y aurait, paraît-il, huit émotions primaires dont toutes les autres, ainsi que les sentiments, seraient des nuances. Parmi ces huit, deux nous intéressent particulièrement : l'attraction et le dégoût. Le Libraire sera-t-il passé de l'une à l'autre ? Mademoiselle Florence n'avait pas prêté attention au fait qu'elle est l'objet d'une attirance de plus en plus forte de la part du Libraire. A contrario, elle est particulièrement sensible aux émotions négatives. Elle n'aime pas du tout ce qu'elle ressent en ce moment. Elle se dit, en route vers la pension à la fin de sa journée, qu'elle ne peut plus laisser la situation perdurer. Elle doit en parler au Libraire. Les événements vont se précipiter. Elle n'en aura jamais l'occasion.

Au même moment, le Libraire broie du noir. Cela avait commencé par un léger malaise. Puis, le stress s'est installé à demeure. Pourquoi ne suis-je pas bien, se demande-t-il ? Les ventes ont repris, la faillite est écartée pour un bon moment, la fréquentation de la librairie est à la hausse, le quartier renaît peu à peu ; tout va pour le mieux. Oui, mais qu'a-t-il eu à voir dans la tournure prise par la librairie et le quartier, lui réplique une voix intérieure ? Rien, se répond-il dépité. Cette Mademoiselle Florence prend décidément trop de place, poursuit la voix qui lui instille la jalousie. Est-ce normal qu'il se laisse ainsi diriger, oh certes avec charme ? Puis, l'homme raisonnable en lui s'en veut d'avoir eu cette pensée, puis, l'instant d'après, il en vient à détester être à la remorque des événements, puis... Bref, son capital émotionnel envers Mademoiselle Florence, jusque-là positif malgré ses sentiments inassouvis, passe au rouge. S'il savait à quel point il est l'objet d'une manipulation, il s'en voudrait et s'empresserait de demander pardon à son assistante de lui avoir fait subir son humeur injustifiée. Mais comment aurait-il pu se rendre compte de la présence d'un semeur de zizanie qui a pris la précaution de ne jamais se présenter lorsque Mademoiselle Florence était sur les lieux ? Vous aurez compris qu'il est question de Monsieur Jacques.

Une fois la colère passée d'avoir vu, encore une fois, son plan déjoué, celui-ci s'est à nouveau mis à en échafauder un autre afin que la situation vire enfin à son avantage. Il doit trouver la faille. Il a soudain une sorte d'eurêka. Le libraire ! Allez savoir pourquoi il n'y avait pas songé avant. Il fallait provoquer en celui-ci des sentiments négatifs envers Mademoiselle Florence. Faute de pouvoir compter sur elle pour se rendre maître de la Machine, il doit désormais faire en sorte qu'elle soit chassée de la Librairie. C'est elle qui a éloigné le spectre de la faillite. Elle aussi qui a redonné espoir aux habitants du quartier. Une fois redevenu seul, le libraire ne tardera pas à reprendre le chemin de l'échec. Après le libraire, il trouvera bien d'autres habitants du quartier chez qui semer la rancune et le désespoir. Ainsi, tôt ou tard, le quartier va recommencer à péricliter. Il se trouvera bien alors quelque entrepreneur qui voudra

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

démolir pour reconstruire. Il n'en manque pas de nos jours. Monsieur Jacques sait aussi qu'en politique tout change. Les fourches caudines de la protection du patrimoine pourraient bien disparaître un jour. Le temps jouera à son avantage. Du moins, c'est ce qu'il croit.

Monsieur Jacques s'était mis à l'œuvre. Dès que le Libraire était seul, il se tenait à ses côtés. Son flair ne l'avait pas trahi. Il sentit bien vite que quelque chose n'allait pas chez celui-ci. Une sorte de colère contenue que le Libraire n'arrivait sans doute pas à ressentir comme telle. Monsieur Jacques, lui, la sentait. Il s'employa à la faire grandir. Sans savoir ce qui pouvait passer par la tête du Libraire, il put néanmoins assez vite détecter un changement d'humeur. Monsieur Jacques était loin de se douter qu'il avait appuyé sur le plus vieux des bobos qui accable tout amoureux silencieux. L'attrance inassouvie provoque invariablement un mal-être. Le désespoir et l'espoir se succèdent, rendant ce mal-être de plus en plus insupportable. Il suffit de peu pour que la balance finisse par pencher en direction du dégoût et pour que l'on en vienne à vouloir éloigner à tout prix de soi la source de notre malheur.

Le manège de Monsieur Jacques n'est pas passé inaperçu. Il faut dire que Monsieur Lavertue l'a à l'œil. Pour ainsi dire, il ne le lâchait pas d'une semelle tout en se tenant à une distance respectable. Une fois ou deux, Monsieur Jacques l'a vu au loin, mais il ne s'en était pas formalisé. « Que pourrait bien faire ce gros poltron ? », s'était-il fait la réflexion tout en s'en amusant. Il se trompait. Après quelques jours, Monsieur Lavertue décide d'en parler avec Mademoiselle Florence qu'il trouve bien soucieuse. Ni l'un, ni l'autre ne sont au courant du pouvoir maléfique que possède Monsieur Jacques. Ils sont donc bien en peine de comprendre la raison de son étrange comportement. Que peut-il faire, chaque soir, dans la Librairie ? Une chose est certaine, cela n'augure rien de bon.

Plus tard dans la nuit, Mademoiselle Florence reçoit une seconde visite qui se prolonge jusqu'au petit matin. Ne me demandez pas comment, je serais bien en peine de vous répondre, mais l'Observateur est au courant du stratagème de Monsieur Jacques. S'il a attendu que Monsieur Lavertue soit parti pour parler à Mademoiselle Florence, c'est que certaines choses ne doivent être sues que de celle-ci. La situation est mûre. Il lui parle d'une certaine intervention qu'elle seule est en mesure d'accomplir. Il lui fait part aussi de la faculté qu'a Monsieur Jacques de faire croître la méchanceté chez les esprits malveillants. Mais, ajoute-t-il, il aura fallu plus que ce pouvoir maléfique pour pervertir à ce point les pensées du Libraire. Chez les êtres vils, elle y pousse telle la mauvaise herbe surgissant des terrains les plus sordides pour mieux se répandre ailleurs. Chez les autres, la morale et la Loi agissent tels des herbicides. Mais ils ne sont pas toujours efficaces. Il arrive parfois qu'un esprit foncièrement bon, comme celui du Libraire, se laisse envahir par les mauvaises pensées. En temps normal, il aurait chassé bien vite ces intruses. Ne condamnez pas trop vite l'attitude du Libraire envers son assistante. Il nous arrive tous de vivre de tels moments. Qui n'a pas cédé, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, sous l'impulsion de la colère, à la tentation de s'en prendre en pensée, voire en geste, à son prochain ? Je vous ai dit que je n'étais pas croyante, mais la parabole demandant à celui qui n'a pas péché de jeter la première pierre s'applique tout à fait ici. Je m'égare et je sens votre impatience. De quelle intervention l'Observateur a-t-il parlé ? Les plus malins d'entre vous auront deviné.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

L'ultime confrontation

Mademoiselle Florence descend lentement les escaliers vers le sous-sol de la librairie. Elle a le sentiment d'accomplir une mission. Elle verra bien ce qu'elle devra faire, une fois devant la Machine, se dit-elle. Car tel est le but de sa seconde descente dans le sous-sol. Au fond de la voûte, une dalle attire son attention. Cette dalle, Père l'a soulevée autrefois. Elle s'approche. Derrière elle, un bruit se fait entendre. Sans même se retourner, elle sait qui l'a suivie.

– « Nous voilà près du but, Monsieur Jacques », dit-elle.

Celui-ci n'est pas surpris qu'elle l'ait reconnu.

– Vous prenez votre temps, Mademoiselle Florence ; comme Père jadis.

– Père savait parfaitement ce qu'il venait faire ici. Moi, je l'ignore tout aussi parfaitement. Monsieur Jacques n'est pas dupe. Il sait qu'il devra la prendre de vitesse.

– La dalle. Il vous suffit d'un rien pour la soulever, Le système est ingénieux. Tellement simple qu'il en est compliqué.

– Je sais. On m'a expliqué. Le plus curieux, c'est que vous n'avez pas franchi la dalle. Depuis toutes ces années...

– Décidément, Mademoiselle Florence, vous êtes fort bien renseignée. À quoi cela m'aurait-il servi ? Vous devriez pourtant savoir que je suis incapable d'actionner la Machine. Alors soit, le sort en est jeté. Toutes ces générations à attendre qu'un libraire daigne m'aider et pas un seul n'aura voulu. Puis ce père qui meurt sans transmettre au fils le secret. Enfin vous. Tout ce temps n'aura été qu'illusion. Savez-vous ce que c'est que de ne pas pouvoir mourir ? Je ne comprends pas à quoi joue cette Machine. À moi, elle donne l'éternité. À Père et à vous, la vie humaine. Que peut-elle bien chercher à accomplir ?

Monsieur Jacques a dit cela d'un ton détaché. Mais Mademoiselle Florence demeure sur ses gardes. Avec tout ce que L'Observateur lui a raconté, elle craint une entourloupette. « On ne sait jamais ce que Monsieur Jacques cache dans son jeu. Méfiez-vous de sa prétendue résignation ; il ne renoncera jamais tant que tout ne sera pas fini », lui avait-il dit.

Une fois la dalle franchit et les escaliers descendus, elle se retrouve dans un endroit qui, mais elle l'ignore, n'a plus rien de la petite salle où l'Ancêtre avait enfermé la Machine. Monsieur Jacques l'y a précédé. Il ne se déplace pas comme les êtres humains. Elle ne s'en étonne pas, ou du moins ne montre pas le moindre signe de surprise. La salle, en revanche, l'impressionne : elle a l'allure d'une immense cathédrale. À l'avant, là où l'on pouvait imaginer s'élever un autel, se trouve la Machine. Elle est imposante, ce qui étonne Mademoiselle Florence car elle croyait qu'elle verrait une machine ayant la

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

forme et la grandeur des presses à imprimer du XVIIIe siècle. Cela rendra sa tâche plus ardue. Elle s'approche vivement de la Machine, tandis que Monsieur Jacques demeure à l'arrière-plan. Soudain, le Libraire fait son apparition. Mademoiselle Florence se retourne.

- Monsieur mon patron, que faites-vous ici, demande-t-elle quelque peu décontenancée.

Celui-ci ne daigne même pas la regarder et se dirige tel un zombie droit vers la Machine. On l'aurait dit téléguidé. Il est mal rasé, ses yeux grands ouverts fixent un point sur la Machine. À mesure qu'il s'approche, cette dernière se met à trembler. À peine au début, puis de plus en plus fort. Le libraire éprouve beaucoup de difficulté à marcher, mais il réussit à se rendre jusqu'à la Machine. Mademoiselle Florence l'a devancé. Elle manque de tomber à la renverse, s'accrochant de justesse à la Machine. Elle a vu le point faible qu'elle cherche : une toute petite manette en bois, à peine perceptible. Père se serait écrié *Stultus ex machina* ! Tout va très vite. Le libraire actionne une autre manette sur la Machine, ce qui provoque un sourire triomphal chez Monsieur Jacques. Une fraction de seconde avant, Mademoiselle Florence avait abaissé la petite manette. En un éclair, tout chavire. Monsieur Jacques ainsi que tous les autres personnages créés par la Machine, disparaissent dans le néant. Le libraire tombe puis s'évanouit. À moins que ce ne soit le contraire. La Machine a un dernier sursaut, un immense râlement se fait entendre, puis elle disparaît à son tour. Quant à Mademoiselle Florence, mystère. Lorsqu'il revient à lui, le libraire doit tâtonner pour remonter vers la librairie. Tout est sombre, hormis la lueur qui vient du haut de l'escalier. Lorsqu'il redescend, muni d'une lampe de poche, l'escalier lui semble beaucoup plus court et la salle plus petite que l'impression qu'il en avait eu dans le noir. Peut-être avait-il rêvé ? En tout cas, il ne se souvient plus de rien. Il tentera en vain par la suite d'avoir des nouvelles de Mademoiselle Florence. La logeuse de la pension où elle résidait lui racontera que tout lui semblait normal lorsqu'elle fit le ménage de sa chambre dans la matinée ce jour-là. À peine quelques heures plus tard, alerté par un bruit inattendu, elle retourna dans la chambre. Tous les effets personnels de Mademoiselle Florence avaient disparu. C'est comme si elle n'avait jamais habité des lieux. La logeuse était déçue de ce brusque départ. Au moins, ajoutera-t-elle, la chambre avait été payée à l'avance.

Longtemps, le Libraire sera habité par une grande tristesse, mais aussi un manque profond. Il en attribuera la cause à la perte de Mademoiselle Florence. C'est en partie vrai. J'ai souvent fréquenté sa librairie, au point de devenir amie avec lui. Il ne peut m'offrir davantage que de l'amitié, même si je le trouve plutôt bel homme. Un jour, j'ai croisé le personnage qui m'a raconté ce que vous savez désormais et j'ai compris à quel point il souffre d'un double manque. Si seulement il pouvait, comme moi, voir au-delà de la réalité !

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Épilogue

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>

Il n'y a pas de monde fini. Il n'y a que des esprits incapables de concevoir les infinies possibilités d'être au monde, au-delà de leur propre finitude. Nous sommes prisonniers de notre pensée, tout comme nous le sommes de notre corps. D'où la dichotomie entre les phénomènes en tant que manifestation d'une chose qui existerait en elle-même, hors de nous, et leur existence hors de tout sujet. Notre pensée est si vaste que nous n'en voyons pas les barreaux, tandis que l'existence hors sujet ramène à notre impossibilité d'appréhender notre finitude. Cette contradiction si terrible nous remue jusqu'au fond de notre âme. Certains, tel Monsieur Jacques, veulent conquérir leur monde, croyant ainsi vaincre leur finitude. S'ils vont jusqu'au bout de leur folie, ils finissent par se heurter au vide de leur existence. Souvent, ils en deviennent fous. Monsieur Jacques n'aura pas connu cette ultime déchéance. Enfin, peut-être est-il devenu hors sujet.

Toute entité porte en elle son principe destructeur. Pour cette irruption mystérieuse dans notre monde que fut la Machine, ce fut de vouloir créer la vie. L'Ancêtre, puis Père furent des instruments que l'entité, se servant de leur désir de devenir des Créateurs, utilisa à ses propres fins. Je soupçonne que son but était de nous contrôler, mais ce n'est qu'une interprétation car ce qui est hors sujet peut-il « penser » un but ? Pour nous, êtres humains, c'est la soif de puissance qui nous conduira jusqu'à l'autodestruction. Dans cette quête insatiable, nous avons chassé les Histoires pour les remplacer par des succédanés que nous avons l'outrecuidance de croire supérieurs parce qu'ils proviennent de notre esprit. Le mariage de la science et de la technologie, avec leurs multiples dérives allant du contrôle chimique au contrôle biologique, prépare de gigantesques dérèglements. Les Histoires seront aux premières loges pour nous voir disparaître au bout de nos illusions. Leur force, ce qui les fait durer si longtemps, c'est de vivre dans un monde imaginaire.

Version PDF datée du 16 août 2020.

<https://copyrightdepot.com/AfficheCopyright.php?lang=EN&idcopy=63281>